NUMÉRO 108

Illinois U Library

14 JUIN 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE ÉDOUARD VII

8, PLACE EDOUARD VII

ROBERT LAMOUREUX

et

JUNIE ASTOR

Ombre Chère

Comédie de JACQUES DEVAL

Robes de LANVIN (Castillo) • Décor de CHALOM

CLAUDE GENSAC

avec

MARGUERITE DUCOURET

CHRISTINE VALL

et

ABEL JACQUIN

TOUS LES SOIRS 21h (SAUF MARDI) · MATINÉES DIM. et FÊTES 15h · LOCATION de 11h à 18h · OPE 67-90

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Alix. Julien.

Alix. Olga.

Alix. Patrice. Olga.

1 JULIEN. — *Etes-vous parente du général Armitage ?* (ACTE I.)

2 OLGA. — *Que comptez-vous faire de ces disques ?*
ALIX. — *Les ranger avec les autres, madame.* (ACTE I.)

3 OLGA, exquise. — *Vous êtes gentille, mon enfant !*
ALIX. — *La moindre des choses, madame.* (ACTE I.)

4 JULIEN. — *J'ai dansé une bourrée de cinq minutes sur le terrain...* (ACTE II.)

5 IRÈNE. — *Bonne nuit, et de tout cœur merci !* (ACTE II.)

Julien. Irène.

Irène.

OMBRE CHÈRE

Comédie en 3 actes
de JACQUES DEVAL

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre EDOUARD-VII le 18 Décembre 1951, dans une mise en scène de l'auteur, un décor de CHALOM et avec la distribution suivante :

(par ordre d'entrée en scène)

Thérèse ..... *Christine VALL*
Olga ..... *Marguerite DUCOURET*
Julien ..... *Abel JACQUIN*
Alix ..... *Junie ASTOR*
Irène ..... *Claude GENSAC*
Patrice ..... *Robert LAMOUREUX*

Tous droits réservés pour tous pays. y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Jacques DEVAL.

Supplément au N° 348 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

LE DÉCOR

Un petit salon-bibliothèque du plus pur style Louis XV, de l'architecture aux boiseries; en fait, un exemple et un joyau du genre. A sa forme demi-circulaire, on devine qu'extérieurement, il fait tourelle d'angle.

Côté jardin, une haute et large fenêtre ouvre sur un parc exigu et charmant. Le long de cette fenêtre, une bordure de plantes vertes parmi lesquelles un petit azalée. (Il est important que cette fenêtre ne fasse pas porte, et s'arrête à hauteur d'appui.) Les battants de la fenêtre s'ouvrent vers l'intérieur : ils ne pourraient s'ouvrir autrement, car une légère mais solide ferronnerie fait écran protecteur à la fenêtre. Ses minces barreaux, exquisement incurvés, sont assez espacés pour ne gêner en rien la vue, mais assez rapprochés pour empêcher toute incursion dans la maison par le jardin.

Au fond, une porte pleine, double, aux panneaux délicatement sculptés en plein bois ouvre sur un grand salon.

C'est la seule porte par laquelle on puisse entrer ou sortir du salon-bibliothèque.

Côté cour, une importante cheminée de marbre blanc. Au-dessus de la cheminée, dans un cadre ancien, une ravissante « Fête Galante » dans le style de Watteau. Des deux côtés de la cheminée, un haut rayonnage de livres reliés : les uns anciens, les autres modernes.

Côté cour aussi, mais à l'avant-scène, une alcôve de boiserie sculptée dans laquelle s'encastre un lit de repos tendu de velours et jonché de coussins. Un guéridon bas à la tête du lit ; dessus, une lampe-liseuse, un cendrier, un coffret à cigarettes. Au-dessus du lit de repos, une claire et allègre toile de Dufy ou de Renoir dans un cadre moderne.

Côté jardin, en pan coupé, un grand bureau plat Louis XV, pur de style. Grand fauteuil pratique derrière le bureau. Sur le bureau, téléphone. On sent ce bureau habité, vécu de longues heures par jour : papiers, manuscrits, livres marqués de fiches, petite pile de courrier à répondre dans une corbeille, fleurs fraîches, lampe de bureau. Mais aucune photographie encadrée. Devant le bureau, deux fauteuils club de maroquin havane, et une petite table basse.

A main gauche du bureau, une assez haute bibliothèque tournante, bien garnie de livres de références, dictionnaires, classeurs... Sur cette bibliothèque, une belle reproduction en bronze de la « Danse » de Carpeaux. A main droite du bureau, sur une table basse, un poste de radio-phono portatif, mais de bonnes dimensions et gainé de cuir, article de grand luxe. Le dessous de la table, rayonné verticalement, contient quatre ou cinq albums de disques et quelques disques en vrac.

Au centre du salon, une légère table à jeu dix-huitième, à dessus de cuir guilloché, et bien entendu, non pliante. Deux des quatre chaises de la table à jeu se font face ; à gauche et à droite de la table. Les deux autres sont rangées contre le mur, de chaque côté de la porte.

L'éclairage de nuit du salon est fourni par un lustre, des appliques, la lampe de bureau et la lampe de chevet. Le commutateur du lustre est sur le chambranle de la porte. Le commutateur des appliques est à droite de la cheminée.

Dernier détail, mais fort important, quelle que soit la façon dont le décor finisse par être réalisé : il doit être clair pour le spectateur que le côté avant-scène de la cheminée n'est pas dans le champ de vision d'une personne couchée sur le lit de repos, ou assise à sa tête.

ACTE PREMIER

Par une belle journée de juin. Il est une heure de l'après-midi, et le soleil, filtré par un store extérieur orange et vert, baigne la bibliothèque : bien que la fenêtre soit fermée, il n'est pas téméraire d'affirmer que les oiseaux chantent à tue-tête dans les arbres du parc.

Olga Voise est une charmante femme. Ses cheveux, nettement coiffés, sont de ce blanc tirant sur le mauve qui révèle l'assiduité à un salon de beauté, Son visage encore jeune est à peine touché de poudre et de rouge. Autant de bonté dans ses yeux que d'esprit autour de ses lèvres. Un front plein de calme sagesse et aux tempes dégagées. Elle est vêtue de blanc et de noir, en grand deuil.

Lui faisant face : le docteur Julien Birague. C'est un homme de soixante ans bien sonnés, bâti comme un phare ; une chevelure en paille de fer, une voix robuste, de bonnes grandes mains, une bonne grande voix ; un excellent praticien qui a l'air d'un maréchal-ferrant de village campé par Delacroix. Il exerce depuis trente ans dans la commune de Chaville (Seine-et-Oise), chéri des riches, aimé des pauvres. Mi-provençal, mi-parisien par le meilleur côté. Ruban rouge à la boutonnière.

Thérèse, une agréable fille de trente ans, la femme de chambre d'Olga Voise. Tablier blanc à feston simple, robe unie d'un gris sobre.

THÉRÈSE, *arrêtant Julien qui va se servir de la fine.* — La fine vient de chez l'épicier. Aujourd'hui, prenez du marc, docteur. J'ai été le chercher à la cave exprès pour vous !

OLGA. — Vous auriez pu me demander la permission ?

JULIEN, *se servant.* — Pourquoi, elle est majeure ! Thérèse, considérez-vous comme ma fiancée !

THÉRÈSE. — Bien, docteur.

JULIEN. — Vous irez choisir la bague avec ma femme.

THÉRÈSE, *présentant le sucrier.* — Bien, docteur.

OLGA. — Ne dites pas de bêtises, Julien. Elle est capable d'y aller !

JULIEN. — Et ma femme de l'accompagner !

THÉRÈSE, *à Olga.* — Puis-je rappeler à Madame qu'elle m'a donné mon après-midi ?

OLGA. — Vous attendrez bien qu'elle commence ?

THÉRÈSE. — Si je manque le prochain train, je ne serai pas à Paris avant quatre heures !

OLGA. — C'est bon. Filez !

THÉRÈSE. — Merci, madame...

THÉRÈSE, *sortant.* — Merci, madame...

JULIEN. — Un beau jour, elle ne reviendra pas. Ça vous apprendra à habiter Chaville !

OLGA. — Qui m'apprendrait à ne plus y habiter au bout de quarante ans ? *(Un petit rire léger.)* Je ne vous ai jamais dit combien mon pauvre mari a payé cette maison, en 1912 ?

JULIEN. — La bouchée de pain traditionnelle.

OLGA. — Trente mille francs !

JULIEN. — Des réparations ?

OLGA. — Pas un centime ! Hormis l'électricité, c'est toujours, pierre pour pierre, ardoise pour ardoise, la « folie » du duc de Brissac, telle qu'en 1739...

THÉRÈSE, *entrant.* — Madame a-t-elle des commissions pour Paris ?

OLGA. — Passez chez Pouyanne. Je lui ai donné mon manteau d'alpaga à teindre en noir. Rapportez-le... *(A Julien :)* Je suis encore d'une génération qui porte ses deuils selon la baronne Staffe... Il est vrai que cette génération héritait davantage !...

JULIEN, *doucement.* — Ne faites pas la maligne... Vous avez beaucoup de chagrin d'avoir perdu Irène.

OLGA. — J'en aurais peut-être moins si Patrice en avait plus.

JULIEN. — Irène vous adorait, ma bonne amie ; mais soyez juste, elle avait perdu quelques bonnes raisons de chérir votre neveu.

OLGA, *avec un cri de chagrin.* — Taisez-vous ! Irène a aimé Patrice jusqu'à son dernier souffle ! Pauvre petite ! Aller mourir là-bas, toute seule, chez les sauvages !

JULIEN. — Les Egyptiens ne sont pas précisément des cannibales !

OLGA, *brusquement.* — Ne revenons pas sur cette tragédie !...

JULIEN. — Bon, bon... Les barreaux de cette fenêtre, vous auriez pu les faire enlever il y a longtemps !

OLGA. — Impossible ! Le pavillon est classé aux Beaux-Arts...

JULIEN. — Ils sont d'ailleurs ravissants !

A ce moment, sonnerie du téléphone.

OLGA. — Excusez-moi. *(Elle va au bureau, décroche le récepteur.)* « Non. M. Voise déjeune à Paris, il sera ici dans l'après-midi. *(Avec une soudaine antipathie :)* Non, monsieur. Je suis sa tante. Je ne suis pas sa secrétaire. Je regrette. Cette demoiselle ne me dit pas où elle va, et je ne le lui demande pas. Avez-vous un message pour M. Voise ?... *(Elle écrit en parlant :)* D'envoyer son deuxième acte au théâtre, dès qu'il sera tapé ?... Si je sais quand la secrétaire aura fini de le taper ?... *(Avec un petit rire sec :)* Non, monsieur. Je sais seulement que c'est une personne avec qui il faut beaucoup de patience !... Au revoir, monsieur ! »

JULIEN, *un peu étonné.* — Eh bien, vous n'avez pas le téléphone commode !

OLGA, *furieuse.* — Sa secrétaire... *(Elle marche de long en large.)* Elle seule est respon-

sable de tout ! Oh, avant elle, les petites passades n'avaient pas manqué ! Irène savait fermer les yeux... Mais cette Alix est arrivée comme un typhon.

JULIEN. — Comme il finit toujours par en arriver une quand il en est arrivé d'autres !

OLGA. — D'ailleurs, elle a commencé mieux que les autres... En lui envoyant un manuscrit. Ce n'était pas un rôle qu'elle voulait, mais un maître grâce à qui, un jour, elle pourrait écrire, se révéler à elle-même... Ah, mon pauvre ami, le reste n'a pas traîné ! La vanité d'un homme est un chèque en blanc !... Trois jours après, Patrice renvoyait la pauvre Dorignan et installait cette fille à sa place, comme secrétaire.

JULIEN. — Aïe !

OLGA. — C'est peu dire... La semaine suivante, il partait pour Lisbonne avec elle, sous prétexte d'une « première » là-bas. En revenant, tout était consommé... Elle avait fait écrire à Irène par Patrice avant de revenir ! Une lettre à croire qu'il était tombé sur la tête... Le droit au bonheur, le besoin de se renouveler, l'espoir qu'elle comprendrait...

JULIEN. — Ça ne rate jamais, c'est quand un homme ne se comprend plus qu'il insiste pour être compris...

OLGA. —Quand ils sont revenus, Irène n'était plus là. Elle avait remis la lettre de Patrice à son avoué, signé toutes les paperasses d'une demande en divorce, et de Venise, s'était embarquée pour l'Egypte !

JULIEN. — Sans même vous demander conseil ?

OLGA. — C'est probablement le conseil que je lui aurais donné !... Après tout, un divorce ne se bâcle pas en vingt-quatre heures... *(Douloureuse :)* Pouvais-je prévoir l'épouvantable malheur qui attendait cette pauvre petite là-bas ?

JULIEN. — Vous ne croyez pas que ce soit volontairement, par désespoir que...

OLGA, *dans un cri.* — Julien ! Non ! Mille fois non ! Si elle avait voulu se jeter à l'eau, elle avait tout de même assez de rivières sous la main avant le Nil ! Dieu merci, ce remords a été épargné à Patrice... Irène n'a pas péri seule... Vous avez lu les journaux. Le dahébieh s'est ouvert en deux sur l'épave d'un aviso coulé par les Allemands. Tous les passagers et l'équipage sont allés au fond en trente secondes. Le dragage est en cours, mais la compagnie avait la liste des passagers, les rôles de l'équipage...

JULIEN. — Supposez qu'Irène n'ait pas pris ce bateau à la dernière minute ?

OLGA. — Il n'y a pas l'ombre d'un espoir. Tous les passagers ont été pointés à Hassouan. Irène était du nombre. Pauvre petite ! En pleine nuit ! Elle dormait peut-être !...

JULIEN. — Une chose me dépasse. Aimant Irène comme vous l'aimez, comment avez-vous pu prendre sur vous de l'accueillir, lui, comme les autres étés et avec cette fille !

OLGA. — Je voudrais bien savoir ce que vous auriez fait à ma place ! Patrice ne pouvait plus rester à Paris, submergé d'interviews et de condoléances, avec son opérette à finir à toute vitesse ! Il m'a expliqué que si sa pièce n'était pas prête dans un mois, son tour sautait, et qu'il n'avait plus qu'à se laisser vendre par le fisc ! Après tout, c'est sa tante à lui que je suis...

JULIEN. — Passe pour lui, mais cette fille, Alix ?

OLGA. — Elle est malgré tout sa secrétaire. Patrice dicte, il rature. Il m'a juré que sans son Alix, il serait incapable d'en fiche une broque... Et aussi, que leur tenue à tous les deux serait irréprochable. Et avec ça, pas une chambre à louer dans tout Chaville. J'ai fourré la fille à l'autre bout du pavillon... Lui couche et travaille ici ! Malgré tout la situation est devenue au-dessus de mes forces ! Et je profite de ce que Patrice déjeune à Paris pour vous consulter. Je viens de vous expliquer que Patrice traversait financièrement une mauvaise passe...

JULIEN. — L'âpre Alix ?

OLGA. — Non. C'est même la seule justice à lui rendre. Elle est trop ambitieuse pour être intéressée. Elle dépense comme un trou. Uniquement pour Patrice, mais comme un trou.

JULIEN. — Bah, que sa pièce marche, il sera vite à flot !

OLGA. — Mais pour le moment, je n'ai pas les moyens de l'aider. Heureusement, j'ai pensé ce matin à une possibilité de les envoyer promener tous les deux dans un confort relatif, c'est-à-dire sans remords pour moi. Mais je ne veux rien faire sans votre conseil.

JULIEN, *l'interrompant.* — Olga ! Dites-moi tout de suite le montant approximatif de ce conseil !

OLGA, *protestant.* — Rassurez-vous... Il y a neuf ans, lorsqu'Irène a épousé Patrice, elle m'a tout de suite traitée comme une maman... Avant de partir en voyage de noces, en cachette de Patrice, elle est venue me confier un joli magot à elle, dans sa famille depuis toujours. De vieilles pièces d'or d'avant la Révolution ! Elle voulait que je les garde pour elle et Patrice, si un jour tout allait mal trop longtemps. J'ai fourré tout cela dans un bocal que j'ai enterré dans ma cave et je n'y ai plus pensé !

JULIEN, *un peu étonné.* — Alors ?

OLGA. — Irène n'avait plus de parents, même éloignés.

JULIEN. — Les héritages en font pousser !

OLGA. — Julien, je n'ai jamais songé à donner ce magot à Patrice... Mais je pourrais peut-être lui apprendre son existence, le laisser emprunter dessus jusqu'à sa « première ». Après tout, il est encore l'héritier d'Irène puisque le divorce n'a pas été prononcé et qu'il ne peut plus l'être.

JULIEN. — Mais il a été demandé tout de même. Finissez en prison si vous voulez, je me refuse à vous y envoyer ! Chère amie, avant de déterrer votre bocal, consultez un notaire, et non un médecin... Il y a de bonnes œuvres que le Code pénal se réserve de récompenser !

OLGA. — Bon... Je... *(Elle s'interrompt, écoute en direction de la porte.)* Elle, déjà !

JULIEN. — Alix ?

OLGA. — Restez une minute encore ! Vous me direz ce que vous pensez d'elle.

La porte s'ouvre, et Alix Armitage entre. C'est une fort belle fille de vingt-cinq ans. Elle est habillée avec goût, mais sans chic dispendieux. Elle a un visage volontaire, assuré de lui-même jusqu'à une certaine impertinence contenue. Elle ne fait aucunement « vamp », « poule » moins encore. On doit pouvoir comprendre que Patrice s'est emballé pour elle sans se fourvoyer vulgairement ; mais il doit aussi être clair, à première vue, qu'il n'est pas tombé dans des mains de tout repos. Elle tient à la main plusieurs paquets ; on devine que deux d'entre eux sont des disques et des livres.

ALIX, *s'arrêtant sur la porte.* — Oh, pardon, madame ! Je ne vous savais pas ici !

OLGA. — J'y ai déjeuné pour prendre les coups de téléphone de mon neveu, sans me déranger.

ALIX. — Y en a-t-il eu ? *(Elle va au bureau, y pose ses paquets.)* Je veux dire, concernant son travail ?

OLGA. — Un, du théâtre, on s'impatiente de ne pas recevoir le deuxième acte.

ALIX. — Je suis au courant, merci madame. *(Elle regarde le docteur, puis Olga.)* Peut-être souhaitez-vous me présenter ce monsieur ?

OLGA, *du bout des lèvres.* — Le docteur Birague... La secrétaire de mon neveu : M^lle^ Alix.

ALIX, *avec un petit salut, réservé ; puis avec un calme sourire.* — M. Voise me présente plus souvent comme M^lle^ Armitage. *(Se dirigeant vers la porte :)* Je n'ai pas de préférence.

JULIEN. — Etes-vous parente du général Armitage ?

ALIX, *sur la porte.* — Non, docteur... M. Voise m'engage à écrire. Tant qu'à prendre un nom de guerre, j'ai pris un nom de général. *(A Olga :)* Excusez-moi madame, mais de ma chambre je ne vois pas qui arrive. Oserai-je vous prier de prévenir M. Voise, s'il me demande, que je suis revenue ?

Elle fait un petit salut vers le docteur et sort, refermant la porte sur elle.

OLGA, *sombre.* — Voilà !... Vous l'avez vue...

JULIEN, *amusé.* — Ce monstre plein de rage ! *(Résumant non sans plaisir une impression masculine :)* Le nez grec et la jambe romaine ! Des yeux d'acier sous des cils de velours ! Et un cœur, quel qu'il soit, superbement logé !... Sacré Patrice !

OLGA, *outrée.* — C'est tout ce que vous trouvez à dire ?... « Sacré Patrice » ?

JULIEN. — Eh ! Que voulez-vous, des filles comme ça ; c'est peut-être l'enfer de les aimer, mais le ciel de les voir !

OLGA. — Vous pouvez croire un moment qu'elle aime Patrice ?

JULIEN. — A ne pas en laisser un miette... Sacré Patrice, va !

OLGA. — Ah non ! Vous n'allez pas recommencer !

JULIEN. — Non ! J'ai ma tournée à faire ! Ne me raccompagnez pas ! Toutes mes galanteries à cette jeune personne !... Sacré Patrice...

Julien sort allègrement. Olga gagne la table, et commence à la desservir sur un grand plateau. Elle s'y est à peine mise que Alix revient : elle a ôté chapeau et gants, ne gardant que son sac.

ALIX, *glaciale.* — Puis-je vous aider, madame ?

OLGA, *de même.* — En rien, mademoiselle.

ALIX, *allant au bureau.* — Excusez-moi.

Elle commence à défaire ses paquets, tandis qu'Olga continue à desservir.

OLGA. — Je vous empêche peut-être de travailler ?

ALIX. — En rien, madame.

Elle a ouvert le paquet des disques, et va vers le classeur à disques vertical.

OLGA. — Que comptez-vous faire de ces disques ?

ALIX. — Les ranger avec les autres, madame.

OLGA. — Tous les disques de ce classeur ont appartenu à M^me^ Voise. Je ne désire pas en voir s'y ajouter d'autres.

ALIX, *s'immobilisant.* — Ces disques sont pour M. Voise.

OLGA. — Vous offrez deux albums de disques à mon neveu ?

ALIX. — Je ne me le permettrais pas et je n'en ai pas les moyens...

OLGA, *sourcillant.* — Des disques que mon neveu avait commandés ?

ALIX, *reposant les disques sur le bureau.* — M. Voise les a entendus chez un ami à lui récemment... Il m'en a parlé avec tant d'enthousiasme que je suis heureuse d'avoir pu les lui procurer.

OLGA. — L'idée vous est-elle venue que M. Voise aurait pu vous parler avec plus d'enthousiasme encore d'un Van Gogh ou d'une Cadillac ?

ALIX. — Je ne suis pas totalement dénuée de mesure, madame.

OLGA. — Pensez-vous que mon neveu ait si grande hâte de faire de la musique dans une pièce où tout lui rappelle une chère disparue ?

ALIX. — Sans croire M. Voise capable de la moindre offense envers une mémoire respectée, je peux imaginer des joies dont il supporterait mal de se priver indéfiniment. *(Olga foudroie Alix du regard, prend son plateau et se dirige vers la porte. Avec une parfaite courtoisie, Alix l'a devancée et lui a ouvert la porte. Alix suit des yeux Olga, puis sûre d'être bien seule, elle se laisse aller à une rage froide qui lui donne un visage de pierre. Elle va au classeur des disques qui appartiennent à Irène, en retire un album et sans ôter les disques, à travers les enveloppes de papier, en brise trois ou quatre et replace le classeur. Puis elle va rapidement vers la porte ouverte, s'assure de l'absence d'Olga dans le salon, ferme la porte. Plus vite encore, elle va au bureau, décroche le récepteur du téléphone, forme un numéro, et attend, les yeux rivés sur la porte. Parlant à mi-voix :)* « Georgette !... Ta sœur. Je commence à grésiller ici, alors en allant à ton travail, demain, arrête-toi à la mairie, rue Ordener. Renseigne-toi au bureau de l'Etat Civil, s'il y a un délai légal pour un veuf de se remarier... Moi non plus, mais je veux en être sûre. Ne m'appelle pas, je te rappellerai... *(Sèchement :)* Dis à maman que je viendrai quand je pourrai. Je ne peux pas tout le temps

être fourrée à Saint-Ouen. Quoi de nouveau à la maison ? Papa travaille toujours de nuit ?... On l'a mis aux brioches et aux croissants ? Il ne doit plus vous parler !... *(Soudain dure :)* Qui ? Georges ? Eh bien, on ne comprend pas vite dans la menuiserie ! S'il revient, explique-lui que j'ai été fabriquée sans marche arrière, et que j'opère sans bavures. Allez, un bécot pour toi. N'oublie pas mon renseignement. »

Alix raccroche, et commmence à défaire le second paquet. Ce sont deux grandes boîtes de cigares de La Havane qu'elle place bien en vue sur le bureau. Olga revient et voit immédiatement les deux boîtes sur le bureau.

OLGA. — Des cigares pour mon neveu ? Voici dix ans qu'il n'en fume plus !

ALIX. — M. Voise avait cesseé de fumer les cigares chez lui parce que leur odeur incommodait . J'ai pensé qu'il serait heureux de reprendre une ancienne habitude.

OLGA. — Le bonheur de M. Voise est décidément votre idée fixe.

ALIX, *suavement.* — J'aime beaucoup la place qu'il m'a donnée, madame, et je ferai l'impossible pour la garder.

OLGA. — D'autant que le plus dur est fait !

ALIX. — C'est aussi mon opinion ! *(Elle prend deux livres épais et brochés et un grand coupe-papier sur le bureau.)* Je vais dans ma chambre couper ces livres pour ne pas faire de peluches ici. *(Elle se dirige vers la porte.)* Je redescendrai à trois heures s'il ne m'a pas demandée en arrivant.

Elle sort, après un courtois sourire vers Olga. Un bref moment, Olga demeure immobile, envahie par une immense colère silencieuse. Puis, elle se dirige vers le téléphone.

OLGA. — Pas un jour de plus ! *(Elle est devant le bureau. Elle ouvre machinalement un des albums apportés par Alix, tourne un feuillet-enveloppe. Presque en larmes :)* Pauvre, pauvre Irène ! Tu es peut-être mieux là où tu es ! *(D'un geste furieux, à travers l'enveloppe, elle brise un des disques rapportés par Alix, referme l'album. Puis elle se dirige vers la fenêtre. Elle ramasse, au pied de cette fenêtre, un petit arrosoir d'appartement, émaillé de fleurs et à long bec. Elle le secoue pour vérifier qu'il y a de l'eau dedans, puis se met à arroser un petit azalée mêlé à une bordure de plantes vertes le long de la fenêtre. Arrosant, et parlant à l'azalée :)* Et toi, qu'elle avait planté elle-même ! Tu ne t'attendais pas à voir des choses pareilles ?... Non ! Ce ne sont pas des choses à montrer à un azalée ! Rassure-toi, tu ne vas plus les voir longtemps... Quand on l'aura ramenée, la pauvre petite, je te porterai moi-même...

La porte du fond s'est ouverte d'un coup. Et Irène Voise, s'encadre dans la porte. Elle est extrêmement élégante, en tailleur de voyage. Elle va sur la quarantaine, mais à reculons. Son visage a gardé toute la vivacité, la spontanéité, la générosité de la jeunesse. De la porte, elle tend les bras vers Olga.

IRÈNE, *un cri de joie.* — Tante Olga ! Mon amour de tante !

Olga se retourne, le visage décomposé par la stupeur. Elle laisse tomber son arrosoir et pousse un faible cri.

OLGA. — A-a-ah !

Elle pirouette sur elle-même et va tomber sans connaissance dans le fauteuil près de la fenêtre. Irène se précipite, posant son sac-à-main sur le bureau au passage.

IRÈNE. — Tante ! Tante Olga !... *(Elle lui tape dans les mains.)* Tante chérie. *(Comme Olga ne revient pas à elle, elle cherche des yeux, prend le bas du rideau de la fenêtre, l'imbibe de l'eau de l'arrosoir et tamponne les tempes d'Olga :)* C'est Irène ! Regarde-moi !...

OLGA, *revenant à elle par degrés, encore sans voix.* — Oui... Tu auras des prières... Des messes...

IRÈNE, *tapant dans les mains d'Olga.* — A quoi rêves-tu, tante Olga ? Je suis Irène qui revient.

OLGA. — Par les airs ?

IRÈNE. — Bien sûr !

OLGA, *dans un gémissement.* — Ah ? Tu voles maintenant ?

IRÈNE. — Je suis revenue en avion.

OLGA, *un peu rassurée.* — Oui ?... *(Encore méfiante :)* Fais le signe de la croix...

IRÈNE. — Moi ?

OLGA. — Il paraît que c'est un moyen de s'y reconnaître.

IRÈNE, *qui obéit, puis.* — En veux-tu encore un, avec les paroles ?

OLGA. — Non. *(La prenant dans ses bras, émerveillée :)* Toi ! Toi vivante ! Irène chérie ! *(Elles s'embrassent.)* Tu as failli me tuer ! *(Soudain furieuse :)* Lâche-moi ! Explique-toi d'abord ! Pourquoi n'es-tu pas morte ?

IRÈNE, *étonnée à son tour.* — Mais je ne sais pas, tante ! Il doit y avoir des tas de raisons.

OLGA. — Mais les journaux t'ont dit morte, malheureuse ! Tous les journaux sans différence d'opinion ! Une dépêche d'Hassouan qu'ils ont reproduite !

IRÈNE. — Quoi ?

OLGA. — Avant de te croire si vivante que ça, lis ! *(Elle tire de son étui à lunettes une coupure de journal pliée en quatre.)* C'est la dernière, dans « Match », avec ta photo à six ans ! Je l'avais mise là pour la coller avec les autres, ce soir.

IRÈNE, *prenant la coupure.* — Donne, je serai forte ! *(Elle commence à lire, puis pousse un cri :)* Oh ! Tante Olga ! Marie-Antoinette est morte !

OLGA. — Tout le monde sait ça !

IRÈNE. — Ma Marie-Antoinette, la femme de chambre que j'avais engagée en arrivant au Caire... Le temps de m'acheter d'autres robes là-bas, je lui avais donné ce qui aurait pu me rappeler ici... Mon tailleur de voyage ; le sac-à-main et la trousse que Patrice m'avaient donnés. Jusqu'à mes chaussures, mon linge que Patrice avait respiré...

OLGA, *souriant.* — Continue.

IRÈNE. — Je voulais faire peau neuve, tu comprends. Puis, il y a dix jours, pour chasser mes idées noires, j'ai décidé de visiter Louqsor... J'ai fait retenir une place, à mon nom sur le dahébieh à vapeur qui remonte le Haut-Nil jusqu'à Hassouan. Mais le jour du

épart, tante Olga, il m'est arrivé quelque chose
e magnifique, de merveilleux !... J'ai appelé
Marie-Antoinette, la pauvre ! Je lui ai dit :
« Je ne peux pas vous garder, parce que je
tourne en France. Mais prenez mon billet
pour Louqsor ; il est à mon nom, mais utilisez-
quand même et faites le voyage à ma place.
y a des tas d'Anglaises et d'Américaines sur
dahébieh. Vous en trouverez peut-être une
ui cherche une femme de chambre. Bonne
hance ! » Et voilà ! Je l'ai envoyée à la mort
vec tout ce que je lui avais donné !

OLGA. — Mais, là-bas, tu n'as rien appris ?
e l'accident ? De la confusion d'identitié ?

IRÈNE. — Qu'est-ce que je pouvais appren-
re ? Le dahébieh met trois jours pour arriver
Hassouan. J'étais déjà à Brindisi attendant
n autre avion. Je suis arrivée à Orly il y a
ne heure. J'ai traversé Paris de part en part,
t me voici !... *(Avec compassion :)* Ah !...
auvre Marie-Antoinette ! Qu'est-ce que ce
erait si je ne lui avais pas souhaité bonne
hance ! *(Allègrement :)* Maintenant, c'est une
ainte. Rien ne prouve qu'elle n'est pas mieux
ù elle est, et moi où je suis.

OLGA. — Je te répondrai quand tu m'auras
it ce qui t'es arrivé de magnifique et mer-
eilleux qui t'a fait prendre l'avion.

IRÈNE. — Un colonel anglais... Au bar du
hepherd, au Caire... Il en était à son sixième
cotch. Une poitrine, la planche des décora-
ions dans le Grand Larousse !... Il a commencé
me faire la cour. Depuis Othello, tous les
fficiers anglais, pour faire la cour à une fem-
ne lui racontent leurs campagnes. Et lui, je
e le jure, il avait de quoi mettre le feu à une
douzaine de Desdémone... Il avait repris El
Gazeh aux Arabes !... Repris Soukra aux Alle-
nands ! Repris Marzouk aux Italiens ! Il avait
out repris à tout le monde ! Et, il faut dire
ce qui est, avec une g... de marchand de mar-
rons ! Mon cerveau n'a fait qu'un tour ! J'ai
pensé : « Ce type, avec sa g... de marchand
de marrons a repris la moitié de l'Afrique, et
moi avec ce que Dieu m'a donné, je ne repren-
drais pas mon mari ? ». Tout a été balayé :
a livre, ma résignation, le consentement au
divorce, ma fuite ! Je n'ai fait qu'un bond
jusqu'à l'aéroport, et me voilà, ose dire le
contraire !

OLGA, *doucement, pensivement.* — En traver-
sant Paris de part en part, tu ne t'es pas arrê-
tée chez toi ?

IRÈNE. — Non !... Quand ce sera de nouveau
chez moi, j'y reviendrai pour y rester !... Mais
pour y rentrer, je veux que Patrice me porte !...
C'est pour ça que je suis revenue, avant même
de revoir Patrice, te demander asile, quelques
jours, quelques heures.

OLGA, *soupirant.* — Hélas, mon enfant, tu as
bien mal pris ton temps !

IRÈNE. — Pourquoi ?

OLGA. — Patrice s'est réfugié ici. Et pas
seul !

IRÈNE, *sursautant.* — Avec cette créature ?

OLGA. — Qu'est-ce que tu veux !... Officielle-
ment, elle n'est que sa secrétaire, et rien de
plus ici, je te le jure !... Mais déjà, je n'en
peux plus ! Je suis à deux doigts d'un éclat.

IRÈNE. — Un éclat ?... *(Impétueusement :)* Et si elle entrait, si je me trouvais nez-à-nez avec elle ? Que ferais-tu à ma place ? Tu la tuerais ? Non. Je suivrai ton conseil.

OLGA, *sursautant.* — Comment, mon conseil ?

IRÈNE. — En as-tu un meilleur à me donner ? N'oublie pas que je suis revenue me battre. *(Avec rancune :)* La tendre Irène, la douce Irène, la bonne Irène... fini ! J'aime Patrice. Je ne l'ai jamais tant aimé, je le garde. *(Agressive :)* Où sont-ils ?

OLGA. — Patrice est allé déjeuner à Paris. Je l'attends.

IRÈNE, *debout.* — Et elle ? Dans le jardin ? Sous un arbre ? Avec ce que je vais laisser d'elle, elle pourra finir sa sieste sous un fraisier !

OLGA, *la rappelant.* — Irène ! *(Son ton de voix est si net, si calmement impérieux que Irène s'arrête sur place.)* Reste ici. *(Irène obéit.)* Et tais-toi une seconde. Laisse-moi réfléchir.

IRÈNE, *impatiente.* — A quoi ?

OLGA. — Tu ne reprendras jamais ton mari au pancrace ou au judo !... Il est fou de cette fille. Il suffit de le voir, de l'écouter...

IRÈNE. — Mais enfin, quand il a appris ma mort, il n'a tout de même pas dansé avec des petits drapeaux égyptiens dans les mains ?

OLGA. — Il a eu un gros chagrin. Il est resté quarante-huit heures sans manger !

IRÈNE, *allant au pouf.* — Patrice ! C'est le désespoir d'Orphée que tu me racontes !

OLGA. — Seulement, qu'est-ce que tu veux, voyons les choses en face... C'est ta mort qui l'a fait sangloter... Mais ta seule absence ne lui avait pas fait perdre une bouchée ! Et comme tu as eu l'insigne prévenance de signer les papiers de ton divorce avant de partir, sois sûre qu'on lui en fera faire bon usage ! Tout est contre toi, ma pauvre Irène... *(Lourdement, pensivement, elle s'asseoit sur le pouf.)* Tout, sauf une chose, mais une grande chose.

IRÈNE. — Grande comment ?

OLGA, *doucement.* — Tu parlais d'Othello, tout à l'heure. As-tu entendu parler de Banco ?

IRÈNE. — Au baccara, oui...

OLGA. — Non... L'autre Banco... celui de Macbeth...

IRÈNE, *se lève.* — Oh !... Tu veux dire le...

Elle se dresse sur la pointe des pieds, agite les bras comme un fantôme.

OLGA. — Lui-même... *(Avec force :)* Le seul avantage qui te reste est d'être morte. Il faut le rester.

IRÈNE. — Tu es trop bonne !

OLGA. — Au moins le temps d'étudier la situation, de préparer le terrain !

IRÈNE. — Et qu'est-ce que je pourrais préparer morte que je ne peux pas préparer vivante ?

OLGA, *prenant la main d'Irène.* — Viens, je vais te le montrer... *(Elle mène Irène par la main devant la paroi cloisonnée de livres, à droite de la cheminée, et campe Irène face aux livres, tout contre. Puis elle lâche sa main et s'appuie elle-même à la cheminée :)* Souffle.

IRÈNE. — Si je suis morte, je ne peux pas souffler.

OLGA. — Une fois n'est pas coutume.

IRÈNE. — Mon dernier souffle, alors ! *(Irène*

souffle de tous ses poumons. Aussitôt, une porte invisible dans la paroi tourne sur ses gonds sans bruit : découvrant un étroit espace vide au milieu duquel s'amorce un léger escalier en colimaçon. Irène regarde Olga, médusée.) Eh bien, pour une trépassée, le coffre est bon !

OLGA, *montrant une moulure de la cheminée.* — Je t'ai un peu aidée en appuyant sur cette moulure de la cheminée... Un second bouton fait jouer la porte de l'autre côté. Une petite porte qui a donné bien des joies en son temps au duc de Brissac.

IRÈNE. — Depuis quand as-tu découvert ça ? Tu ne m'en avais jamais parlé !

OLGA. — Ni à toi ni à personne... C'est un hasard, bête comme chou qui me l'a fait découvrir il y a deux mois. En faisant une flambée dans ma cheminée ; là-haut, j'ai cogné le dessous du manteau avec une bûche, juste où il fallait. J'ai vu un panneau de ma chambre me pivoter sous le nez... Une cheminée dans laquelle j'ai fait du feu pendant quarante ans, et d'autres avant moi !

IRÈNE. — Et en deux siècles, rien ne s'était détraqué ?

OLGA. — Donc. Rien qui grince, qui rouille... Poulies de chêne, câble de crin, contre-poids de plomb, escalier de pierre ! Avant d'entrer, le cher duc jetait un coup d'œil par un trou minuscule que je te montrerai juste au-dessus du troisième rayon. Et comme la demoiselle couchait dans l'alcôve où ton mari couche maintenant, même éveillée, elle ne pouvait voir Brissac avant qu'il ait refermé la porte et soit à ses pieds.

IRÈNE, *illuminée.* — J'y suis ! Tout cet après-midi, tout ce soir, je reste cachée dans ta chambre, et cette nuit je lui tombe dans le dos ! *(Son enthousiasme tombe.)* Impossible, tante ! Supertitieux comme il est, le pauvre est capable d'en mourir de saisissement !

OLGA. — Je crois aussi qu'il nous faudra un peu plus de subtilité, à toi comme à moi ! *(Elle s'interrompt net, s'immobilise.)* C'est lui ! Il gare la voiture. Dans deux minutes, il sera ici... *(Energiquement :)* Oui ou non, es-tu revenue te battre ?

IRÈNE. — Pour Patrice ? A pied et à cheval !

OLGA. — Alors, viens te battre !

En disant ces mots, Olga a pris Irène par le bras et l'a engouffrée dans le réduit secret avant qu'elle puisse souffler un mot. Aussitôt, sur Irène et sur Olga, la porte secrète se referme en silence. Pour un bref moment, la scène reste vide.

La grande porte, celle qui n'a pas de secret, s'ouvre et Patrice Voise entre. Il a quarante-cinq ans et les porte. Sans être ni beau ni laid, il a du charme et un air « enfant gâté », un regard très bon ; une bouche un peu faible, mais sans l'ombre de méchanceté. Egoïste sans aucun doute, mais à son insu et plein de cœur. Complet noir à rayures grises, cravate noire et blanche, chaussures noires ; bref, deuil discret. Rosette.

Il entre en se massant l'estomac, en proie visiblement au affres d'une digestion rebelle, et jette à la volée sa serviette dans l'un des fauteuils devant son bureau.

PATRICE. — Dieu, que je souffre ! *(En parlant, il est allé à son bureau, a fait pivoter la bibliothèque tournante. Dans l'un des casiers : carafe et verre : aspirine et bicarbonate, etc... Patrice se prépare une forte dose de bicarbonate dans le verre, et en touillant :)* Ai-je trop bu pour ce que j'ai mangé, trop mangé pour ce que j'ai bu, ou trop mangé en buvant trop ?... Une chose est certaine : de toutes les bêtes à cornes, l'escargot de Bourgogne est décidément le plus indomptable. *(Il lampe d'un trait son verre et finit par une affreuse grimace.)* Infamie !

Alix paraît sur le seuil de la porte laissée ouverte par Patrice.

ALIX. — Patrice ! Encore de l'aspirine !

PATRICE. — Non... Son grand frère, le bicarbonate ! *(Il pose le verre, tend les bras vers elle.)* Vite un baiser pour faire passer le goût ! *(Alix va à lui, lui donne ses lèvres.)* Merci !

ALIX. — Tu sens l'ail !

PATRICE. — Tu embaumes, l'ail était plus tendre !

ALIX, *sèchement.* — Je ne suis pas tendre aujourd'hui... J'ai une faveur à te demander qui n'a rien à voir avec ta tendresse et la mienne.

PATRICE, *inquiet.* — Je n'aime pas ce début !... Enfin !... Je vais t'indiquer un moyen de tout obtenir de moi en ce moment. *(Il prend la main d'Alix, et gagne le divan avec elle.)* Je vais m'étendre... *(Il s'étend.)* Tu vas t'asseoir près de moi, imaginer que mon estomac est la lampe merveilleuse d'Aladin et le frotter avec une douceur infinie en exprimant un vœu !... Je me charge du reste.

ALIX, *s'asseyant et massant l'estomac de Patrice.* — Voilà... Et voici mon vœu. *(Calmement, fermement :)* Avoir quitté cette maison avant une heure.

PATRICE. — Tu t'es disputée avec tante Olga ?

ALIX. — Je me suis au contraire laissée insulter sans répondre.

PATRICE. — Vu son vocabulaire, tu ne risquais pas grand'chose... Qu'est-ce qui est arrivé, exactement ?

ALIX. — Tu ne déjeunais pas là, je n'ai pas voulu lui infliger un tête-à-tête, et j'ai filé sur Paris entre deux trains. Je suis revenue, te rapportant des disques et des cigares.

PATRICE, *avec un gémissement.* — Ne prononce pas le mot « cigare », en ce moment !

ALIX. — Tu les aimais, avant Irène ?

PATRICE. — Mais pas après les escargots !... Et c'est là-dessus que...

ALIX, — M^me^ Voise a bien voulu m'informer que sous son toit, tu ne ferais que ce que tu faisais du temps d'Irène, pour Irène, par Irène, et comme Irène. Qu'au demeurant, ce n'était pas à une secrétaire de mettre son patron sur la paille.

PATRICE. — « Secrétaire » !... Tu sais fort bien que tante Olga n'ignore rien de ce qui nous concerne !... Il faut la comprendre. En neuf ans, elle s'était très attachée à Irène. Apprendre que nous divorcions lui a été un choc, plus terrible encore depuis... *(Il hésite.)* ... l'autre nouvelle... Malgré cela, pour mon bien, pour celui de mon travail, elle nous a accueillis

avec une indulgence touchante, à laquelle je dois dire que tu as répondu avec un tact exquis.

ALIX. — Auquel mon départ va mettre la dernière main... Avec ou sans toi, dans une heure, je serai loin.

PATRICE. — Où veux-tu que nous allions ?... Tu as été la première à reconnaître que pour quelque temps, nous ne pouvions pas vivre seuls chez moi.

ALIX. — Je me suis laissée dire qu'entre Saint-Tropez et Monte-Carlo, quelques pionniers de l'industrie hôtelière ont improvisé quelques abris convenables.

PATRICE. — Aucun pour auteur à trois semaines de sa première répétition et qui n'a pas écrit un mot de son troisième acte. *(Emu, lui montrant le bureau :)* C'est ici, à cette table même que j'ai écrit mes meilleures opérettes, Alix !

ALIX, *impassible.* — Tu m'as dit, à Lisbonne, qu'il fallait que je me donne à toi pour les écrire, tes meilleures opérettes ! Il fallait préciser que c'était aussi une question de table... *(Décidée :)* En tout cas, Chaville n'est pas Tananarive. Tu me verras à Paris chaque fois que le cœur t'en dira.

PATRICE. — Bien sûr ! J'écrirai ma pièce au volant, pour l'autodrome de Montlhéry !... *(Inquiet soudain :)* Où irais-tu ? A l'hôtel ?

ALIX. — J'ai toujours ma chambre chez mes parents.

PATRICE, *horrifié.* — A Saint-Ouen ?

ALIX. — Je m'excuse d'y être née.

PATRICE. — Ce n'est pas la question. Tu n'as même pas le téléphone.

ALIX. — Si, en bas. Au café.

PATRICE. — Je le connais !... « Au rendez-vous des Africains »... Je vois d'ici tout ce qui peut s'y passer, dans cette cabine téléphonique.

ALIX. — Je suis assez grande pour me défendre.

PATRICE. — Et moi, je suivrai le match d'ici, dans le récepteur, en fumant une cigarette ?... *(Plus inquiet :)* Et ce type, qui a continué à te relancer chez toi, tu me l'as dit ici-même ?

ALIX. — Georges ?... Eh bien, il continuera !

PATRICE, *amer.* — Toujours parce que tu es assez grande ? Je préférerais que tu sois trop petite ! Beaucoup trop petite ! Comme ça !

Il met la main à hauteur d'un enfant de quatre ans.

ALIX, *se levant.* — Au revoir, Patrice... Ma valise est faite. Si Mme Voise désire la visiter, préviens-là !

PATRICE, *se levant aussi.* — Alix ! Qu'est-ce qu'il faut faire pour que tu restes ?

ALIX. — Prends garde, je vais te dire !

PATRICE. — Je t'écoute.

ALIX. — Renvoies ta secrétaire et gardes la fiancée.

PATRICE. — Mais tu es ma fiancée ! Tu le sais !... Même s'il est un peu tôt pour le crier sur les toits.

ALIX. — Sous ce toit seulement, et sans le crier, car Mme Voise n'est pas sourde.

PATRICE. — Tu veux que j'annonce officiellement nos fiançailles à tante Olga ?

ALIX. — J'y consens fermement.

PATRICE, *après un temps.* — Et tu resteras ?

ALIX. — Si ta tante exprime le désir de garder sa future nièce, oui.

PATRICE. — Elle l'exprimera, je te le jure. A la première occasion.

ALIX. — Avant ce soir ?

PATRICE. — Euh... Ce n'est pas impossible.

ALIX. — Et si elle l'oublie ?

PATRICE, *après un soupir.* — Tu ne partiras pas seule.

ALIX. — N'en parlons plus... *(Doucement :)* Ton estomac va mieux ?

PATRICE. — Oh non !... Mets-toi à sa place !... Sais-tu ce que j'ai vu, tout à l'heure, en roulant ?... Un troupeau d'éléphants qui traversait la route... D'éléphants roses... J'ai fermé les yeux, et je suis passé... Je les ai revus plus loin, mais en moins dangereux. Ils volaient...

ALIX. — Je vais aller te préparer une verveine, et tu feras ensuite une bonne sieste, pour le courage.

PATRICE, *prenant sa main.* — Tu resteras près de moi ? Sans ça, je ne fermerai pas l'œil !

ALIX. — Je ferai ce que tu voudras.

PATRICE, *tendant ses lèvres.* — Commence.

ALIX, *se penche, l'embrasse, puis.* — Tu « embaumes » l'ail, mon amour.

Elle se dirige vers la porte, est à mi-chemin lorsque Olga paraît sur le seuil :

OLGA, *gentiment à Patrice.* — Tu es rentré, toi ?

PATRICE. — Je crois, oui.

OLGA. — Tu es malade ?

PATRICE. — Mourant.

ALIX, *très affable, à Olga.* — Un soupçon d'indignation... Si vous le permettez, je vais lui préparer une infusion.

OLGA, *aussi affable.* — Excellente idée. Une bonne camomille !

ALIX, *suave.* — Oui ?... J'allais faire une verveine, mais si vous pensez une camomille...

OLGA, *aussi suave.* — Du tout ! Aussi bien une verveine !

ALIX, *gagnant la porte.* — Non, non ! Une camomille, sans hésitation... Quatre, cinq têtes ?

OLGA. — A votre idée ! Absolument à votre idée...

ALIX, *de même.* — Si je me souviens bien, vous mettez quatre têtes. *(Sur le seuil, toute souriante :)* Je vous enferme tous les deux. Je crois que votre neveu veut vous parler en confession.

Elle sort, referme la porte sur elle. Olga tire un fauteuil, s'assied près de Patrice.

OLGA. — Au fond, elle est bonne fille, cette petite...

PATRICE. — Bonne fille !... C'est une nature exceptionnelle ! C'est une assistante, une collaboratrice... Ce qu'elle réveille en moi me ferait trouver des... des...

OLGA, *doucement.* — Des truffes ?

PATRICE, *furieux.* — Tante Olga !

OLGA, *très doucement.* — Qu'est-ce que tu voulais me dire « en confession » ?

PATRICE. — Que par respect pour toi, pour Alix et pour moi-même, je ne peux pas rester ici plus longtemps si nous ne renonçons pas tous les trois à cette fiction hypocrite de secrétaire !... *(Catégorique :)* Alix est ma secrétaire *et* ma fiancée... Je dois donc te demander de

la traiter désormais comme la future nièce... T'en sens-tu capable ?

OLGA. — Mon petit Patrice, je me sens capable de tout pour te retenir ici.

PATRICE, *étonné.* — Ah bon !... Même, entre autre choses, de ne plus jamais mentionner Irène à Alix ou devant Alix ?

OLGA. — Je te promets de laisser Irène où elle est.

PATRICE. — Note que je ne te défends pas de me parler d'elle quand nous serons seuls... Au contraire !... Tu sais comme je l'ai aimée...

OLGA. — Oui, mon petit !... Je suis même sûre que tu penses encore beaucoup à elle !

PATRICE. — Bien souvent !... Et jamais sans que les larmes me viennent aux yeux !... J'aurais tant voulu la revoir ! Lui dire que je lui gardais toute mon immense tendresse !...

OLGA, *doucement.* — Patience ! Tu la reverras...

PATRICE, *sans empressement.* — Bien sûr !... Là-haut !

OLGA. — Avant peut-être...

PATRICE, *sursautant.* — Comment avant ? *(Comprenant :)* Ah oui !... Tu veux dire quand on la ramènera ? *(Un soupir :)* Je lui ferai faire quelque chose de très beau, très simple, tout en verdure...

OLGA. — Quelque chose de riant ?

PATRICE. — Voilà ! *(Se reprenant :)* Je veux dire, quelque chose d'aussi émouvant que le souvenir que je garde d'elle... Maintenant, quand elle reviendra, je ne crois pas qu'il sera bien utile de... de... enfin, tu me comprends, si tout a été bien fait, là-bas...

OLGA. — En Egypte, le contraire m'étonnerait... Mais ce n'est pas ce que je voulais dire. *(Elle se rapproche de Patrice, baisse la voix :)* J'ai revu notre pauvre Irène.

PATRICE, *sursautant.* — Quoi ?

OLGA. — Ici même, puis dans ma chambre.

PATRICE. — Qu'est-ce que tu racontes ?

OLGA. — Je l'ai vue et entendue.

PATRICE. — En rêve ?

OLGA. — Je n'en jurerais pas !

PATRICE. — Si ça te reprend, il faut consulter Julien, et vite.

OLGA. — Pourquoi ? Ça m'a donné une grande joie !

PATRICE. — Tu en trouveras d'autres... Tout à l'heure, à mon volant, j'ai vu voler devant moi un essaim d'éléphants roses. Mais au moins, je sais pourquoi. J'ai abusé du bourgogne et de la Bourgogne. Ce n'est pas ton cas, j'imagine ? Donc, si rechute, voir Julien.

OLGA. — Mais Patrice, tu m'as dit toi-même que tu l'avais revue, après le malheur...

PATRICE. — Hein ?... Ah oui, les deux ou trois premiers jours à force de penser à elle ! Mais je fermais les yeux, ou j'allais à la fenêtre, et c'était fini !

OLGA. — Ça peut revenir... N'oublies pas que notre arrière grand-père était breton.

PATRICE. — Et alors ?

OLGA. — Ça arrive dans beaucoup de familles bretonnes de revoir les trépassés.

PATRICE. — Je ne sache pas que dans la nôtre....

OLGA. — Oh si !... Ton grand-père, — tu ne l'as pas connu — a revu sa pauvre femme jusqu'à son dernier jour à lui...

PATRICE. — Qu'est-ce que tu en sais ?

OLGA. — Il ne l'a jamais dit à personne, sauf à moi, parce que j'étais une toute petite fille et qu'il ne craignait pas que je me moque de lui. D'ailleurs, toi-même, Patrice...

PATRICE, *sursautant.* — Moi ?

OLGA. — Bien avant de revoir Irène...

PATRICE. — Je t'ai expliqué que si une ou deux fois, à force de me concentrer sur son souvenir...

OLGA. — Ce n'est pas d'Irène que je parle, maintenant... Mais de quand tu avais six ans... Pendant deux mois, tu as revu ton pauvre oncle Edgard...

PATRICE. — Moi ?

OLGA. — Mais oui,toi... Tes parents t'avaient confiés à moi pour l'été... Tu m'emportais tous les journaux dans le jardin parce que le fantôme de l'oncle Edgard aimait que tu les lui lises. C'est l'explication que tu m'as donnée... *(Tranquillement :)* Et puis, tu as eu ta typhoïde, qui t'a fait oublier bien des choses, y compris l'oncle Edgard. Je me suis bien gardée de t'en reparler pour ne pas exciter tes petits nerfs.

PATRICE. — Mes petits nerfs !

OLGA. — Mais si tu revois Irène, promets-moi que tu me le diras.

PATRICE, *un peu désemparé, mais riant tout de même.* — C'est ça. Et aussi si elle m'écrit... *(Repris par une crampe d'indigestion :)* Dieu que j'ai mal !

OLGA. — As-tu pris du bicarbonate ?

PATRICE. — De quoi faire sauter un pont !

La porte du salon s'ouvre, et Alix entre, portant tasse, théière, sucrier, etc... sur un plateau.

OLGA, *exquise.* — Vous êtes gentille, mon enfant !

ALIX, *posant son plateau.* — La moindre des choses, madame !

Olga et Alix servent Patrice à elles deux.

OLGA, *gaîment, cordiale.* — Ce n'est pas la moindre des choses, c'est la nouvelle de vos fiançailles que notre grand malade vient de m'apprendre. Je vous félicite de votre avancement.

ALIX. — Merci, madame. J'ai cru devoir insister pour que Patrice vous mît dans la confidence : je ne pouvais plus supporter une situation aussi fausse.

OLGA. — Surtout lorsqu'un mot suffisait à vous assurer une vraie situation.

ALIX, *un peu cabrée.* — Voici peut-être une taquinerie un peu vive !

OLGA, *tendant la tasse à Patrice, gaîment.* — — Privilège d'une future tante ! J'en dis bien d'autres à Patrice !

ALIX, *de nouveau suave.* — Me permettez-vous de vous appeler tante Olga ?

OLGA. — Mais voyons ! Vous ne serez pas la première !

PATRICE. — Tante Olga !...

Il repose sa tasse sur le plateau.

OLGA, *à Alix, doucement.* — Je vais vous dire la vérité ; ma grande joie d'aujourd'hui aura été d'entendre de nouveau une voix de femme m'appeler tante Olga. *(Elle se dirige vers la porte :)* A plus tard ! Deux nouveaux fiancés ont tant de choses à se dire !

Elle sort, refermant la porte.

ALIX, *se jetant dans les bras de Patrice.* — Patrice !

PATRICE, *étreignant Alix.* — Mon amour !... *(Un petit gémissement :)* A-a-ah !

ALIX. — Encore mal ?

PATRICE. — Oh oui !

ALIX. — Qu'est-ce que tu sens, à part l'ail ?

PATRICE. — Douze colimaçons qui me digèrent lentement. De grandes taches devant les yeux et des bourdonnements d'oreilles !

ALIX. — Tu t'es peut-être empoisonné ?

PATRICE. — Non. La lutte est inégale, mais loyale.

ALIX, *arrangeant les coussins sous la tête de Patrice.* — Je t'ai dit ce qu'il te fallait ! Une bonne sieste !

PATRICE. — Ne me laisse pas ! Recueille mes dernières paroles ! *(Il la prend par la taille.)* Et mes derniers gestes !

ALIX, *lui caressant les cheveux.* — Allons ! Si tu penses à ça, tu n'es pas bien malade !

PATRICE. — Si. Mais je veux épater mes escargots.

ALIX. — Alors, reste tranquille, je reviens.

PATRICE. — Où vas-tu ?

ALIX, *gagnant la porte.* — Passer un négligé d'ange gardien et retirer ces chaussures qui me font mal !

PATRICE, *languissant.* — Tant que tu y seras, enlève ton rouge !

ALIX. — J'y pensais. *(Sur la porte :)* Je te rapporterai une bonne surprise.

PATRICE. — Laquelle, mon chéri ?

ALIX. — Des cachous, mon amour !

Alix sort et referme la porte sur elle. Patrice demeure seul, immobile sur le dos. Il exhale un faible gémissement, puis il passe de loin sa main devant ses yeux pous chasser des taches imaginaires et secoue du bout d'un doigt l'intérieur de ses oreilles pour en faire taire les bourdonnements. Il ferme les yeux, se détend. Alors, très douce, très lointaine, une voix s'élève, proche de la cheminée, fantomatique.

VOIX D'IRÈNE, *mélodieuse, appelante.* — Ouh ououh... *(Imperceptible tressaillement de Patrice.)*... Ououh ououh... *(Patrice se secoue de nouveau d'un doigt l'intérieur d'une oreille, puis l'autre. Après un bref silence, la voix d'Irène reprend :)* ... Ché-ri... *(Patrice se dresse sur son séant, regarde autour de lui. Rassuré par le silence, il se remet sur le dos.)* Ché-é-ri !...

PATRICE, *se redressant en sursaut.* — Non !... *(Il se donne un coup de poing sur l'estomac.)* Allez coucher !

VOIX D'IRÈNE. — Mon amour, ce n'est pas dans ton estomac que je suis !

PATRICE, *épouvanté.* — Bon D... !

VOIX D'IRÈNE. — Il ne faut pas jurer, mon chéri !

PATRICE, *sans voix.* — Irène !

VOIX D'IRÈNE. — Oui, mon chéri !

PATRICE, *figé, cherchant le vide.* — Ce n'est pas vrai.

VOIX D'IRÈNE. — Qu'est-ce qui n'est pas vrai, Patrice ?

PATRICE, *un sourd gémissement.* — O-o-oh !...

Il s'abat sur le sofa, se couche sur le ventre, le visage dans les coussins.

VOIX D'IRÈNE. — Il ne faut pas te mettre dans cet état, mon amour, tu ne pourrais plus épater tes escargots !

PATRICE, *dans un souffle, se redressant.* — Irène !... *(Mais cette fois, seul le silence répond; il reprend un peu plus rassuré :)* Irène !... *(Silence encore. Soupir de soulagement de Patrice :)* Ouf !... Passé ! *(Dan un cri :)* Epinards et Badoit jusqu'à mon dernier jour ! *(Il s'étend sur le dos et commence à siffloter doucement :)* « Au jardin de mon père... ». *(Presque aussitôt, on entend Irène siffler avec Patrice, en sourdine. Patrice s'arrête, Irène aussi. Patrice s'assied sur le sofa, commence à siffler : Irène aussitôt l'accompagne. Il se tait : elle se retait. Patrice attend un bref moment. Il pousse un bref petit sifflement : Irène fait écho. Il essaye de crâner :)* Bien, bien... Ça va passer.

LA VOIX D'IRÈNE, *très doucement.* — Oui, mon chéri... Desserre ta cravate.

PATRICE. — Hein ?

VOIX D'IRÈNE. — Ta cravate, desserre-là.

PATRICE, *hésitant, puis.* — Oh !... Au point où j'en suis...

Il obéit.

VOIX D'IRÈNE. — Déboutonne ton gilet.

PATRICE. — Entendre, c'est obéir. *(Déboutonnant son gilet :)* Ensuite ? Non ! Ne me le dis pas, je sais ! « Va trouver le Roi à Chinon et boute les Anglais hors de France... ».

VOIX D'IRÈNE. — Te sens-tu mieux ?

PATRICE. — Oui... *(Sursautant :)* Ah ça, mais je deviens fou, moi !... Je parle tout seul !

VOIX D'IRÈNE. — Non, mon chéri.

PATRICE. — Alors, c'est encore pire !

VOIX D'IRÈNE, *doucement.* — Tu préfères peut-être que je me taise ?

PATRICE. — Plutôt, oui !

VOIX D'IRÈNE. — C'est bon... Je vais te regarder, sans rien dire.

PATRICE. — Longtemps ?... *(Un grand silence. Patrice crie :)* Longtemps ?... *(Silence absolu.)* Soit... *(Il retourne s'asseoir au pied du sofa, interroge le vide du regard, a un soupir détendu :)* Eh bien ! *(Sentencieux, un doit levé :)* Envoyer demain un rapport à l'Académie de médecine : « Sous la double influence de propos fabuleux d'une parente âgée et de l'ingestion massive de liquides et solides, un tube digestif se transforme en tube auditif. »

La porte du salon s'ouvre et Alix paraît. Elle est en sandales et en négligé.

ALIX. — Comment te sens-tu ?

PATRICE. — Moi ?... Mieux, beaucoup mieux maintenant. *(Il regarde le vide, siffle trois mesures d' « Au jardin de mon père... » et attend. Silence.)* Très bien, même.

ALIX. — Tu as l'air bizarre !

PATRICE. — Moi ? *(Les yeux sur la cheminée, il module un coup de sifflet, attend l'écho. Silence.)* Qu'est-ce que j'ai de bizarre ?

ALIX. — Qui siffles-tu ?

PATRICE, *dégagé.* — Personne. Je pensais tout haut !

ALIX, *s'approchant de lui.* — Tu aimes ce négligé ?

PATRICE. — Si on te l'a vendu au poids, tu n'as pas du le payer cher ! *(Il enlace la taille d'Alix :)* Il te vaporise.

Et soudain, il retire son bras brusquement, regardant le vide vers la cheminée.

ALIX. — Tu t'es piqué ?

PATRICE. — Non, non... *(Il finit son geste en s'étirant.)* Je m'étire.

ALIX. — Tu ferais mieux de t'allonger. Donne-moi ton veston, ton gilet, tu seras mieux.

PATRICE, *obéissant.* — Voilà. *(Fermement :)* C'est tout !

ALIX, *allant poser veston, gilet et cravate sur le fauteuil.* — Tu ne préfères pas te mettre en pyjama ?

PATRICE. — Non !

ALIX, *revenant au sofa.* — Etends-toi !... *(Il obéit.)* Fais-moi une petite place.

PATRICE, *se rasseyant d'un bond.* — Ecoute, Alix... Ne te formalise pas, mais je crois qu'aujourd'hui, je préfèrerais faire ma sieste, une bonne grosse sieste bien ronde, tout seul.

ALIX. — A ta guise, mon chéri. *(Elle se penche sur lui, l'embrasse sur les yeux.)* Mon fiancé...

PATRICE. — Mon amour !

ALIX. — Nous avons toute la vie, maintenant... Au grand jour ! Sans cachotteries !

PATRICE. — Voilà ! *(Il se sépare brusquement d'elle.)* Tu n'as rien entendu ?

ALIX, *étonnée.* — Non.

PATRICE. — Moi non plus.

ALIX. — Alors ?

PATRICE. — Alors rien... Nous n'avons rien entendu, ce qui est parfaitement naturel.

ALIX, *le regardant, un peu perplexe.* — Il vaut décidément mieux que tu te reposes sans enjolivements...

PATRICE. — Qu'est-ce que tu vas faire, toi ?

ALIX, *fermant les rideaux.* — Retourner dans ma chambre, écrire quelques lettres, annoncer mon grand bonheur.

PATRICE, *inquiet.* — Pour quelques semaines discrètement ! Simple question de tact, mon amour !

ALIX. — Seulement ceux à qui ça fera plaisir; et dans quelques semaines, tous ceux que ça embêtera... Patrice ?

PATRICE. — Ma joie ?

ALIX. — C'est vrai que rien n'a changé dans cette pièce, depuis Irène ?

PATRICE, *dans un cri.* — Pour l'amour du Ciel, Alix, laissons Irène tranquille !

ALIX. — D'accord, mon amour... Après tout, je vais être ce qu'elle a été, ça me rapproche d'elle... Mais il y a une chose que je me suis promise depuis que nous sommes ici. Et je voudrais que tu me laisses la faire aujourd'hui, pour célébrer nos fiançailles, leur donner une consistance.

PATRICE. — Dis toujours.

ALIX, *montrant le groupe sur la bibliothèque tournante.* — Changer de place ce bronze qu'elle t'a donné et qui te force à penser à elle quand tu travailles ! Et tourner ton bureau exactement comme j'avais placé ta table, dans notre chambre, à Lisbonne. Ça me rendra heureuse pour toute la journée !

PATRICE. — Oui ?

Il hésite, puis siffle, très doucement.

ALIX. — Encore ?

PATRICE. — Quoi, encore ?

ALIX. — Tu as encore sifflé !

PATRICE. — Sifflé ; en réfléchissant !

ALIX, *pressante.* — Je peux ?

PATRICE, *après un regard vers le vide.* — Je crois, oui.

ALIX, *avec effusion.* — Merci, mon bonheur !

Alix enlève le groupe de bronze de la bibliothèque tournante, va le poser sur une console où était un vase plein de fleurs. Elle revient poser le vase sur la bibliothèque. Puis elle fait glisser sans effort le bureau sur l'épais tapis et le place en équerre avec la fenêtre au lieu de sa position de biais. Patrice, qu'elle ne regarde pas, s'est bouché les oreilles avec une grimace d'inquiétude, les yeux tournés vers la cheminée.

ALIX, *elle se retourne et voit Patrice.* — Pourquoi te bouches-tu les oreilles ?

PATRICE, *enlevant ses doigts.* — Horriblement sensible au bruit quand je ne vais pas bien.

ALIX. — Je n'ai pas fait de bruit.

PATRICE. — Non... Tout s'est bien passé.

ALIX, *tendrement.* — Grand bête !... *(Elle va à la fenêtre, en tire les rideaux : pénombre.)* Si tu as si peur du bruit, pourquoi ne mets-tu pas tes boules Quiès pour dormir ?

PATRICE, *avec effusion.* — Mon amour ! Tu penses à tout ! *(Alix a ouvert un petit tiroir du guéridon-table de nuit, près du sofa, en tire les boules Quiès, les donne à Patrice :)* Sois bénie ! *(Il enfonce les boules Quiès dans ses oreilles, et tend ses lèvres à Alix :)* Reste, maintenant !

ALIX. — Non, mon cœur. Je te jure que tu as besoin de repos.

PATRICE, *criant.* — Qu'est-ce que tu as dit ?

Il fait signe qu'il n'entend plus.

ALIX, *criant à l'oreille.* — Tu as besoin de repos.

PATRICE, *criant.* — Peut-être, oui.

ALIX, *un doigt sur sa bouche.* — Chut !... Là... Dodo !

Patrice s'est bien installé, se tourne vers le mur, s'immobilise, détendu... Alix sort sur la pointe des pieds et referme la porte sans bruit.

Dans un absolu silence, la porte invisible tourne sur ses gonds et s'ouvre, du côté de la cheminée invisible du sofa. Irène entre, appuie sur la moulure secrète de la cheminée : la porte se referme aussi silencieusement qu'elle s'est ouverte. Irène est vêtue du tailleur que nous lui avons vu, mais a quitté son chapeau. Elle avance d'un pas, sans être vue ni entendue de Patrice rendu sourd par les boules Quiès et tourné contre le mur. A pas glissant, sans l'ombre d'un bruit, Irène va au groupe sur la console, le replace sur la bibliothèque tournante, et reporte le vase de fleurs sur la console. Sans plus de bruit, elle fait glisser le bureau sur le tapis, et le remet dans la position qu'il occupait. Puis, elle vient à la tête du sofa, et regarde longuement Patrice...

Comme sentant une présence, ou pour toute autre raison, Patrice se retourne face à elle, mais les yeux fermés. Il demeure un moment ainsi, puis ouvre les yeux. Il regarde Irène, médusé, puis s'assied sur son lit en sursaut.

PATRICE, *un long gémissement.* — O-o-o-oh !...

IRÈNE, *très doucement.* — Ne fais pas « o-o-oh »... Je ne vais pas te manger !

PATRICE, *se frottant les yeux.* — Je la vois, mais je ne l'entends plus ! C'est descendu des oreilles sur les yeux !

IRÈNE, *lui faisant signe d'ôter ses boules.* — Enlève tes bouchons, tu sauras tout !

PATRICE, *protégeant ses oreilles.* — Non ! *(Il hésite, puis :)* Tant qu'à faire ! *(Il regarde Irène qui est à trois pas de lui, enlève ses boules, puis timidement :)* Bonjour.

IRÈNE. — Bonjour chéri. Heureux de me revoir ?

PATRICE. — C'est selon, Irène. Es-tu une indigestion délirante ou un fant... *(Il s'arrête.)* Non, je me refuse à dire le mot.

IRÈNE. — Je ne suis pas une indigestion délirante... Ne pense plus à tes escargots, je les vois, ils ont passé.

PATRICE, *horrifié.* — Tu les vois ?

IRÈNE. — Les douze, encore reconnaissables... Et moi ?

PATRICE. — Quoi, et toi ?

IRÈNE. — Suis-je encore reconnaissable ?

PATRICE. — Quelle horreur !... Si tu es venue pour me poser des questions pareilles ! D'abord, il y a une glace ici. Va t'y regarder.

IRÈNE. — Toi et moi, nous ne sommes peut-être plus du même côté des glaces, mon amour.

PATRICE. — Tu es quoi, maintenant ? Un ange ?

IRÈNE. — Ne parle pas de malheur !

PATRICE. — Enfin, ma pauvre Irène, si déchirant que ce soit, voyons les choses en face. Tu es bien... morte ?

IRÈNE. — Personne ne te dit le contraire.

PATRICE. — Alors, si tu n'aimes pas le mot « ange »...

IRÈNE. — Ni le mot « fantôme »... Ce sont les vivants qui ont un fantôme de vie.

PATRICE. — Tu es mieux ?

IRÈNE. — Ça ne se compare pas !... Ecoute, mon cœur... Il y a un mot pour nous... Il n'est pas rigoureusement exact, mais il dit bien ce qu'il ne peut pas dire !

PATRICE. — Ce n'est pas le moment d'être difficile !... Quel mot ?

IRÈNE, *très doucement.* — « Ombre » !

PATRICE. — Ah ?... Va pour « ombre ». *(Avec tendresse :)* Ombre chère ! Ombre très chère !

IRÈNE. — Merci, Patrice...

Patrice regarde Irène silencieusement. Un temps bref.

PATRICE, *ne sachant pas quoi dire.* — C'est bien l'Egypte ?

IRÈNE. — Très... Maintenant, je n'en ai pas beaucoup vu !

PATRICE, *confus.* — C'est vrai ! Je te demande pardon...

IRÈNE. — De rien. *(Tendrement :)* Je ne suis pas revenue pour me plaindre.

PATRICE. — Quand j'ai appris, j'ai passé les moments les plus abominables de ma vie ! J'avais beau me répéter que ce n'était pas moi qui t'avais envoyée sur ce dahébieh...

IRÈNE, *doucement.* — Il ne faut plus penser à tout ça, mon chéri. Je suis heureuse, maintenant !

PATRICE. — Ah ?... *(Affectueusement :)* Quant à ça, je suis tranquille pour toi... Tu n'as jamais fait de mal à une mouche ! *(Curieux :)* Si je suis indiscret, arrête-moi. J'imagine que vous n'êtes pas supposés nous dire tout, mais j'aimerais bien savoir... *(Avec un grand respect dans la voix :)* Tu as comparu devant Qui-de-droit ?

IRÈNE. — Oh, pas encore !... C'est lent ! Très lent ! Si je te disais à quelle cadence ça va, tu ne le croirais pas.

PATRICE, *avec un frisson.* — Laissons ça, je préfère !

IRÈNE. — C'est moins intéressant que tu ne le penses !

PATRICE. — Je te répète que je préfère parler d'autre chose !

IRÈNE. — Moi aussi !

PATRICE, *hésitant.* — Veux-tu... euh... peux-tu t'asseoir ?

IRÈNE. — Je peux même m'asseoir sur rien du tout si ça me plaît ? *(Et sur un frissonnement et un faible gémissement de Patrice :)* Je préfère rester debout.

PATRICE. — Merci. *(Il la regarde à nouveau.)* Je ne te connaissais pas ce tailleur-là !

IRÈNE. — Je l'ai acheté au Caire. C'est celui que je portais, alors...

PATRICE. — Bien sûr... *(Se passionnant :)* Dieu que tout ça est intéressant ! *(Il s'est apprivoisé, au point de s'asseoir sur le sofa, face à Irène :)* Si j'avançais la main, elle passerais à travers toi ?

IRÈNE, *calmement.* — Oui, mon chéri.

PATRICE. — Ce serait d'ailleurs idiot, parce que je te ferai sans doute beaucoup de mal !

IRÈNE. — Aucun ! Réfléchis... Quand je traverse un mur par exemple, c'est le mur qui me traverse.

PATRICE. — Exact.

IRÈNE. — Alors ? Tu ne te prends pas pour un mur ? *(Très doucement :)* Seulement, il ne faut pas avancer ta main, il ne faut pas me toucher ; parce que tu en mourrais.

PATRICE, *reculant, épouvanté.* — O-o-oh !... J'en mourrais comme ça ? Que tu le veuilles ou non ?

IRÈNE. — Oui, Patrice... Nous déteignons sur qui nous touche.

PATRICE, *recroquevillé contre le mur.* — Ce n'est pas ce que tu es venue faire ?... Te venger ? Déteindre sur moi ?

IRÈNE. — Me venger de quoi, mon amour ?

PATRICE, *épouvanté.* — Si tu cherches, je suis fichu !

IRÈNE, *souriant.* — Pourquoi ?... Cette petite affaire, là, notre divorce ? D'abord, il n'a pas été prononcé, notre divorce !

PATRICE. — Je t'ai tout de même poussée à le demander !...

IRÈNE, *compatissante.* — Mon pauvre chéri, ces histoires-là, tu sais, pour une ombre... Je

dois d'ailleurs convenir que Mlle Armitage est ravissante.

PATRICE, *flatté.* — Merci... Enfin, quand je dis merci... *(A ce moment, dans la pénombre, Irène se dirige lentement vers la porte du salon. Patrice, effrayé :)* Où vas-tu ?... *(En panique :)* Irène ! La malheureuse n'y est pour rien ! S'il y a un coupable...

IRÈNE, *s'arrêtant et se retournant vers Patrice.* — Je te répète, mon chéri, qu'il n'y a plus de coupable, s'il y en a jamais eu ! Je vais seulement fermer la porte du salon à clef pour te dire tranquillement ce que je suis venue te dire.

PATRICE, *ébahi.* — Tu peu aussi fermer les portes à clefs ?

IRÈNE. — Réfléchis, mon amour. *(Tout simplement :)* L'ombre de ma main tourne l'ombre de la clef, et la clef touvec avec.

PATRICE. — Evidemment. *(Tandis qu'Irène va fermer la porte à clef :)* Et si quelqu'un entrait, il te verrait aussi ?

IRÈNE. — Tante Olga m'a vue.

PATRICE. — Je sais. Elle me l'a dit.

IRÈNE. — C'est même surtout à cause d'elle que tu me vois...

PATRICE, *un peu vexé.* — Tu n'avais pas envie de me revoir ? Ce n'est pas très gentil.

IRÈNE. — Si, mon chéri, si... Mais je n'ai pas besoin de me montrer et de te parler pour te revoir... Tu es tellement plus amusant quand tu ne sais pas que je suis là.

PATRICE, *horrifié.* — Irène !... Tu ne veux pas dire que... *(Un cri :)* Depuis combien de temps es-tu ici ?

IRÈNE. — Je vais et je viens.

PATRICE. — Où étais-tu hier soir, entre onze heures et minuit ?

IRÈNE. — A peu près où je suis en ce moment.

PATRICE, *penaud.* — O-o-o-oh !...

IRÈNE, *un geste comme si elle n'en pouvait, mais.* — A-a-ah !... *(Affectueusement :)* Ne t'excuse pas, si je suis restée, c'est que je m'amusais !

PATRICE, *consterné.* — Si Alix savait ça, elle serait bien contente !

IRÈNE. — Elle était bien contente ! Revenons aux choses sérieuses, mon chéri. Je suis venue te parler de tante Olga. Elle m'inquiète.

PATRICE. — Ah ? En quoi ?

IRÈNE. — C'est une femme qui ne soigne plus sa santé, Patrice !

PATRICE. — Elle a encore déjeuné avec son docteur !

IRÈNE. — Mais elle ne fait rien de ce qu'il lui ordonne. Encore tout à l'heure, j'ai essayé de la raisonner, mais elle n'écoute rien ! Il faut que ce soit toi qui lui fasse peur !

PATRICE. — Tu te montres à elle, et c'est moi qui doit lui faire peur ?

IRÈNE. — Tu sais très bien qu'elle n'a jamais écouté que toi. Je tenais à t'avertir, c'est tout ! Voilà six jours qu'elle n'a pas pris ses cachets, et elle n'a même pas débouché son flacon de glucosol... Son aorte te ferait pitié !... Et tu verrais son duodenum, tu n'en reviendrais pas !

PATRICE. — Je verrais n'importe quel duodenum que je n'en reviendrais pas !

IRÈNE. — Je ne lui donne pas six mois, si tu ne t'occupes pas d'elle !

PATRICE, *fermement.* — C'est bon, je lui parlerai.

IRÈNE. — A la bonne heure... Maintenant, je vais te laisser dormir !

PATRICE. — Dormir ? Tu en as de bonnes !

IRÈNE, *doucement.* — Mais si ! Tu vas voir... Allonge-toi.

PATRICE, *obéissant.* — C'est bien pour te faire plaisir. *(Inquiet :)* Pas de blagues ! Tu restes où tu es !

IRÈNE. — Je m'en irai quand tu dormiras !

PATRICE. — Pour ne plus revenir ?

IRÈNE. — Ça dépend... Qu'est-ce que tu préfères ?

PATRICE. — Moi ?... *(Perplexe :)* Franchement, Irène, c'est très embarrassant, ce que tu me demandes là.

IRÈNE. — Pourquoi ? Tu regrettes de m'avoir revu ?

PATRICE. — Au contraire, je te jure !... *(Attendri :)* Tout se passe si gentiment ! Maintenant, je ne sais pas si, comme ombre, tu comprends la situation...

IRÈNE. — Alix ?

PATRICE. — Voilà... *(Un peu timidement :)* Depuis tout à l'heure, nous sommes fiancés, officiellement. Tu vas me dire que j'ai été un peu vite !

IRÈNE. — Je n'ai plus la notion du temps, Patrice.

PATRICE. — Ah ?... *(Un petit soupir :)* Ce n'est pas comme Alix. *(Un peu gêné :)* Comme fiancée, je ne suis pas très sûr qu'elle approuverait...

IRÈNE. — Tu pourrais ne rien lui dire !

PATRICE. — Au fait, c'est vrai... *(Heureux :)* Nous venons de passer un moment très agréable... plus qu'agréable ! Infiniment doux, en ce qui me concerne, je te le jure !

IRÈNE. — Merci, mon chéri.

PATRICE. — Maintenant, jusqu'à quel point devons-nous en faire une habitude...

IRÈNE, *doucement.* — Je pouvais revenir sans te le demander, Patrice !

PATRICE. — C'est vrai ça, je n'y pensais pas !

IRÈNE. — Dis-moi seulement que si je reviens, tu ne m'en voudras pas !

PATRICE. — T'en vouloir ? Tu plaisantes ! Enfin, je veux dire...

IRÈNE. — Je comprends ce que tu veux dire. Je te promets d'avoir du tact.

PATRICE, *ému.* — Ma bonne Irène !... Ma brave Irène !... Je crois que je vais commencer à me demander si je ne t'aimais pas mille fois plus que je ne m'en doutais !

IRÈNE. — Vieux Patrice, va !

PATRICE. — Ombre chère !... Ombre douce !

IRÈNE. — Dors maintenant, mon amour...

PATRICE. — Tu ne veux pas que je te voie partir ?

IRÈNE. — Je ne pars pas mon amour. Je vais prendre un livre et lire jusqu'à ce que tu t'endormes.

PATRICE. — Lire ? Il fait noir !

IRÈNE, *allant vers la cheminée.* — Pour toi, mon chéri. *(Irène est arrivée du côté de la cheminée d'où elle est invisible pour Patrice.)*

Si tu parles tout le temps, tu ne t'endormiras pas !

PATRICE. — Sage Irène !... *(Patrice se détend, ferme les yeux. Irène a fait jouer le ressort : la porte s'ouvre : Irène disparaît : la porte se referme. Tout s'est passé dans un absolu silence.)* Tu trouves, chérie ? *(Silence.)* Lequel cherches-tu ? *(Silence. Patrice se dresse sur le sofa, et appelle :* Irène ! *(Silence. Il appelle plus fort, avec inquiétude :)* Irène ! *(Silence. D'un bond, Patrice se lève :)* Ah, ça mais... *(Il avance d'un pas, regarde autour de lui :)* Irène ; où es-tu ?

LA VOIX D'IRÈNE. — A bientôt, chéri ! *(Et comme Irène monte l'escalier secret, sa voix se fait plus lointaine, plus irréelle :)* N'oublie pas les cachets de tante Olga.

Patrice demeure sur place, sidéré. Puis il court à la paroi de la porte secrète, la regarde. Des yeux, il cherche une issue. Il tâte la paroi, les rayons du poing. Mais la porte secrète est du travail bien fait : la paroi ne sonne pas creux... Patrice revient lentement au milieu de la pièce, secoue la tête, la plonge dans ses mains, la relève...

PATRICE, *en homme qui essaye de raisonner de sang froid.* — Bon !... Ou je suis subitement devenu fou, et alors attendons les infirmiers, ou j'ai dormi, et comme Des Grieux, je viens de faire un rêve... *(Il va s'asseoir sur le bord d'un fauteuil dans une attitude pensive :)* Eliminons la possibilité que je sois encore endormi maintenant, sinon je n'en sortirai pas! Bon... Axiome : pour dormir, il faut s'être endormi... Remontons donc pas à pas l'escalier du sommeil... *(Il énumère sur ses doigts :)* Retour de Paris : éveillé... Bicarbonate : éveillé... Camomille : éveillé... Alix partie se changer : éveillé... *(Perplexe :)* Ah, attention ! C'est ici qu'il manque une marche... Alix partie, je repense aux visions de tante Olga... Sommeil... Cauchemar... Non. Rêve, c'est plus équitable pour Irène. *(Transigeant :)* Mettons cauchemar... Papotage avec la pauvre Irène... « Ça te fera plaisir que je revienne ? — Mais comment donc, j'aurais toujours cinq minutes à te donner. — Tu es un chou, et si ça te fait rien, je vais finir de lire le Génie du Christianisme. — Mais je t'en prie ! Emporte-le si tu veux, mais rapporte-le ! ». A ce moment, l'absurde ayant atteint son apothéose, son point d'éclatement, je m'éveille et la raison reprend ses droits. *(Heureux et catégorique :)* Je viens même de raisonner comme Descartes dans ses meilleurs jours... *(Le soliloque de Patrice est interrompu brusquement par quelques coups très nets frappés à la porte du salon. Patrice, machinalement :)* Oui... Qui est là ?

LA VOIX D'ALIX, du salon. — Moi, Alix.

PATRICE. — Eh bien, entre.

LA VOIX D'ALIX. — Je ne peux pas, la porte est fermée à clef !

PATRICE. — Ne dis pas de bêtises ! *(Et comme on entend la poignée de la porte s'agiter en vain, Patrice se fige et gémit doucement :)* Bon sang ! *(Puis il crie vers la porte :)* J'arrive !

Il va rapidement à la porte. Arrivé contre, il hésite à toucher la clef, prend un des bouts de sa cravate dénouée, et tourne la clef qu'il a d'abord enveloppée du bout de sa cravate. Alix entre aussitôt. Elle a remis la robe qu'elle portait au début de l'acte.

ALIX, *très étonnée.* — Tu t'es enfermé ?

PATRICE. — Hein ? *(Vivement :)* On dirait, oui.

ALIX. — Comment, on dirait ?

PATRICE. — J'ai ajouté : oui.

ALIX. — Tu as eu peur que je revienne ?

PATRICE. — Qu'est-ce que tu vas chercher !

ALIX. — Alors de qui ? Des bohémiens ? Des voleurs d'enfants ?

PATRICE. — Un réflexe, probablement, dans mon demi-sommeil !... *(S'énervant :)* Tous les jours, un homme pense dans son demi-sommeil « si j'allais fermer ma porte à clef », et un homme y va ! C'est ancestral ! A son réveil, il ne se souvient de rien... *(Hargneux :)* Il n'y a pas de quoi chercher midi à quatorze heures !

ALIX. — Ni de quoi m'enguirlander !

PATRICE. — Je t'enguirlande, moi ?

ALIX. — Je t'ai connu des réveils plus gentils !

PATRICE, *la prenant dans ses bras.* — Excuse-moi... *(Il lui cache la tête dans son épaule, le temps de regarder avec inquiétude autour de lui :)* Je te demande pardon !

ALIX, *levant son visage vers lui.* — Signe-le.

PATRICE. — Sans hésiter. *(Il l'embrasse sur les lèvres, puis le visage un peu tourné vers la cheminée, défiant :)* Ah mais ! *(Sur son ton ordinaire :)* Qu'est-ce que tu faisais dans le salon ?

ALIX. — Rien, j'arrivais. Je venais voir si tu dormais toujours... Et comme je t'ai entendu parler tout seul...

PATRICE, *saisi.* — Hein ? Ah oui... *(Avec tendresse :)* Je pensais à toi, et j'aime m'entendre penser à toi.

ALIX. — Mon amour !... *(Elle se dirige vers la fenêtre :)* Tu ne veux plus dormir ?

PATRICE. — Oh non !

ALIX, *montrant les rideaux.* — Alors, j'ouvre.

PATRICE. — Oh oui !... De la clarté ! Du jour ! De la lumière !

ALIX, *tirant les rideaux.* — Regarde-moi ce soleil ! Si tu n'étais pas le dernier des...

Elle s'est retournée dans un silence glacé.

PATRICE. — Le dernier des quoi, mon amour ?

Les yeux d'Alix sont allés de la table au groupe de bronze et au vase de fleurs revenus à leur première place.

ALIX. — Tu le demandes ?

PATRICE, *qui n'a pas encore regardé.* — Qu'est-ce que j'ai fait ?

ALIX, *glaciale.* — Mais rien... C'est probablement ton bureau qui s'est dégourdi les jambes et le bronze qui de lui-même est revenu à sa place...

PATRICE, *constatant avec un gémissement.* — O - o - o - o - oh !...

ALIX. — Je suis heureuse de voir que lorsque tu penses à moi, tu joins le geste à la parole !

PATRICE, *atterré.* — Va, va !... Continue.... Ce que je pourrais dire ou rien...

ALIX, *coupante.* — Quelle erreur !... Je m'en lèche les oreilles d'avance... Va. *(L'imitant :)* De la clarté ! Du jour ! De la lumière !

PATRICE, *prenant son courage.* — Eh bien, figure-toi que... *(Il s'arrête.)* Non. Impossible. C'est une histoire qui demande à être entendue avec une immense sympathie préalable.

ALIX. — Comme tous les mensonges, mon amour.

PATRICE. — Là ! Tu vois ! Et je n'ai même pas commencé !

ALIX. — Va, va... *(Avec un sourire forcé :)* Je suis gagnée d'avance.

PATRICE. — Tu ne vois pas ta figure !

ALIX. — C'est que je vois la tienne !

PATRICE. — Je renonce !

ALIX. — Pourquoi ? J'ai dépassé la sympathie ! J'en suis à la compassion !

PATRICE, *un nouvel effort.* — Avant tout. une question. Crois-tu aux fant... *(Il s'arrête net.)* Non. Oublie.

ALIX. — Quoi ? Ta question ?

PATRICE. — Je la retire. *(Très vite, très volubile cette fois-ci :)* Ecoute, Alix : tu as admis tout à l'heure sans difficulté que j'avais pu, dans mon demi-sommeil aller tourner la clef de cette porte et l'oublier ensuite complètement.

ALIX, *méfiante.* — Ça m'engage à quoi de l'avoir admis ?

PATRICE. — A admettre que dans un demi-sommeil, un trois-quarts de sommeil, un neuf dixième de sommeil, je peux parfaitement m'être levé, avoir replacé mon bureau, reporté les fleurs, remis le bronze ! C'est-à-dire, que, croyant que ça se passait en rêve, l'avoir fait en réalité ?

ALIX. — C'est ton explication ?

PATRICE. — En vois-tu une autre ?

ALIX. — A ton sommeil près, aucune.

PATRICE. — Eh bien, moi non plus ! Je suis prêt à te jurer sur ce que j'ai de plus cher... tiens ! *(Il lève la main et solennel :)* Sur ma prochaine opérette...

ALIX, *amère.* — Merci, en passant pour ce que tu as de plus cher !... Mais je te crois, et ça n'arrange rien ! Parce que si aujourd'hui, tu as remis le bureau et le reste comme ils étaient au temps de ta femme...

PATRICE, *malheureux.* — Involontairement ! Suis-je responsable de mon subconscient ?

ALIX. — Non. Seulement, si demain il faut te rattraper sur la route du Caire, toi et ton subconscient...

PATRICE. — J'attendais ça !... Ce n'est pas le souvenir, Alix, ce sont mes habitudes de travail qui, inconsciemment, ont repris le dessus.

ALIX, *hésitant, puis.* — Passons pour une fois... Mais, consciemment ou non, tu m'as fait beaucoup de peine. Je reviendrai quand j'en aurai moins. *(Elle se dirige vers le salon :)* Je vais finir mes lettres pour annoncer nos fiançailles.

PATRICE, *chaudement.* — Ça, tu peux... De ce côté-là, aucun problème !

ALIX. — Je l'espère bien ! *(Près de la porte :)* Si tout est remis comme je le veux quand je reviendrai, nous n'en parlerons plus !

PATRICE. — Ça sera fait dans une minute.

ALIX. — Mais si jamais tu recommences, je te fais porter des chemises de nuit à coulisses qui se nouent au bout des pieds.

PATRICE. — J'ai l'impression que ce sera un service à me rendre.

ALIX, *sur le seuil, une menace dans la voix.* — Je n'aime pas à penser à ce qui arriverait si une chose pareille recommençait !

PATRICE, *de tout son cœur.* — Moi non plus, Alix ! Moi non plus ! *(Alix est sortie, il la rappelle.)* Alix ?

ALIX, *revenant sur le pas de la porte.* — Oui ?

PATRICE. — Quand je vais avoir fini, est-ce que je peux aller te chercher ?

ALIX, *lui souriant.* — Si ça peut te faire dépêcher, oui...

Alix est sortie. Patrice revient à son bureau. Il se hâte de tout replacer selon les vœux d'Alix.

PATRICE, *rangeant.* — Quelle histoire !... L'agréable, c'est qu'une fois réveillé, au bout d'un moment, il n'en reste rien. *(Replaçant le bronze et souriant avec un peu d'émotion :)* D'ailleurs, je ne regrette rien ! *(Attendri :)* Chère Irène... « Ombre chère ! »... Elle était en beauté... Maintenant, toujours dans les rêves... *(Examinant son rangement fini :)* Soyons justes, c'était beaucoup mieux du temps d'Irène !...

Un dernier regard, puis il se hâte vers le salon en refermant la porte sur lui.

Lorsqu'il est sorti, la porte secrète s'ouvre silencieusement. Irène paraît, entre, appuie sur le ressort qui referme la porte. Elle va à la porte du salon, la ferme à clef. Puis, très vite, elle replace le bronze, le vase et le bureau selon elle... Elle prend une des roses du vase, revient au bureau, effeuille la rose sur le veston et le bureau de Patrice. Elle gagne la cheminée, fait jouer le ressort, et au moment où elle disparaît par la porte secrète... un temps. On entend la voix de Patrice à la cantonade : « Je crois que cette fois, tu seras contente ! »

La porte s'ouvre. On entend encore la voix de Patrice : « Entre et regarde ! Pour te plaire, c'est ma devise ! »

ALIX, *elle regarde, puis suffoquée.* — Oh !

PATRICE, *entrant.* — Heureuse ?

ALIX, *lui donnant un gifle magistrale.* — Ravie !

Elle sort furieuse.

PATRICE, *la main à sa joue, contemplant le désastre.* — Oh ! Merci !

LA VOIX D'IRÈNE. — Mets vite une compresse, mon amour !...

PATRICE, *dans le vide, furieux.* — Merci !

ACTE II

Trois jours plus tard, dans le même décor. Il est minuit passé ; le rideau se lève sur le salon éclairé en grand par le lustre, les appliques et la lampe de bureau. Les rideaux de la fenêtre ne sont pas fermés et laissent, malgré les autres lumières, s'épanouir dans la pièce un radieux clair de lune. Le vase de fleurs, le bronze, et le bureau sont disposés selon la volonté d'Alix et non d'Irène.

Irène est assise au bureau de Patrice, devant une machine à écrire portative sur laquelle elle tape en cinq exemplaires et à toute volée la dernière page du manuscrit de Patrice, que Julien est occupé à classer à côté d'elle.

Olga est assise sur le sofa. Elle tricote ; à côté d'elle deux écheveaux de laine non encore mis en pelote.

La radio joue en sourdine « Eine Kleine Nachtmusik » de Mozart. Tableau intime et reposant. Soudain, Julien dresse l'oreille, un doigt sur la bouche :

JULIEN. — Chut !... L'auto...

OLGA, *écoutant.* — Non, c'est dans l'avenue. Quelle heure avez-vous ?

JULIEN. — Minuit dix.

OLGA. — Tout le temps. Ils ne sont jamais là avant une heure moins le quart, lorsqu'ils vont au théâtre.

IRÈNE, *allant fermer la radio.* — Tout de même, mieux vaut les entendre à temps...

JULIEN. — Je les ai croisés en partant. Ils en sont à se montrer ensemble au théâtre en smoking et en robe du soir ?

IRÈNE. — Donnez-moi le temps d'arriver. Je ne suis qu'un bébé ombre de trois jours à peine... *(Fière :)* J'ai tout de même obtenu de Patrice, ce matin, qu'il caserait son Alix dans la loge des Massoubre et irait à l'orchestre avec Arbéziat.

JULIEN. — Il est parfait...

OLGA. — Nous vous devons beaucoup, Julien !

JULIEN. — C'est exact ! Mais avertissez-moi quand il aura découvert le pot-aux-roses, avant qu'il vienne me vider les cinq balles de son revolver dans le ventre.

IRÈNE. — Vous ne trouvez pas que ce serait un peu vif, toutes les cinq ?

JULIEN. — Non : faites le compte ! *(Il commence à compter sur ses doigts :)* Pour, il y a deux jours, lui avoir conseillé de ne croire aux fantômes que lorsque j'y croirai moi-même. Ce, avec un bon gros rire rassurant : première balle.

OLGA. — Jusque là, ça ne vaut même pas du petit plomb !

JULIEN, *continuant et levant un deuxième doigt.* — Pour avoir mis sa céleste vision sur le compte de sa goinfrerie et des folies à lui racontées par Olga ; ce, avec le même gros rire rassurant : deuxième balle ! *(Levant un troisième doigt :)* Ayant ainsi capté sa confiance, être venu lui confesser, hier soir, que je venais, à mon tour, de voir l'ombre d'Irène, distinctement, traverser ce bureau, me parler, me sourire et disparaître dans l'épaisseur du mur : troisième balle.

OLGA. — C'est bon. Tenez-vous pour mort et taisez-vous, Julien.

JULIEN. — Non, non ! Je tiens à faire valoir tous mes titres... *(Il lève un quatrième doigt.)* Pour lui avoir apporté à lire, ce matin, le rapport de Sir Walter Ridgeon à la Royal Academy, établissant que le corps astral du sergent Grolley était revenu passer la Noël en famille un mois après ses funérailles militaires : quatrième balle. *(Il lève son cinquième doigt.)* Lui avoir fait lire le rapport du professeur Schlugel concluant à l'authenticité des apparitions posthumes de Gerda Fecht. Ce, en me portant garant de la réputation mondiale du professeur Schlugel qui m'est totalement inconnu : cinquième et dernière balle. Si je remue encore, il m'achève à la hache !

IRÈNE. — Et je le gronderais très fort, parce qu'après tout, vous ne les avez pas inventés, ce rapport et ce procès-verbal !

JULIEN. — Non ! Mais ils ne sont pas une lecture pour âmes inquiètes... Je dirais demain à Patrice que nous venons de croiser Napoléon, qu'il se mettrait au garde-à-vous !

OLGA, *soucieuse.* — Tout cela est fort bien. Ce que je m'explique moins, c'est la sérénité d'Alix. Patrice ne lui a pourtant pas ménagé les confidences, et je ne lui crois pas un sens du merveilleux exceptionnellement développé. *(A Julien :)* Qu'en pensez-vous, Julien ?

JULIEN. — Elle était avec votre neveu, ce matin, quand je lui ai aporté le rapport Ridgeon et les Annales de la Faculté. Elle les a lus avec lui et m'a demandé de les lui prêter jusqu'à demain matin. Ce que j'ai fait bien volontiers. Après les avoir lus, on est prêt à croire n'importe quoi !

IRÈNE, *gaîment.* — Je lui dois une heure enchanteresse, cet après-midi ! J'avais l'œil collé à mon petit poste-vigie, là-derrière. *(Elle fait un signe vers la porte secrète).* C'est Patrice que j'attendais, mais c'est elle qui est arrivée, seule. Elle a tout essayé, secoué les barreaux de la fenêtre, passé la tête dans la cheminée, soulevé le tapis, ausculté les murs !

JULIEN. — Et quand on a ausculté le mur, ça ne sonne pas creux ?

OLGA. — Brissac n'était pas un enfant. La porte est doublée de briques sur champ. *(Un coup est frappé à la porte du salon :)* Qu'est-ce que c'est ?

VOIX DE THÉRÈSE. — Ce n'est que moi, madame.

OLGA. — Bon. Entrez.

La porte du salon s'ouvre. Thérèse paraît, ouvre l'autre battant de la porte. Elle sort et reparaît aussitôt, poussant devant elle une table ronde à roulettes. Cette table est servie pour deux couverts avec un goût et un luxe exquis. Deux minuscules candélabres, munis de leurs bougies non allumées, encadrent une coupe basse d'argent, garnie de tulipes roses et blanches sans queue qui forment un parterre en miniature.

Argenterie, cristaux, coupes à champagne.

Thérèse pousse la table jusqu'au centre du salon, dispose deux chaises de chaque côté.

Elle ressort et revient, poussant devant elle, cette fois, une table carrée, plus petite et à deux étages. Sur cette table aux deux étages garnis de dentelle, tous les éléments d'un souper froid, le mieux avisé : canapés variés en pyramide, langouste parée, caneton en gelée, salade, charlotte au kirsh, fruits. Thérèse place la table carrée à portée des deux chaises.

Toujours dans le plus grand silence, troublé seulement par le « tapage » virtuose d'Irène qui ne regarde que son papier, Thérèse ressort et revient une troisième fois portant à deux mains un seau à glace sur un haut trépied argenté.

Dans le seau à glace, un magnum de champagne de grande marque et de millésime noble érige son col et sa tête d'étain noir, granité d'or. Thérèse place le trépied de l'autre côté d'une des deux chaises.

Dans le même silence, elle retourne à la porte du salon, et referme le battant à targettes.

THÉRÈSE, *à Olga.* — C'est tout, madame, sauf les pêches Melba que Monsieur m'a dit de laisser dans le frigidaire.

OLGA. — Bien, Thérèse, merci.

THÉRÈSE. — Monsieur m'a dit aussi de ne pas l'attendre.

IRÈNE, *sans interrompre son travail.* — Ça part d'un bon cœur : il ne faut pas le contrarier !

OLGA, *à Thérèse.* — Eteignez votre cuisine et attendez tout de même. Vous viendrez nous prévenir quand vous verrez les phares de Monsieur tourner la rue Broquet.

THÉRÈSE. — Bien, madame.

Elle sort, refermant la porte.

JULIEN. — Brave Thérèse... Elle ne s'est pas coupée une fois ?

OLGA. — Pas une en quarante-huit heures... Et comme je ne pouvais pas monter de la blanquette de veau à Irène dans mon sac à main, autant valait la mettre au courant !

IRÈNE, *un peu mélancolique, à Julien qui regarde la table.* — Eh oui, Julien ! Leur souper de fiançailles !

JULIEN, *étonné.* — Ici ? Vous ne les intimidez pas davantage ?

IRÈNE. — Pourquoi les intimiderais-je ? J'ai été une si sage, si compréhensive petite ombre, jusqu'à présent... Si gentiment résignée.

JULIEN, *éclatant.* — Mais, saperlipopette. Je vous ai aidées de bon cœur, mais je veux être pendu si je comprends où tout cela vous mène !

IRÈNE, *calmement.* — Je ne suis pas sûre encore, Julien... Mais comment que ça finisse, je serai reconnaissante à tante Olga jusqu'à mon dernier souffle... Si j'étais revenue vivante, est-ce qu'il aurait fallu cinq minutes à cette fille pour mettre Patrice en lieu sûr ?... C'est peut-être une poule, mais une poule faisanne. Si j'étais une femme de son genre, j'aimerais être une femme de sa classe !

OLGA. — Irène ! Un mot de plus, et je te renvoie au Caire !

IRÈNE. — Pourquoi, tante Olga ? Je veux lui reprendre Patrice, mais je ne peux pas dire que je la déteste. En tout cas, je ne la sous-estime pas... Si dangereuse qu'elle soit, grâce à tante Olga je suis ici depuis deux jours, et Patrice y est encore ! Je l'ai vu, je lui ai parlé...

JULIEN. — Parbleu ! Pour lui donner votre bénédiction ! *(Montrant la table mise :)* Après deux jours, il en est à célébrer ses fiançailles sous votre nez !

IRÈNE, *souriant.* — J'ai eu beaucoup de mal : il m'a fait promettre que je ne me montrerais pas !

JULIEN, *indigné.* — Et vous tiendrez votre promesse ?

IRÈNE, *gaîment.* — Julien, que peut tenir une ombre ? *(Elle a parlé en tapant à la machine. Elle enlève les feuillets du rouleau.)* Voilà, c'est prêt ! *(Pendant les répliques suivantes, elle classe les feuillets tapés et en fait un joli paquet noué d'un ruban.)* Soyez un ange, Julien !... Rangez la machine ! *(Julien se lève, vient à la machine.)* Elle était debout, le couvercle vers la table, dépassant légèrement le pied près du fauteuil !

JULIEN. — Je sais. J'ai observé. *(Il tire son mouchoir de sa poche, essuie les touches et la barre d'espacement.)* Une ombre, chère amie, ne laisse pas d'empreintes ! *(Il fixe le couvercle et dépose la machine contre la table en respectant minutieusement les indications d'Irène.)* Là !

OLGA, *observant.* — Un bon centimètre de plus à gauche, Julien. Et la poignée était moins aplatie sur le dessus.

JULIEN, *obéissant.* — Voilà !... la prochaine fois, je ferai un croquis ! *(Il se retourne vers la table-desserte, l'examine.)* Langouste, canard en gelée et assez de Charlotte pour trois Werthers ! Un garçon qui jurait, avant-hier, de ne plus se nourrir que de yaourt et de feuillage !

IRÈNE, *se levant du fauteuil du bureau.* — Julien, son manuscrit, je le pose là, sur le buvard, pensez-y !

JULIEN. — Comptez sur moi !

IRÈNE. — Et le bocal ? Le bocal, Julien ?

Vous ferez ce que je vous ai demandé, demain au plus tard ?

JULIEN. — Puisqu'ils nous laissaient le champ libre, j'ai jugé plus sage de ne pas attendre demain... Je l'ai enterré avant dîner.

IRÈNE. — Derrière le bassin ?

JULIEN. — A égale distance de la tonnelle et du cadran solaire. Précisément où et comme vous me l'aviez dit !

IRÈNE. — Vous êtes bien sûr de ne pas avoir laissé de traces ?

JULIEN. — J'ai dansé une bourrée de cinq minutes sur le terrain, ratissé au peigne fin, et même recoiffé trois pauvres petits champignons que j'avais bousculés.

IRÈNE, *touchée.* — Merci, Julien, vous êtes chic !

OLGA, *qui prépare un nouvel écheveau.* — Et toi, idiote, ma pauvre enfant ! *(Courroucée, à Julien :)* Savez-vous pourquoi elle vous a fait faire ce beau travail ?

IRÈNE, *allant à Julien.* — Je vais vous le dire ! *(Elle prend son bras, affectueusement.)* Parce que j'aime Patrice, Julien, et parce que je l'aimerai toujours ! Parce qu'avant de lui avouer que je ne suis pas une ombre, je veux l'avoir vu pleurer de désespoir que j'en sois devenue une, lui avoir fait regarder sa belle Alix avec seulement l'horreur de m'avoir perdue à cause d'elle !... C'est ce que je veux, et rien de moins ! *(Tristement :)* Si je n'y réussis pas, eh bien je disparaîtrai comme je suis venue... De Venise ou d'ailleurs, j'écrirai la vérité à Patrice, qu'il est délivré de moi, corps et ombre ! Et puisqu'il est tellement gêné jusqu'à sa pièce, je lui expliquerai en post-scriptum où trouver le bocal que je vous ai fait cacher... Il contient le magot que j'avais confié à tante Olga... Ça le tirera d'affaire. Il me le rendra quand il voudra... Et ça le gênera moins de le déterrer que le demander à tante Olga...

OLGA, *furieuse.* — Ma pauvre Irène... Une poire comparée à toi est un silex ! Qu'il y touche un jour, à ton bocal, s'il ne te garde pas, et je le déshérite ! Je le...

Olga est interrompue par la porte du salon qui s'ouvre à la volée. Thérèse paraît.

THÉRÈSE. — Madame ! La voiture de Monsieur vient de tourner la rue !

OLGA. — Merci, Thérèse... Vous pouvez aller vous coucher !

THÉRÈSE. — Bien, madame.

Elle sort en hâte, refermant la porte sur elle.

OLGA, *à Irène.* — Et toi, qu'est-ce que tu attends ?

IRÈNE, *courant à la porte secrète.* — Toi, cours t'habiller, et le plus tôt possible ! *(Elle appuie sur la moulure dissimulée et la porte s'ouvre. Irène fait un petit geste « au revoir » au docteur.)* Bonne nuit, et de tout cœur, merci !

JULIEN. — De rien, et bonne chance ! *(Irène disparaît dans le vestibule de l'escalier secret et la porte se ferme en silence.)* Je ne lui en donne pas une !

OLGA, *un écheveau en main.* — Quoi ?

JULIEN. — Chance.

OLGA. — Venez vous asseoir là. Ouvrez-moi grands les bras, comme si j'allais sauter dedans.

JULIEN, *obéissant.* — Esculape aux pieds d'Omphale.

OLGA, *installant son écheveau sur les bras de Julien.* — Eh bien moi, je lui en donne une.

JULIEN. — Quoi ?

OLGA. — Chance. Le diable a tellement fait rage, ici, que le bon Dieu serait bien bête de ne pas y prendre sa revanche, même deux siècles après.

JULIEN, *tendant l'oreille vers le salon.* — Chut !... En garde !... Les futurs ! *(A mi-voix, il entonne la marche nuptiale de « Lohengrin » :)* Poum poum pom pom...

La porte du salon s'ouvre et Alix entre, suivie de Patrice. Elle en robe de soirée, lui en smoking.

PATRICE. — Comment ? Pas encore couchée, tante Olga ?

OLGA, *se levant et rangeant son travail.* — J'y allais.

PATRICE. — Bonsoir, cher ami.

JULIEN. — Bonsoir, Patrice... *(A Alix :)* Bonsoir, mademoiselle.

ALIX. — Bonsoir, docteur. *(Elle va à tante Olga.)* Bonsoir, ma tante.

OLGA. — Bonsoir, Alix.

JULIEN, *galant.* — Vous êtes ravissante ce soir entre tous les soirs, mademoiselle.

ALIX, *un regard vers le souper préparé et prenant la main de Patrice.* — C'est que je suis heureuse ce soir entre tous les soirs !

OLGA, *après un petit soupir.* — Allons... Bonne nuit et bon appétit... *(Se dirigeant vers la porte du salon :)* A bientôt, Julien.

Elle fait un sourire à Patrice et à Alix, qui le lui rendent. Elle sort, refermant la porte sur elle.

PATRICE. — Julien, vous n'êtes pas ennemi d'une coupe de champagne ?

JULIEN. — Habituellement, non, mais vue l'heure...

ALIX, *doucement agressive.* — Et l'occasion, peut-être ?

JULIEN. — Oh ! mademoiselle, je trouve Patrice si enviable que je me contenterais de la moitié de son bonheur !

ALIX. — Patrice vous dira que je ne détaille pas.

JULIEN. — C'est donc ma tasse de tilleul que je lèverai, ce soir, vers les Dieux en votre honneur pour m'épargner une insomnie dont vous n'accepteriez pas l'hommage !

PATRICE, *qui a gagné le bureau.* — Qu'est-ce que c'est que çà ? *(Il est tombé en arrêt devant le joli paquet enrubanné qu'Irène a déposé sur son bureau. Il le montre à Alix :)* Alix ?

ALIX, *regardant de loin.* — Je n'en sais rien.

PATRICE. — Julien ? C'est à vous ?

JULIEN, *gaîment.* — Dieu non !... Trop de ruban !

PATRICE. — Ce n'était pas sur mon bureau lorsque nous sommes partis. *(Cherchant :)* Un cadeau de tante Olga ?

JULIEN. — Pas que je sache, mais possible.

ALIX. — Tu pourrais peut-être l'ouvrir, ça te renseignerait davantage !

PATRICE. — En effet. *(Il tourne le paquet, le retourne :)* Je cherche s'il y a une carte de visite.

ALIX. — A l'intérieur, probablement.

PATRICE. — En tout cas *(Il secoue le paquet.)* Ça ne se boit pas !

ALIX, *agacée.* — Patrice ! Finis-en... C'est un paquet, ce n'est pas une devinette !

PATRICE. — Bon, bon... Si tu tiens absolument à gâcher mon plaisir qui est avant tout de deviner... *(Il porte le paquet à son nez :)* Pas d'odeur... Serait-ce de l'argent ? Justement, je l'adore... *(Se décidant :)* Tant pis, je viole !

ALIX. — Ne jette pas le ruban !

PATRICE. — Non ! C'est sans doute le meilleur ! *(Il dénoue le ruban avec précaution, le donne à Alix. Il a ouvert le paquet :)* Un manuscrit ! *(Il le donne à Alix :)* Tiens. Tu le liras et me diras que répondre avec un maximum de compassion.

Alix a pris le manuscrit et commence à l'examiner.

ALIX, *qui a feuilleté les premières pages.* — C'est ton deuxième acte, mon chéri.

PATRICE, *stupéfait.* — Mon quoi ?

ALIX. — Ton deux.

PATRICE. — Qu'est-ce que tu chantes, mon deux ? Je l'ai fini ce soir seulement, avant de partir ; en bras de chemise, avant de passer mon smoking !

ALIX, *allant à la dernière page du manuscrit.* — Ta dernière réplique ?

PATRICE, *cherchant.* — Euh !... Ah oui ! Georges à Antoinette : « Adieu, Antoinette, puisque pour vous plaire il faut avoir vingt millions et une épaule plus haute que l'autre ! »

ALIX. — Voilà... *(Lisant :)* « Adieu, Antoinette, puisque pour vous plaire il faut avoir vingt millions et une épaule plus ambitieuse que l'autre ! »

PATRICE. — « Ambitieuse » au lieu de « haute » ?

ALIX. — C'est plus amusant !

PATRICE. — La question n'est pas là ! *(Il va à Alix, prend le manuscrit :)* Qui a tapé ça ? Qui a mis ça sur mon bureau ?... Julien ?

JULIEN. — Je n'en sais fichtre rien ! Pas moi. Je ne saurais pas taper mon nom.

ALIX. — Tante Olga ?

PATRICE, *étudiant le manuscrit.* — Absurde ! Elle ne saurait pas taper ses initiales... Et ce n'est pas Thérèse.

ALIX. — Pourquoi pas ? Elle a peut-être des talents cachés !

PATRICE, *haussant les épaules.* — J'ai vu son livre de comptes. Elle écrit lapin avec deux p... *(Regardant de près une page :)* Julien, ce manuscrit a été tapé sur ma machine !... Je le reconnais aux accents circonflexes ! Le levier est tordu, ils tombent de travers... *(Il regarde sa machine, puis Julien :)* A quelle heure êtes-vous arrivé ?

JULIEN. — Vous partiez. J'ai croisé votre voiture à cinquante mètres d'ici.

PATRICE. — Avez-vous vu quelqu'un emporter ou rapporter cette machine ?

JULIEN. — Assurément non !

PATRICE. — Votre parole ?

JULIEN, *énergiquement.* — La plus formelle... Il est vrai que votre tante et moi avons quitté cette pièce pour dîner. Mais comme il faut nécessairement passer par la salle à manger pour sortir d'ici...

PATRICE, *pensif.* — Et, pendant que vous étiez dans la salle à manger, vous n'avez rien entendu de suspect, ici ?

JULIEN. — Qu'appelez-vous « suspect » ?

PATRICE. — Ce que j'appelle suspect ? Taper à la machine dans cette pièce-ci, parbleu !

JULIEN, *légèrement.* — Bah !

PATRICE. — Quoi « bah » ? Ce n'est pas une réponse, « bah »...

JULIEN, *comme hésitant.* — Eh bien... De la salle à manger, Olga et moi, nous avons, en effet, entendu taper à la machine.

PATRICE. — A-a-ah... Ici ?

JULIEN. — Apparemment.

PATRICE, *se retournant vers Alix.* — Tu entends le docteur, Alix ?

ALIX, *très calmement.* — J'entends.

PATRICE. — Et vous n'avez vu personne entrer ou sortir par la salle à manger ?

JULIEN. — Pas un chat...

PATRICE. — Et vous n'avez pas eu la curiosité de vous lever et d'aller voir ?

JULIEN. — J'avais suffisamment idée de ce que je verrais !

PATRICE. — Evidemment, je ne vois pas deux explications ! *(Se retournant vers Alix :)* Et toi ?

ALIX, *glaciale.* — Pour le moment, moi non plus... Si tante Olga seule avait revu Irène, je croirais à une plaisanterie de mauvais goût, à je ne sais quelle manigance pour m'effrayer ? Mais tu l'as revue, tu lui a parlé. Le docteur aussi. Il se passe dans cette maison, depuis deux jours, des choses qui me semblent ne s'expliquer que par l'ombre d'Irène faisant des siennes... Provisoirement du moins, je me résigne à cette explication.

PATRICE. — Irène n'est jamais passée à travers des portes fermées à clef, encore moins à travers des murs et des barreaux. Et quand elle parlait, sa voix ne venait pas de la cheminée ou du plafond. Et tu as vu comme moi, de tes yeux vus, ce que j'ai trouvé dans le courrier de ce soir, venant du Caire. *(A Julien :)* Des pièces que j'ai demandées par câble avant-hier, qui m'ont été envoyées en avion : l'extrait de l'acte de décès de la pauvre Irène, le certificat d'inhumation... Des pièces authentifiées par le visa du Consul de France...

ALIX, *très calme.* — Je les ai vues. J'attends.

PATRICE. — Qu'est-ce que tu attends ?

ALIX. — De comprendre.

PATRICE. — Inouï ! Depuis deux jours un fantôme se promène dans cette maison, change les meubles de place, tape à la machine, et elle ne se frappe pas davantage que si nous avions une bonne de plus !

ALIX. — Pourquoi me frapperais-je ? Le docteur a passé une heure ce matin à nous expliquer que de grands savants croient pos-

sible ce qui arrive ici. Je ne crois pas en savoir plus qu'eux.

PATRICE. — Et si elle t'apparaissait, comme ça, tout d'un coup, qu'est-ce que tu ferais ?

ALIX. — Je la regarderais avec l'impression de voir quelque chose comme une aurore boréale...

PATRICE. — Une aurore boréale qui tape à la machine ? La toucherais-tu ?

ALIX. — Elle t'a prévenu que c'était dangereux. Pourquoi prendrais-je un risque inutile ?

PATRICE. — Bref, pour toi, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ?

ALIX. — Je n'en sais rien encore... Je suis même restée pour le savoir. Ai-je, une fois en trois jours, suggéré que nous partions d'ici ?

PATRICE. — Non.

ALIX. — Elle t'a dit que je ne la gênais pas, pourquoi me gênerait-elle ?

PATRICE, *ferme.* — En tout cas, je lui ai fait promettre que... *(Il montre la table :)* ...enfin de ne pas, ce soir... d'être ailleurs, quoi !

ALIX. — Tu as eu tort.

PATRICE. — Elle ne va pas te manquer, non ?

ALIX. — Pourquoi, non ? Tu l'as vue, tante Olga l'a vue, le docteur l'a vue... Je vais finir par croire qu'elle me boude...

PATRICE, *choqué.* — Alix !

ALIX. — M'as-tu dit qu'elle nous donnait sa bénédiction, oui ou non ?

PATRICE. — De là à trinquer avec nous !

ALIX. — Comme le sergent Grolley ! *(A Julien :)* N'est-ce pas, docteur ?

JULIEN. — Oh moi, vous savez, la situation commence à me dépasser !

ALIX, *très calme.* — Je ne laisse jamais une situation me dépasser !... Après tout, les exigences d'une ombre ne peuvent pas être illimitées.

PATRICE. — Evidemment, no... *(Il s'interrompt, pousse un cri :)* Nom de D... !

JULIEN. — Qu'est-ce qu'il y a ?

PATRICE, *atterré.* — J'ai totalement oublié de lui offrir des messes !

JULIEN. — Bah ! Rien ne prouve qu'elle en avait besoin.

PATRICE, *plein de remords.* — Tout de même ! C'était vraiment la moindre des choses... C'est bien ton avis, Alix ?

ALIX. — Rassure-toi, Patrice, *(Posément :)* J'y ai pensé.

PATRICE, *sidéré.* — Tu as fait dire des messes pour Irène ?

ALIX. — Le jour même où nous avons appris. Est-ce qu'elle ne t'avait pas accordé ton divorce ?

PATRICE. — Alors ça !

JULIEN, *débonnaire.* — Je vous comprends très bien, mademoiselle. C'était un peu comme lui rendre les honneurs militaires, n'est-ce pas ?

ALIX. — Un peu, docteur, oui...

JULIEN, *prenant son chapeau et tendant la main à Alix.* — Tous mes regrets de quitter une si étrange personne qui croit aux ombres sans les craindre et fait le signe de croix avec son épée sur le vaincu... *(A Patrice :)* Si elle avait été Lord Liverpool, elle n'aurait pas envoyé Napoléon à Saint-Hélène !

ALIX. — J'y aurais envoyé Joséphine, si j'avais été Marie-Louise !

JULIEN, *à Patrice.* — Allons, bonne et belle nuit !

Au moment où Patrice lui tend la main, la sonnerie du téléphone résonne. Patrice décroche le récepteur.

PATRICE, *décrochant.* — Qui diable, à cette heure-ci...

ALIX, *vivement.* — Je sais, Patrice. C'est pour moi, je l'attendais.

PATRICE. — Minute. *(Dans le récepteur :)* « Allo ?... Oui... Oui, elle est ici. Un instant. » *(A Alix, qui est venue à l'appareil :)* Ta sœur.

ALIX, *prenant l'appareil.* — Merci. *(Dans l'appareil :)* « Georgette ? »

PATRICE. — Elle ne pouvait pas choisir une autre heure ?

ALIX, *brève.* — Non. *(Dans le récepteur :)* « Un moment, Georgette. » *(Alix se tourne vers Patrice qui est venu serrer la main au docteur :)* Patrice, veux-tu me faire plaisir ? Raccompagne le docteur un bout de chemin. Cinq minutes.

PATRICE. — Diable ! Si confidentiel que cela ?

ALIX. — Oui... Ça ne t'intéresserait pas, c'est une affaire de famille, au sujet de papa.

PATRICE. — Rien de grave, au moins ?

ALIX. — Non. Une décision urgente à prendre. *(S'impatientant :)* Va donc ! On va nous couper. *(Dans le récepteur :)* « Tout de suite, Georgette ! »

PATRICE. — Bon. *(Au docteur :)* Vous venez ? *(Le docteur et Patrice se dirigent vers la porte du salon. Patrice s'arrête sur le seuil.)* Cinq minutes te suffiront ?

ALIX. — Oui. Ferme la porte. Je la rouvrirai quand j'aurai fini.

PATRICE. — Compris.

Il sort avec le docteur, refermant la porte sur lui.

ALIX, *dans le récepteur.* — « Georgette ?... Papa a vu ce Dumoutier ?... Qu'est-ce qu'il demande ? *(Indignée :)* Cinq cent mille, et le bail à son nom jusqu'à remboursement ?... Papa lui a dit que c'était du vol ? Je *sais* que c'est une bonne petite boulangerie, mais pas assez pour rembourser cinq cent mille francs en six mois ! Pas une banque ne marchera !... Pauvre papa, il est reparti travailler ? Et je suppose que maman en a profité pour s'envoyer double ration... Quand faut-il les avoir versés, les cinq cent mille francs pour l'avoir, la boulangerie ?... Demain matin, dix heures ? Alors, n'y pensons plus. Bonsoir, ma petite Georgette... Tout de même le pauvre vieux, il n'aura pas abusé du bonheur dans sa vie... *(Vivement :)* Quoi ? Quel moyen ?... *(Une longue explication dans le récepteur pendant laquelle le visage d'Alix se ferme, se durcit :)* ...Non, Georgette. Je saurais où les voler, j'y courrais, mais je ne les demanderai pas à Patrice. *(Catégorique :)* ...Parce que. *(Glaciale :)* Le sentiment n'a rien à voir... Papa a fait du sentiment, ça lui a valu maman ; et de travailler toute la nuit à

soixante ans. ...N'insiste pas. Si je demandais cinq cent mille francs à Patrice, ce serait lui demander tant au lieu d'exiger tout. ...Oui, je suis dure, mais il n'y a que les mous qui vous le reprochent. *(Fermement :)* Bonsoir, Georgette... Embrasse papa bien fort pour moi demain matin... Je passerai dans la journée lui remonter le moral ! Bonne nuit !... » *(Alix remet le récepteur sur l'appareil, demeure un moment dans ses pensées. Puis tristement :)* Pauvre vieux mitron ! Et dire que dimanche, une heure de cinéma, et il n'y pensera plus...

Son regard s'arrête sur le manuscrit d'Irène ; elle le prend dans sa main, longuement, comme cherchant une réponse à un problème. Elle regarde autour d'elle, cherche une explication naturelle à tout ce qui s'est passé...

Elle renonce, place le manuscrit sur le bureau.

Elle va vers la porte du salon pour la rouvrir. Sur son chemin, elle se retourne brusquement comme pour surprendre une supercherie qu'elle soupçonne envers et contre toutes apparences. Elle guette, tend l'oreille, puis renonce et va ouvrir la porte.

Elle revient à un guéridon, y prend une boîte d'allumettes et allume les bougies des six candélabres. Elle va à la lampe de bureau, l'éteint, aux commutateurs des appliques et du lustre et les fait jouer. La pièce n'est plus éclairée que par le clair de lune, les bougies et la clarté qui vient du salon. On entend la voix de Patrice, du salon : « Me voilà ! Fini, la famille ? »

ALIX, *tournée vers le salon.* — Oui, mon chéri.

PATRICE, *il entre, mais s'immobilise sur la porte.* — Oh !... *(Un peu inquiet :)* C'est bien toi qui a éteint ?

ALIX. — Mais oui, mon chéri... *(Elle prend son bras :)* Veux-tu me faire un grand plaisir, une grande joie ? Ne pense plus qu'à nous deux maintenant.

PATRICE, *non sans effort.* — C'est promis.

ALIX, *rassurante.* — Tu sais bien qu'elle ne se montre pas quand je suis là... Et de plus tu as sa promesse pour ce soir.

PATRICE. — J'ai sa promesse, j'ai sa promesse... Je l'avais !... Mais après ce que tu as dit tout à l'heure...

ALIX. — Qu'est-ce que j'ai dit ?

PATRICE. — Que tu aimerais la voir.

ALIX. — Que je voudrais la voir.

PATRICE. — Eh bien ?... Elle n'en demandait peut-être pas plus pour la reprendre, sa promesse !... *(Moins soucieux :)* En tout cas, le docteur vient de me dire une chose — je ne dirai pas rassurante, ce ne serait pas gentil pour Irène — euh... instructive... Depuis trois jours qu'il étudie la question, il commence à avoir mieux qu'un vernis. Eh bien, que certains disparus se manifestent de l'au-delà, c'est un fait acquis, scientifiquement homologué, comme qui dirait... Mais ce qui est *aussi* acquis, parce qu'on en est *déjà* aux statistiques, c'est la durée des manifestations qui oscille entre six heures et six jours... Six jours est un maximum, le record pour le moment ! Et ce n'est pas ma pauvre Irène...

ALIX, *acide.* — « *Ta* » pauvre Irène ?

PATRICE, *conciliant.* — Enfin, *notre* pauvre Irène. *(Se reprenant :)* Ce n'est pas *la* pauvre Irène qui voudrait se singulariser ! *(Avec un geste :)* Tiens, le manuscrit, là, je ne serais nullement surpris que ce soit son cadeau d'adieu... Si cela ne devait pas te froisser, je crois que ce serait un joli geste de le faire relier.

ALIX, *sèchement.* — Excellente idée. Si ça peut te faire plaisir, je te chercherai aussi un globe pour la machine à écrire !

PATRICE. — Toi, tu es nerveuse, depuis que je t'ai quittée.

ALIX. — Ça n'a rien à voir avec ce qui se passe ici, je te le jure.

PATRICE. — Alors, avec quoi ? Ce coup de téléphone de ta sœur ?

ALIX. — Oui, Patrice. Mais laissons ça, veux-tu ?

PATRICE. — Quelqu'un de malade chez toi ?

ALIX. — Non. Une petite contrariété pour mon père. Il en a vu d'autres.

PATRICE, *gentiment.* — Quelque chose que nous puissions faire pour lui ?

ALIX. — Non, Patrice. Je te défends de m'en parler. Je veux que tu comprennes bien, une fois pour toutes que ce n'est pas ma famille que tu vas épouser.

PATRICE. — Il faudra tout de même bien que je les rencontre un jour !

ALIX. — Rien ne presse.

PATRICE. — Bon, bon... *(Avec un regard vers la table :)* Je serais tout de même heureux que tu aies un peu faim !

ALIX, *lui souriant.* — J'ai très faim, mon chéri.

PATRICE, *allant à elle.* — Et tu m'aimes ?

ALIX, *se nichant dans ses bras.* — Tu es ma vie !

PATRICE, *desserrant son étreinte.* — A ces mots, le dangereux séducteur déboucha le champagne ! *(Il va au seau à champagne, et se met en devoir de déboucher le magnum. Alix remonte lentement vers la fenêtre, et se perd dans la contemplation du jardin. Patrice emplit les deux coupes de champagne. (Appelant doucement :).* — Mon amour...

ALIX, *sans se retourner.* — Un moment, c'est trop beau !

PATRICE. — Qu'est-ce qui est trop beau ?

ALIX. — Cette lune. Elle est en neige, ce soir. *(Elle se retourne vers Patrice.)* Viens voir, on dirait qu'elle a aussi neigé sur les Wellingtonia... *(Et comme Patrice va quitter la table :)* Eteins, mon chéri, éteins tout !... Nous y verrons presque mieux !

PATRICE, *hésitant.* — Tu y tiens vraiment ?

ALIX, *sévère.* — Patrice !

PATRICE, *avec un soupir.* — C'est bien pour te faire plaisir ! *(Il souffle les bougies et la pièce baigne à présent dans la seule clarté du clair de lune. Patrice a rejoint Alix, passe un bras autour de sa taille, contemple l'horizon avec elle :)* Magnifique !... Ce n'est plus la

une ! C'est le soleil, au pôle Nord ! Récite-moi de beaux vers ! Tout doucement....

ALIX, *commence à réciter, tout doucement et très bien.* — « Un soir, t'en souviens-t-il, [nous voguions en silence.
« On n'entendait au loin, sur l'onde et [dans les cieux,
« Que le bruit des rameurs qui frappaient [en cadence
« Les flots harmonieux... »

Elle continue sa récitation du « Lac »... Dès le second vers, la porte cachée a joué silencieusement. Irène est entrée, et sa main sur la moulure a refermé la porte aussi silencieusement. Comme Alix, elle est en robe de soirée, robe que tante Olga a pieusement conservée, robe de son premier bal, robe de style vaste et très précieux.

PATRICE, *reprenant la récitation après Alix.* — « Tout à coup, des accents inconnus à la [terre,
« Du rivage charmé frappèrent les échos !
« Le flot fut attentif, et la voix qui m'est [chère
« Laisse tomber ces mots...

Irène a silencieusement avancé jusqu'au milieu de la pièce. Un peu tournée vers eux, tournés, eux, vers le jardin, d'une voix douce et comme lointaine, elle continue la récitation du « Lac » où Patrice en est demeuré :

IRÈNE, *enchaînant après Patrice.* — « O temps, suspends ton vol, et vous, heures [propices
« Suspendez votre cours... »

Patrice et Alix se retournent avec un léger sursaut. Leur saisissement est si grand qu'ils laissent Irène achever la strophe.

Puis, un petit silence qui n'est pas un froid ; Patrice s'est légèrement écarté d'Alix.

PATRICE, *désignant Alix d'un geste vague.* — C'est... c'est Alix, Irène !

IRÈNE. — J'aurais pu te le dire. *(A Alix :)* Bonsoir, mademoiselle.

ALIX. — Bonsoir... *(Après une courte hésitation :)* madame !

IRÈNE. — Vous pouvez m'appeler Irène, je suis si peu dame, à présent !

ALIX. — Cela vous gênerait beaucoup que je rallume les bougies ?

IRÈNE. — Non... Vous désirez mieux me voir ?

ALIX, *elle va à la table, et allume les candélabres.* — Du tout... Je vous vois aussi bien que je vous entends !

IRÈNE. — J'espère que je ne vous ai pas trop saisie ?

ALIX. — Vous ne m'avez pas fait peur. C'est une chose d'imaginer une ombre et une autre de la voir, voilà tout. *(Très courtoisement :).* Peut-être aimeriez-vous que je me retire ?

IRÈNE, *aussi courtoisement.* — J'en serais désolée. *(Patrice, très ému et assez agité a rallumé les candélabres. Irène s'approche de la table du souper dont Patrice s'éloigne instinctivement :)* ...Votre souper de fiançailles ?

PATRICE, *évasif.* — Oh... C'est-à-dire que...

ALIX, *très ferme.* — Oui. Notre souper de fiançailles.

IRÈNE. — Pourquoi non ? J'ai eu le mien... *(Elle s'éloigne de la table et aussi du couple Patrice-Alix :)* Il ne faut pas que je vous dérange.

ALIX. — Vous désirez que nous commencions ?

PATRICE. — Elle n'a pas dit ça, Alix !

IRÈNE. — Mais j'allais le dire.

PATRICE. — Ah... *(Inquiet, à Irène :)* Je n'ai quand même pas l'impression que ce soit là chose à faire.

ALIX. — Si ce n'était pas la chose à faire, elle ne le demanderait pas.

IRÈNE, *à Alix.* — Merci.

PATRICE. — Je sais qu'il y a un précédent. Le souper du Commandeur, mais il a très mal fini !

IRÈNE. — Tu n'es pas don Juan !

PATRICE. — Exact.

IRÈNE. — Alors ?... Vous alliez boire à votre bonheur. Il ne faut pas retarder une chose pareille.

Un bref silence. Puis Alix tend sa coupe à Patrice, décidée, presque provocante.

PATRICE, *résigné, prenant sa coupe.* — Bon ! Bon !... Ayant dit ce que j'avais à dire...

IRÈNE, *l'interrompant.* — Et moi ?

PATRICE. — Toi ?

IRÈNE. — Crois-tu que ton bonheur ne me soit pas cher, après ce qu'il m'a coûté *(A Alix :)* Ce n'était pas un reproche.

ALIX. — L'ombre d'un, tout au plus !

IRÈNE. — Je réparerai. Je vous apprendrai ce qu'il aime, comme petits plats, bonbons, fromages... Enfin, ce qu'il a aimé neuf ans... *(A Patrice :)* Mon champagne, Patrice ?

PATRICE. — Oui, Irène, oui. *(Cherchant sur la table :)* C'est que je ne vois pas de troisième coupe ! *(Sans enthousiasme :)* Irai-je en chercher une ?

IRÈNE. — Non ! Quelques gouttes dans une petite cuiller... *(A Alix :)* Je ne bois plus, je hume !

ALIX, *à cran.* — Vous humez ?

IRÈNE. — Oui...

ALIX. — Voici une coupe, Patrice. *(Elle pose sa coupe brusquement sur la table, puis à Patrice, aspirant chaque « h » :)* Je vais humer une cigarette dans ma chambre. Vous me rappellerez quand vous serez seul, mon ami.

Alix gagne à grands pas la porte du salon. Patrice pose sa coupe en hâte, la rejoint.

PATRICE, *suppliant.* — Alix !... Non.

ALIX, *à Irène sur la porte.* — Je vous laisse lui rappeler ce qu'il a aimé neuf ans. Ce n'est pas quand je suis près de lui qu'il s'en souvient le mieux !

Alix disparaît dans le salon, refermant la porte brusquement, mais sans la claquer.

PATRICE, *revenant à Irène.* — Je suis désolé, Irène. C'est un simple mouvement d'humeur ! Et puis, soyons justes, tu as peut-être eu une phrase malheureuse. *(Timidement :)* Je la rappelle ?

IRÈNE, *secouant la tête négativement.* — Non... Laisse-la.

PATRICE, *montrant la table.* — Et tout ça ?

IRÈNE. — Plus tard. *(Gravement :)* Réfléchis bien avant de me répondre, Patrice. *(Appuyant sur les mots :)* Serais-tu plus heureux si je me faisais aimer d'Alix ?

PATRICE. — Ecoute, Irène... Nous ne serions pas devant l'irréparable, je ne saurais vraiment quoi te répondre. Mais tant qu'à faire, maintenant, je serais certainement ravi que tu lui laisses un bon souvenir. Et je te jure qu'il y a cinq minutes encore, elle y était toute disposée. *(Avec force :)* Je peux même t'en donner la preuve.

IRÈNE. — Je l'ai. Elle m'a fait dire des messes.

PATRICE, *saisi.* — Tu le savais ?

IRÈNE, *souriant.* — Comment ne le saurais-je pas ?

PATRICE, *angoissé.* — Irène... *(Un cri :)* Quelle horreur ! Tu es au Purgatoire !

IRÈNE. — Non ! Nous appelons ça être en instance.

PATRICE. — C'est douloureux ?

IRÈNE. — Même pas désagréable. Un peu monotone, peut-être...

PATRICE. — Et, ça... ça active les instances, les messes ?

IRÈNE. — Les uns disent oui, les autres non. Mais ça fait plaisir ! Un peu comme recevoir du courrier !

PATRICE. — Ç'aurait été gentil de remercier Alix.

IRÈNE. — C'est que, justement, j'ai beaucoup hésité, mais je crois que je vais la remercier... C'est même pour ça que je t'ai demandé si ça ne te contrarierait pas que je me fasse aimer d'elle.

PATRICE, *rebiffé.* — Elle peut t'aimer sans me détester, je suppose ?

IRÈNE. — Il ne s'agit pas de te détester. Mais je ne crois pas qu'elle ait beaucoup d'amour à sa disposition... C'est un cœur qui doit déshabiller Pierre pour habiller Paul.

PATRICE, *avec élan.* — Si c'est à tes messes que tu penses, je m'en charge ! Et tu vas voir !... Ça va fumer dans les paroisses !... Au numéro, à l'abonnement !... Ceci dit, permets-moi de ne pas partager tes préventions contre Alix.

IRÈNE. — Bien, Patrice... *(Doucement :)* Du moment que tu ne me reprocheras rien...

PATRICE, *catégorique.* — Ce que tu fais pour elle, tu le feras pour moi.

IRÈNE. — Pour moi aussi, je t'aurai prévenu. *(Appuyant sur chaque mot :)* Patrice, Alix a eu un gros chagrin, tout à l'heure.

PATRICE. — Impossible ! Je le saurais !

IRÈNE. — Tu n'étais pas là quand on lui a téléphoné de Saint-Ouen.

PATRICE, *sursautant.* — Ce Georges ?

IRÈNE. — Non. Son père... Un pauvre bougre qui se casse les reins depuis cinquante ans à pétrir de nuit dans une boulangerie.

PATRICE. — Je sais. Il est tombé malade ?... Et elle n'a rien voulu me dire à cause de...

Un geste vers la table.

IRÈNE. — Son père n'est pas malade. Mais si ce malheureux avait cinq cent mille francs demain matin avant dix heures, il pourrait acheter une boulangerie à lui, avoir un mitron à son tour, travailler le jour et dormir la nuit. Et aux conditions qu'on lui fait, il ne trouvera pas cet argent.

PATRICE, *désemparé.* — Demain matin avant dix heures ?... Mais je n'ai pas cinq cent mille francs ! Je ne peux pas les avoir. Pas même aux Auteurs, je suis à découvert de trois cent mille !

IRÈNE. — Je le sais, Patrice, mais elle ne le sait pas... Ce n'est pas parce que tu ne peux rien lui donner, c'est parce qu'elle ne veut rien te demander qu'elle ne t'a rien dit.

PATRICE, *saisi.* — Tu es sûre de ça ?

IRÈNE. — Absolument sûre.

PATRICE. — Elle est sublime, tout simplement. *(Avec feu :)* Mais je vais les trouver ces cinq cent mille francs... Je ne sais pas comment ni où...

IRÈNE. — Ne cherche pas... Je le sais.

PATRICE. — Qu'est-ce que tu sais ?

IRÈNE. — Où tu vas les trouver. *(Tranquillement :)* Dans le jardin.

PATRICE, *amer.* — Bien sûr !... Je vais secouer les pruniers ; demain matin aux Halles je crie : « A la belle Reine-Claude ! » Et avant dix heures, j'aurai vendu cinq cent mille francs de prunes !

IRÈNE. — Non, Patrice, tu vas m'obéir.

PATRICE, *méfiant.* — C'est selon.

IRÈNE. — Et avant dix minutes, tu auras les cinq cent mille francs et beaucoup plus...

PATRICE, *se décidant.* — Bon... Avec toi, maintenant, on ne sait plus. Tu étais plus simple de ton vivant !

IRÈNE. — Ça m'a si bien réussi ! *(Avec une simple autorité :)* Enlève ton smoking.

PATRICE. — Pourquoi ? C'est une épreuve ?

IRÈNE. — Une précaution. Et ton gilet.

PATRICE. — C'est sérieux ?... *(Et comme Irène ne répond rien :)* Bon, bon... *(Il enlève son veston de smoking et son gilet, les pose silencieusement sur le dos d'une chaise :)* Voilà un moment de ma vie que je ne suis pas près d'oublier !

IRÈNE. — Relève le bas de ton pantalon.

PATRICE, *comme entrant dans une bonne plaisanterie.* — Jeu d'enfant !... *(Il obéit.)* Mes escarpins, sans doute ?

IRÈNE. — Non ! Et maintenant, va dans la cabane du jardinier... Tu as des allumettes ?

PATRICE. — Non. Pour y mettre le feu ?

IRÈNE. — Tu allumeras la lampe du jardinier... Tu prendras la bêche et le bêcheton, et un des vieux sacs pour ne pas salir les genoux de ton pantalon... Va jusqu'au bassin ; fait sept pas vers la pompe et arrête-toi au platane de gauche, à égale distance du kiosque et du cadran solaire.

PATRICE. — Oui, oui, oui !... Repète un peu ça, je n'ai pas compris.

IRÈNE, *répétant.* — Va jusqu'au bassin ; fait sept pas vers la pompe et arrête-toi au

platane de gauche, à égale distance du kiosque et du cadran solaire.

PATRICE, *presque jubilant.* — La tête de tante Olga, demain, quand je lui raconterai ça !

IRÈNE, *continuant sereinement ses instructions.* — Une fois là, commence à creuser à la bêche où tu verras trois champignons.

PATRICE, *un peu inquiet.* — Profond ?

IRÈNE. — Non... Quand tu pourras plonger jusqu'au coude, continue au bêcheton, à genoux doucement. Jusqu'à ce que tu trouves un bocal.

PATRICE, *le souffle coupé.* — Un... un bocal ? De quoi ?

IRÈNE. — Va. Tu le sauras.

PATRICE. — Un trésor ?

IRÈNE. — Va, te dis-je.

PATRICE, *pris d'un soupçon.* — Irène... Tu ne m'envoies pas déterrer les économies de tante Olga ?

IRÈNE. — Tante Olga n'était pas née que cela était... *(Doucement, tendrement :)* Va et sois tranquille, tu ne voles personne.

PATRICE, *se dirigeant vers le salon.* — Ma pauvre Irène, tu te rends compte, si tu avais eu ce don-là quand j'ai eu mes deux fours, il y a cinq ans...

IRÈNE, *souriant.* — Tu n'aurais pas écrit : « D'amour et d'eau claire ! »

PATRICE, *sur le pas de la porte, de tout son cœur.* — Irène !... Ombre chère, chère ombre ! *(Il lui envoie un baiser :)* Ombre chérie...

IRÈNE, *lui renvoyant son baiser.* — Va vite, mon amour... *(Patrice fait un pas dans le salon, elle le rappelle :)* Patrice ?

PATRICE, *revenant.* — Oui ?

IRÈNE. — Donne à Alix ce qu'il faut... Mais ne dépense pas tout en trois jours !

PATRICE. — C'est juré ! *(Il sort, reparaît aussitôt avec un visage illuminé.)* Après tout, pourquoi pas ? Tu dois connaître plus d'un bon coin et les déplacements ne sont pas pour me déplaire !

Il disparaît, cette fois définitivement. Irène, demeurée seule, reste immobile, un sourire flottant sur ses lèvres. Puis elle remonte vers la fenêtre, regarde dans le jardin. Un moment passe ainsi...

Et Alix revient ; elle a ôté sa robe de soirée ; elle est en tailleur. Elle entre avec décision, s'arrête près de la table. Réalisant qu'Irène ne l'a pas vue entrer, elle frappe sur sa coupe à champagne avec un couteau à dessert.

IRÈNE, *se retournant, lui sourit.* — J'espérais que vous reviendriez.

ALIX. — J'espérais bien autre chose.

IRÈNE. — Que j'aurais disparu ?

ALIX. — Pour ne plus réapparaître, oui.

IRÈNE. — Peut-être les ombres ne savent-elles où aller ?

ALIX. — Ou elles le savent trop !

IRÈNE. — Que craignez-vous de moi ?

ALIX, *presque étonnée, un peu hautaine.* — Vous ai-je donné l'impression que je vous craignais ?

IRÈNE. — Vous avez un grand contrôle sur les impressions que vous donnez.

ALIX. — Et sur celles que je reçois.

IRÈNE. — Quand je vous ferais un peu peur ! Patrice aussi a eu un peu peur, la première fois qu'il m'a revue...

ALIX. — Ce que j'ai vu toute ma vie était peut-être plus effrayant que votre ombre !

IRÈNE. — Mais moins inattendu, sans doute ?

ALIX. — Je crois que je suis née m'attendant à tout. *(Avec sang-froid :)* Une chose est sûre : je vous vois et je vous entends. J'espère qu'avec un peu de patience, je finirai par comprendre ce que je ne m'explique pas.

IRÈNE. — Puis-je vous aider ?

ALIX. — Non... Je ne croirai pas un mot de ce que vous me direz... Je me borne à ce que je suis forcée d'admettre.

IRÈNE. — Par exemple ?

ALIX. — Tous les récits de l'accident vous nomment, avec des détails concordants. Les pièces officielles vous concernent et sont authentiques. Les barreaux de cette fenêtre sont bien scellés, cette cheminée est condamnée par une grille solide. *(Elle montre la porte du salon.)* Vous vous dispensez de cette porte pour entrer et sortir. J'ai cherché un autre accès à cette pièce. Je jurerais l'avoir bien cherché... Voilà où j'en suis... *(Un froid sourire :)* un peu où en est l'arabe qui voit son premier avion. Il ne comprend pas, mais on dit qu'il ne jette pas son fusil.

IRÈNE. — Que croyez-vous qu'il arriverait si j'avançais sur vous et si je vous touchais ?

ALIX. — Vous avez prévenu Patrice qu'il mourrait s'il vous touchait, et le docteur Birague dit que ce n'est pas impossible. Je n'ai donc, jusqu'à nouvel ordre, aucun désir que vous me touchiez, si je peux l'éviter.

IRÈNE. — Rassurez-vous, je n'y pense pas !

ALIX. — Où est Patrice ?

IRÈNE. — Il va revenir... Pourquoi vous êtes-vous changée ? Votre robe était ravissante !

ALIX. — Celle-ci est plus commode pour rentrer à Paris... Puis-je téléphoner ? *(Irène s'éloigne du bureau et montre l'appareil à Alix.)* Merci... *(Elle gagne l'appareil, décroche le récepteur, après avoir formé un numéro :)* « Allo ? Le 21-81 ?... Voulez-vous avoir l'obligeance d'envoyer un taxi, 18, avenue Thiers. Aussitôt que possible, j'attends... Merci. » *(Elle raccroche.)* ...Vous savez où Patrice est allé ?

IRÈNE. — Faire un tour dans le jardin. Je suis sûre qu'il ne va pas tarder.

ALIX. — J'ai tout mon temps. Il n'y avait pas de taxi à la station. Je dois attendre qu'il en revienne un.

IRÈNE. — C'est moi qui vous fais partir ?

ALIX, *défiante.* — Il vous reste à empêcher Patrice de me suivre.

Une brève pause, puis :

IRÈNE, *doucement.* — Je voudrais vous poser une question.

ALIX. — Faites.

IRÈNE. — Aimez-vous Patrice ?

ALIX. — Suffisamment, oui.

IRÈNE. — Vous voulez dire : suffisamment pour me l'avoir pris ?

ALIX. — Je ne suis pas pour donner sans prendre. Ni, d'ailleurs, pour prendre sans donner !

IRÈNE. — Et si, au lieu de céder, de lui donner son divorce, j'étais restée, je m'étais battue ?

ALIX. — Je ne sais pas ce qui serait arrivé, mais ne regrettez rien. Pour ce qui est de me battre, j'ai de l'avance.

IRÈNE, *un peu touchée.* — Parce que vous avez commencé toute petite ?

ALIX. — Et même toute petite, ce n'est pas moi qui ai commencé !

IRÈNE. — Il y a en tout cela une chose qui m'étonne. Je peux bien vous la dire puisqu'il n'est pas ici... Pourquoi Patrice ? Il est bien Patrice, mais pour une fille comme vous, n'y avait-il pas mieux encore ? Plus libre, d'abord et plus riche ou plus célèbre ?... *(Souriant :)* Vous me faites l'effet d'une panthère qui a dédaigné les antilopes pour se laisser tomber sur un petit lapin ! *(Et comme Alix se tait :)* Vous allez me dire que, dans la circonstance, c'est le petit lapin qui a commencé ?

ALIX, *glaciale.* — M. Voise n'en était pas à sa première secrétaire ; c'était peut-être à vous de guider son choix vers les vieilles belettes plutôt que vers les jeunes panthères, si vous tenez à cette image.

IRÈNE. — Ce n'est pas que j'y tienne, je la trouve équitable envers vous... *(Elle hésite, puis :)* Permettez-moi encore une question, ce sera la dernière.

ALIX. — Aucune ne m'a gênée jusqu'à présent.

IRÈNE, *on sent que cette question est plus importante pour elle que les précédentes.* — Si ce qui m'est arrivé sur le Nil était arrivé à Patrice sur le Tage, quand vous l'avez suivi à Lisbonne. S'il était parti sans vous pour une belle excursion en bateau, et qu'on vous eût ramené le lendemain, avec ménagements, son chapeau et sa serviette, auriez-vous considéré votre vie comme brisée ?

ALIX. — Un réel chagrin et une grande déception n'ont rien d'incompatible.

IRÈNE. — Et vous seriez retournée à votre branche, attendre le passage d'un autre petit lapin ?

ALIX, *tranquillement.* — ...Qui sache nager ! Les choses étant ce qu'elles sont, j'aviserai à garder Patrice sur la terre ferme.

IRÈNE, *regardant de sa place vers le bassin.* — Alors je crois que le moment est venu pour vous de ne pas le quitter des yeux : je le vois bien près du bassin.

ALIX. — Du bassin ? *(Elle gagne la fenêtre.)* Je ne le vois pas.

IRÈNE. — Regardez mieux.

ALIX, *regardant, et stupéfaite, sans se retourner vers Irène.* — C'est lui, là-bas, en bras de chemise ?

Irène s'est approchée de l'issue secrète, la main appuyée sur la moulure.

IRÈNE. — A ce qu'il m'a semblé.

ALIX, *regardant plus attentivement.* — Qu'est-ce qu'il fait ?... C'est une bêche qu'il tient ?... Et il danse !

Irène a appuyé sur la moulure : la porte secrète s'est ouverte : Irène a disparu et la porte s'est refermée.

ALIX, *se retournant.* — Mais il est f...

Elle s'arrête net, saisie par la disparition d'Irène, laisse échapper un petit « Oh ». Elle va à la porte du salon, très rapidement, mais sans courir, y cherche Irène des yeux, regarde de tous côtés autour d'elle et hausse les épaules. Elle retourne à la fenêtre. A un Patrice invisible, mais qui évidemment la voit, elle fait une série de gestes qui signifient : « Reviens, dépêche-toi ! » Manifestement, elle a reçu satisfaction, car elle va à la table du dîner. Elle prend sa coupe pour boire et à la première gorgée, s'aperçoit que le champagne a tiédi. Elle vide sa coupe dans le seau à glace et la remplit de nouveau.

A ce moment, par la porte du salon, Patrice fait irruption. Il a relevé les poignets de sa chemise jusqu'au coude. Sous son bras, il tient un bocal de verre demi-opaque, datant visiblement d'une époque antérieure à la fabrication industrielle des bocaux. Ce bocal est recouvert d'un parchemin vieux et jauni.

Le bas du pantalon et les escarpins de Patrice sont englués de terre.

Sous son autre bras, il tient la bêche et le bêcheton aussi englués de terre, et la lampe de jardin encore allumée.

ALIX, *dans un cri.* — Patrice ! Qu'est-ce que c'est que tout cet attirail ?

PATRICE, *exultant.* — Une lampe, une bêche et un bêcheton.

ALIX. — Et un bocal.

PATRICE. — Un bocal !... *(Sarcastique :)* Je ris !

ALIX. — Ce n'est pas une clarinette !

PATRICE. — Non plus, Dieu merci... *(Il élève le bocal entre ses bras :)* C'est un trésor, Alix, tout bonnement !

ALIX. — Qu'est-ce que tu en sais ? Tu l'as ouvert ?

PATRICE. — Pas encore. Mais je peux te jurer au poids que ce ne sont pas des cornichons. Eclaire, allume tout !

ALIX, *allant aux commutateurs.* — C'est ce que tu faisais, dans le jardin ?

PATRICE. — Et que je suis prêt à faire, n'importe où, tous les soirs de ma vie ! *(Il porte le bocal sur son bureau :)* Viens ! Des tous tes yeux, regarde !

ALIX. — Attends-moi ! *(Elle arrive au bureau :)* N'ouvre pas encore. Comment as-tu trouvé ça ?

PATRICE. — A cinq pieds sous terre, en creusant !

ALIX. — Tu te promenais dans le jardin, et tu t'es dit tout d'un coup : « Si je creusais un peu ? »

PATRICE. — Ecoute, Alix, je préfère te répondre tout à l'heure, quand nous en saurons davantage sur le contenu. *(Il se penche sur le bocal, approche ses mains :)* J'ouvre.

ALIX, *retenant ses mains.* — Attends !... A ta place, je chercherais d'abord le détonateur.

PATRICE, *reculant.* — Le quoi ?

ALIX. — C'est peut-être une mine, une mine déguisée, un booby-trap !

PATRICE. — Pourquoi est-ce que ce serait une mine déguisée ?

ALIX. — Je ne sais pas... On ne s'est pas battu ici, pendant la guerre ?

PATRICE. — Pour autant que je sache, on ne s'est pas battu dans ce jardin depuis l'âge de la pierre... Tu confonds avec la maison des Derrières Cartouches, dans les Ardennes... Et qui aurait pu enterrer une mine à cinq pieds sous terre, près du bassin ? Pour faire sauter quoi ? Les cloches à melons ?... Un bassin n'est pas une base navale. *(Il se penche, observe le bocal sans le toucher :)* Regarde ! C'est un très vieux bocal ; nous en avons trouvé de pareils dans une petite cave sous la cuisine, une petite cave qui n'avait pas été ouverte depuis le duc de Brissac... *(Se penchant plus encore :)* Et ce qui le couvre, tu le vois ? Du parchemin, écrit... *(Il essaye de déchiffrer :)* ...Du latin ; du vieux latin...

ALIX. — Eh bien, ouvre.

PATRICE. — Oui. *(Très impressionné, il prend une paire de ciseaux sur son bureau, coupe la ficelle qui entoure le couvercle de parchemin. Il pose la ficelle et le coin du buvard. Il se penche au-dessus du bocal, regarde et laisse échapper un cri étouffé :)* O-o-oh !... *(Emerveillé, il se penche plus encore :)* Alix ! O-o-oh !

ALIX, *s'impatientant.* — Je peux jeter un timide regard ?

PATRICE. — Pourquoi timide ? Vois !

Il prend le bocal dans ses mains, le retourne. Le « trésor » d'Irène ruisselle sur le buvard. Il se compose, ainsi qu'il a été dit au premier acte, de pièces d'or anciennes, de louis et double-louis napoléoniens, doublons espagnols, souverains anglais, ducats autrichiens, etc. et aussi de montures d'or, de bijoux anciens dont les pierres ont été été desserties. La valeur de tout cela, à vue du spectateur, ne doit pas tomber dans le fabuleux : le « trésor », même pour un œil moyennement averti, représente deux à trois millions au cours du jour.

ALIX, *le souffle coupé.* — Patrice !... Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

PATRICE. — Je vais te le dire, ce que c'est tout ça ! La monnaie de tes messes !

ALIX. — Qu'est-ce que tu racontes ?

PATRICE, *regardant autour de lui.* — Allons bon ! Où est-elle encore partie ?... *(Petit soupir.)* Tu la remercieras une autre fois... C'est Irène, Alix... Sa chère ombre !... Elle a su la première, bien entendu, que tu lui avais fait dire des messes. Eh bien, tout ça, comme tu dis, c'est son accusé de réception.

ALIX, *fièrement.* — Je ne comprends pas ! Je ne lui ai rien demandé !

PATRICE. — Je m'en doute ! Mais lorsque ta sœur a téléphoné, tout à l'heure, et que tu m'as renvoyé, est-ce qu'il ne s'agissait pas d'une boulangerie pour ton père ? Qu'il lui fallait perdre ou payer, ce matin ?

ALIX. — Si... *(Stupéfaite :)* Ça aussi, elle le savait ?

PATRICE. — Il faut croire que l'ombre de son petit doigt le lui a dit. Le plus probable, c'est qu'elle était derrière toi, ou à côté, pendant que tu téléphonais... Elle m'a même dit combien ton père avait besoin. Cinq cent mille francs. Exact ?

ALIX. — Oui. *(Un signe de tête vers le « trésor » :)* Il y en a pour bien plus, là-dedans !

PATRICE. — Là-dedans ? A vue de nez, il y en a.... Je ne sais pas, mais au moins pour deux millions, peut-être plus... *(Il regarde les pièces d'or de près :)* Vois plutôt ! Toutes des pièces anciennes. Louis XV... Joseph II... Philippe V... Une veine que l'or ne moisisse pas !... Ni le verre, ni le parchemin... Il a au moins cent vingt ans de bouteille, ce magot !

ALIX. — Et elle t'y a envoyé, tout droit ?

PATRICE. — Tout droit. Il y avait urgence, elle m'aura envoyé au plus proche !

ALIX. — Et elle a vraiment dit que c'était pour moi ?

PATRICE. — Pas tout. Seulement ce qu'il te faudrait pour la boulangerie.

ALIX, *se raidissant.* — Même ainsi. Je ne peux accepter d'elle ce que je n'aurais pas accepté de toi.

PATRICE. — Voyons, Alix, pas de faux orgueil ! Pour rassurer ton amour-propre, je te ferai remarquer qu'avec le contenu de ce bocal, elle t'offre quelque chose qui n'est pas à elle pour quelqu'un qui n'est pas toi !

ALIX. — Si ce n'est pas à elle, c'est à qui ?

PATRICE. — A moi !

ALIX. — Il n'y a pas de loi pour ce genre de trouvailles ?

PATRICE. — « Trouvailles, trouvailles » ! Ce bocal est le fruit de mon labeur. J'ai creusé à la sueur de mon front. C'est un peu comme si je l'avais fait pousser, ce bocal ! « Trouvailles » ! Et si j'avais trouvé une truffe, j'aurais bien le droit de la manger ?

ALIX, *hésitant encore.* — Elle était ici quand je suis revenue. Elle ne m'a parlé de rien !

PATRICE, *enthousiaste.* — Irène était un être merveilleux !... Elle continue !... Elle n'a pas voulu te donner l'embarras de la remercier...

ALIX, *son premier cri du cœur de toute la pièce.* — Ne pas la remercier ?... *(Amère :)* Il a fallu une ombre — et celle de ta femme encore ! — pour me donner d'aussi loin que je me souvienne, quelque chose pour rien !... Et c'est le seul être dans ce monde ou dans l'autre que ça ne me dégoûterait pas de remercier !

PATRICE. — Si tu le demandes, c'est fait. Si elle t'a entendu téléphoner, elle doit t'entendre à présent aussi.

ALIX. — Je voudrais en être sûre.

PATRICE. — Ecoute, elle ne s'en ira pas comme ça... Nous la reverrons bien une fois, surtout maintenant que vous n'êtes plus fâchées, à ce qu'on dirait. *(Impétueusement :)*

A quelle heure ton père doit-il verser les cinq cent mille francs demain matin ?

ALIX. — Dix heures.

PATRICE. — Et il est... *(Il regarde sa montre :)* deux heures cinq. La première chose à faire est d'appeler ta sœur, immédiatement ! *(Il va au téléphone :)* Quel numéro ?

ALIX. — Il est trop tard, Patrice. Le « Rendez-vous des Africains » est fermé. Il fermait quand elle m'a appelée.

PATRICE. — Et où ton père travaille ?

ALIX. — Le téléphone est en haut, dans la boutique. Elle est fermée aussi.

PATRICE. — Ecoute...

ALIX, *l'interrompant.* — Non. Voilà ce que je vais faire. Je vais partir, moi, tout de suite. Aller chercher papa à son travail, l'emmener coucher pour qu'il ait l'air solide et reposé demain matin avec ces gens-là. Il faut leur donner confiance quant aux autres paiements... Si tu le permets, je vais emporter ce que tu juges nécessaire de ces pièces. Demain matin, à neuf heures, je serai à ta banque, je verrai Martineau, et je lui demanderai de m'avancer cinq cent mille francs sur ces pièces.

PATRICE. — Et comment vas-tu partir ? A pied ?

ALIX. — Je voulais partir pour Paris, tout à l'heure. J'ai demandé un taxi à la station.

PATRICE. — Et il sera là dans trois heures, ton taxi ! Tu les connais ? *(Il va au téléphone, forme un numéro, décroche le récepteur :)* « Allo... Le 21-81 ?... J'attends » *(Il continue d'examiner les pièces étalées sur la table. En montrant une à Alix :)* Tiens ! Louis XVI ! Rien que la tête, déjà !... *(Dans le récepteur :)* « Allo, oui... Allo, mademoiselle, voulez-vous décommander le taxi pour le 18 avenue Thiers ? Merci. » *(Il raccroche, va à Alix :)* Le temps de me changer, nous sortons la voiture et je t'accompagne.

ALIX, *dans un cri.* — Non, Patrice.

PATRICE, *étonné.* — Pourquoi non ?

ALIX. — Je ne veux pas que tu voies mon père. Pas encore. Peut-être un jour, maintenant... *(Le miracle d'une larme heureuse brouille sa voix :)* Quand il aura un veston... Je ne lui ai jamais vu en porter un !

PATRICE, *ému.* — Alix !

Il vient à elle, veut passer son bras sur son épaule.

ALIX, *se dégageant farouchement.* — Laisse-moi !

PATRICE, *lui tendant les clefs de la voiture.* — Prends la voiture, c'est moi qui prendrai un taxi demain matin. Je te retrouverai à la banque à neuf heures tapant.

ALIX, *déjà ressaisie.* — Merci, Patrice.

PATRICE, *allant à son bureau.* — Je garde le bocal. *(Il prend sur son bureau un petit fichier de carton qu'il vide de ses fiches, et emplit de pièces d'or, puis le referme :)* Et je te donne à toi, la ficelle, comme porte-bonheur. *(Il enroule la ficelle autour du fichier et l'apporte à Alix.)* Voilà...

ALIX. — Merci... Mon sac est dans l'entrée ; viens m'ouvrir le garage. *(Et comme Patrice l'a rejointe à la porte du salon :)* Passe devant. *(Patrice est sorti. Alix seule se retourne vers la pièce déserte, interroge des yeux l'espace. Puis, dans le vide :)* Merci...

Elle disparaît dans le salon. Un bref moment la scène reste vide. Puis la porte secrète joue sur ses gonds et Irène reprend possession de son domaine. Rassurée sans doute sur la durée normale de l'absence de Patrice, elle laisse la porte secrète ouverte, et l'on peut voir tante Olga en robe de chambre et coiffe de nuit, qui se tient dans le vestibule secret.

OLGA. — Tu as faim, toi ?

IRÈNE. — Ça, à crier ! A manger des mouches !

OLGA. — Parbleu ! Depuis quand n'as-tu rien pris ?

IRÈNE. — Un croissant, ce matin, mais j'ai fini mon acte !

OLGA, *sévère.* — Tu es contente de toi ?

IRÈNE, *tranquille.* — Oui.

OLGA. — En tout cas, je te conseille de retrouver la ficelle.

IRÈNE. — Quelle ficelle ?

OLGA. — Du bocal. Et de la récupérer, vite.

IRÈNE, *inquiète.* — Pourquoi ?

OLGA. — Parce que nous avons pensé à tout, sauf à ça. Nous avons pris n'importe quoi.

IRÈNE. — Bah ! Julien l'aura frottée de terre et de brou de noix comme le parchemin !

OLGA. — Il l'aurait frottée à une momie que ça ne changerait rien, en y regardant de près. J'ai cherché dans ma boîte, pour voir ce que tu avais choisi !

IRÈNE. — Je ne voyais pas clair. J'ai pris une ganse de soie. Ça ne date pas, la soie !

OLGA. — La soie, non. Mais la rayonne, un peu plus. Et c'est une ganse de rayonne que tu as prise.

IRÈNE, *saisie.* — Tu es sûre ?

OLGA. — Plutôt, oui. Je la gardais pour coulisser un sac à linge... Et je ne la retrouve plus !

IRÈNE, *déplaçant le bocal, et le couvercle sur le bureau.* — Je cherche, tante !

OLGA. — Tu l'as vu ouvrir son bocal !

IRÈNE. — Non. J'étais remontée avant.

OLGA. — Tu n'es pas curieuse !

IRÈNE. — Ah ! Il y a tout de même des minutes où je ne suis pas tout ombre ! *(Elle continue à chercher.)* Quand je suis revenue, il lui tendait les clefs de la voiture...

OLGA. — Tu la trouves, cette ganse ?

IRÈNE, *montrant le jardin.* — Non... Il aura ouvert le bocal sur place et il l'aura jetée là.

OLGA, *résolue.* — J'irai voir demain matin, à l'aube, avant qu'il soit levé. *(Agressive :)* Et maintenant qu'est-ce que tu comptes faire ? Tu ne vas pas jouer la Dame Blanche toute ta vie.

IRÈNE. — Non, tante...

OLGA. — Mais, malheureuse, tu n'avances pas, tu piétines !

IRÈNE. — Ce n'est pas mon avis !

OLGA. — Que penses-tu faire ?... Elle est loin, maintenant ? Tu as la partie belle !

IRÈNE, *anxieuse.* — J'ai si peur, tante... *(Suppliant :)* Tu l'as entendu ? Il s'attend à

me voir encore deux jours... Je sens ce que je peux faire en deux jours. Je sens que j'ai quelque chose à trouver, je ne sais pas quoi encore, mais si je le trouve... Et je le trouverai...

OLGA. — Oui. Je te donne deux jours, pas un de plus.

IRÈNE, *allant à elle.* — Merci, tante !... *(Lui souriant :)* Je vois Patrice comme une grosse truite... Il a avalé l'hameçon, mais il faut l'amener, maintenant, sans secousse... au moulinet !

OLGA. — L'amener où ?

IRÈNE. — Si loin d'Alix qu'il ne veuille plus jamais la rejoindre.

OLGA, *menaçante.* — Je te donne trois jours... Lundi matin... *(Montrant la porte secrète :)* Je bloque cette porte grande ouverte ; avec une lampe à pied allumée au beau milieu pour être sûre qu'il la remarque !

IRÈNE, *qui a écouté vers le jardin.* — Tante ! La voiture s'en va... Bonne nuit !...

OLGA. — Oui... *(Sévère :)* Quoi que tu fasses avec ta truite, n'abîme pas ma robe !

IRÈNE. — Je ne peux pas te suivre et enlever les baleines ?

OLGA, *arrêtant Irène qui veut la suivre et s'engageant dans le vestibule secret.* — Jamais. Telle que je l'ai portée pour mes seize ans, telle ton oncle me l'a serrée à la taille... *(Elle a doucement fermé la porte secrète sur elle ; on entend encore dans l'escalier sa voix qui s'éloigne :)* ...telle elle tombera en poussière !...

La voix de tante Olga s'est évanouie dans l'escalier. Irène, seule, revient au souper, le regarde avec convoitise. Guettant le salon, elle passe sur le dos du caneton son index qu'elle lèche. Elle finit juste à temps pour n'être pas vue de Patrice qui revient.

PATRICE, *très naturellement.* — Ah ! Rebonsoir... *(Avec un petit sursaut :)* C'est effrayant, je m'habitue... Je n'ai plus l'impression que tu reviens, mais celle que tu n'es jamais partie !

IRÈNE. — Je suis restée neuf ans.

PATRICE. — Ça doit être ça ! *(Se reprenant :)* Je veux dire que ça aide un peu. *(Il la regarde :)* Mais, j'y pense. Qu'est-ce que c'est que cette robe ? Les ombres changent de robe ?

IRÈNE. — Elles portent celles auxquelles elles pensent... Quand vous êtes revenus, ce soir, la robe d'Alix m'a fait penser à une ancienne robe de tante Olga que j'avais vue au grenier, il y a bien longtemps. Tu me vois comme je pense, c'est tout simple.

PATRICE, *perdu.* — Oui... Ah ! Tu as encore pas mal de chose à m'apprendre ! *(Allègrement :)* Particulièrement au sujet de bocaux ou autres récipients, quand le cœur t'en dira... Le retour à la terre n'est plus pour me faire peur !

IRÈNE, *un reproche gentil, mais sans plus.* — Patrice !... Est-ce le genre d'amour que je t'inspire, maintenant ?

PATRICE, *révolté.* — Quelle horreur, non !... Mais il y a une chose qui m'inquiète un peu. En revenant du garage, je me suis surpris trois fois à marcher en faisant des petits trous dans l'herbe avec mes talons... Je vais me surveiller, au cas où il y en aurait à fleur de terre. Voilà tout. Et je te promets de ne plus te mettre sur ce sujet. *(Patrice est arrivé près du souper qui accroche son regard.)* Irène, ombre chère...

IRÈNE. — Oui ?

PATRICE, *un peu gêné.* — Est-ce que ça te choquerait terriblement si j'avalais devant toi, sur le pouce, quelque chose ? Je n'ai pas dîné et pour ainsi dire pas déjeuné. Et j'ai moi, un corps plus ou moins à soutenir.

IRÈNE. — Pourquoi, sur le pouce ? Tu as tout le temps. Assieds-toi et mange.

PATRICE. — Merci... Je peux rester en bras de chemise ?

IRÈNE, *tendrement.* — Mais oui... Ce ne serait pas la peine que nous ayons été mariés neuf ans !

PATRICE, *s'asseyant.* — C'est tout de même vrai ! *(Hochant la tête :)* Ce que c'est que de nous !

IRÈNE. — Eh oui...

PATRICE, *tranchant le caneton.* — Au fond, ce n'est pas juste ! J'avais toujours pensé que je partirais le premier.

IRÈNE. — Ne t'excuse pas. Tu ne m'avais rien promis.

PATRICE. — Non. *(Il se sert une solide aile de caneton :)* Je *dois* te reparler du bocal une dernière fois, Irène, sans arrière-pensée, cette fois. Alix est partie, plus qu'heureuse : bouleversée... J'ai l'impression que tu lui as donné le premier grand bonheur de sa vie.

IRÈNE. — Deviendrais-tu modeste ?

PATRICE, *mangeant.* — Hein ?... *(Comprenant et vexé :)* Ça n'a aucun rapport. Elle aimait son père avant de me connaître. *(Il va se verser dans sa coupe du champagne, s'arrête, se lève :)* Rien de plus ridicule qu'un homme buvant dans une coupe tout seul. *(Il est arrivé au petit bar, y prend un vaste verre à whisky, et revenant s'asseoir :)* Ceci est nettement plus à l'échelle ! *(Il emplit le verre avec le magnum :)* Ce caneton est vraiment de premier ordre. Tu l'aurais aimé !

IRÈNE. — Je crois, oui !

PATRICE, *attendri.* — Tsss ! Ma pauvre Irène, toi qui étais une si bonne fourchette ! *(Il avale un autre morceau :)* Tu l'aurais peut-être trouvé un peu sec !

IRÈNE. — Je me serais fait une raison !

PATRICE, *prenant et élevant son verre vers Irène.* — Je bois à toi, ombre chère, ombre chérie... A tout ce que tu peux souhaiter à présent ! *(Il avale une puissante lampée :)* Et puisqu'Alix n'est pas là, je peux bien le dire... *(Il lève de nouveau son verre :)* A notre réunion, un jour ! *(Il finit son verre et s'en reverse aussitôt :)* Dans la sérénité ! Dans l'absolu !

IRÈNE. — Oui, Patrice... Je te suis reconnaissante de cette bonne pensée !

PATRICE, *mangeant.* — C'est plus qu'une pensée, c'est un vœu... *(Il boit généreusement :)* C'est le Mumm de l'oncle Henry ? Il s'est encore amélioré !

IRÈNE. — Doucement, Patrice.

PATRICE, *posant son verre sagement.* — Oui, Irène... *(Il mange :)* Ce pauvre vieux, avec sa petite boulangerie et son pain cuit ! *(Il lève son verre :)* A cet humble ! *(Il lampe la moitié de son verre :)* A tous les humbles ! *(Il finit son verre :)* Tu les aimais, les humbles... et les animaux... Moussette. Tu te rappelles, notre petite Moussette ?

IRÈNE. — Oui.

PATRICE, *se reversant du champagne.* — Tu l'as revue ?

IRÈNE. — Vaguement.

PATRICE. — Tu devrais me l'amener, une fois. *(Il se sert de la charlotte :)* Je suis sage, tu vois. J'ignore le homard et je choie la charlotte... *(Il goûte la charlotte :)* Tu mettais plus de kirsch.

IRÈNE. — C'était le bon temps !

PATRICE. — Oui ! *(Il lève son verre :)* Au bon temps ! *(Il boit.)* Aux jeunes années ! *(Il pose son verre vide :)* Je suis bien, Irène, je suis heureux ! *(Inquiet :)* Je ne devrais peut-être pas te le dire ?

IRÈNE. — Mais si, mon chéri.

PATRICE. — Non... J'en suis sûr, au fond, tu me juges mal... *(Il repousse son assiette :)* Je ne mérite pas de charlotte ! Si jamais un homme n'a pas mérité de charlotte, je suis cet homme !... *(Il se verse à nouveau du champagne et boit :)* Effacée, noyée, la charlotte !

Il se lève, pas très ferme sur ses jambes.

IRÈNE. — Tu as trop bu, mon chéri.

PATRICE. — Pas, si je m'étends. *(Anxieux :)* Tu ne t'en iras pas si je m'étends ?

IRÈNE. — Non, mon chéri.

PATRICE, *catégorique.* — Il ne faut plus jamais t'en aller ! Jamais !

Il se dirige vers le sofa, s'assied.

IRÈNE. — Le penses-tu, Patrice, ou est-ce le champagne ?

PATRICE. — Je le pense double, voilà pour le champagne. *(Avec élan :)* Depuis hier, je ne pense qu'à ça, à te garder !

IRÈNE, *venant à lui.* — Et Alix ?

PATRICE, *véhément.* — Avec Alix !... Je me charge de lui expliquer.

IRÈNE. — Qu'est-ce que tu lui expliqueras ?

PATRICE, *s'étendant.* — Qu'on n'efface pas neuf ans de bonheur, de bonheur avec toi. Que si on les efface, ça fait un trou... Elle connaît ton cœur, maintenant, Alix ! Et au fond, tu ne la détestes plus ?

IRÈNE. — Je l'ai détestée davantage.

PATRICE. — Et elle finira par t'adorer telle que tu es ! Je m'en charge ! Et nous serons heureux tous les trois, longtemps !

IRÈNE. — Et si elle refuse ?

PATRICE. — C'est qu'elle aurait bien mauvais caractère. Nous la punirons ! Nous nous verrons sans elle. *(Il se dresse, assis, lui tend les bras :)* Sais-tu que tu n'a jamais été plus jolie ?

IRÈNE, *reculant légèrement.* — Patrice... *(Et avec un tendre sourire :)* Qu'est-ce que tu espères ?

PATRICE, *retirant vite ses bras.* — Sapristi ! J'oubliais !... *(Energiquement :)* Zut !

IRÈNE, *tendrement.* — Mon chéri...

PATRICE, *avec élan.* — Je te jure que le cœur y était !...

IRÈNE. — Merci, mon beau monsieur.

PATRICE, *pressant.* — Et toi ? Ça ne te fait rien d'avoir à me dire non ?

IRÈNE. — Si, mon amour...

PATRICE. — Quand même, promets-moi.

IRÈNE. — Quoi, Patrice ?

PATRICE. — De te renseigner s'il y a une possibilité.

IRÈNE. — Je te le promets.

PATRICE. — Vite.

IRÈNE, *doucement.* — Avant deux jours...

PATRICE, *il réfléchit, puis.* — Vu !

IRÈNE. — Dors, maintenant.

Irène s'éloigne du sofa, va éteindre l'électricité, ne laissant que les bougies allumées. Invasion du clair de lune.

PATRICE, *d'une voix endormie.* — Ne t'en va pas, Irène...

IRÈNE, *à demi-voix.* — Je suis là.

PATRICE, *un souffle.* — Pour toujours ?

IRÈNE. — Pour longtemps, j'espère ! *(Patrice s'est endormi. Irène vient à la tête du sofa, dépose un léger baiser sur les cheveux de Patrice. ...Puis, elle va à la table, s'assied à la place de Patrice et mange... Levant vers l'espace vide le verre de Patrice :)* Ombres chères, mes sœurs, à nous, tant que nous sommes !

Elle boit. Elle recommence à manger, mais tend brusquement l'oreille vers le salon... Elle se lève rapidement, emporte la charlotte et le gobelet de Patrice, va à la porte secrète l'ouvre et sort... A peine la porte s'est-elle refermée qu'Alix reparaît vêtue comme lorsqu'elle est partie. Elle tient à la main la boîte des pièces et les clefs de la voiture qu'elle dépose sur la discothèque.

Elle va à la bibliothèque tournante, y prend le paquet de bicarbonate et se met en devoir de saupoudrer méthodiquement le tapis du bureau tout au long de la porte du salon, de la fenêtre et des murs.

Lorsqu'elle a fini par le pied du sofa, elle fait un pas vers la bibliothèque tournante pour reposer le bicarbonate, mais elle se ravise aussitôt...

Elle saupoudre aussi tout le long de la rampe ; revenue à la bibliothèque tournante, elle pose la boîte de bicarbonate sur la discothèque, reprend sa boîte de pièces d'or et les clefs de la voiture et sort.

ACTE III

La même nuit, trois heures plus tard. A la fenêtre, le bleu de la nuit est moins sombre et annonce pour bientôt la première pâleur de l'aube.

Le studio est dans une quasi-obscurité, sauf un petit coin de lumière que s'est ménagé Irène avec une lampe à pied près d'un fauteuil. La lampe à pied est allumée, mais un plaid de laine est jeté sur la moitié de l'abat-jour et empêche la lumière de parvenir dans la zone du studio où se trouve le divan. Le récepteur a repris sa place normale sur le téléphone. La table du souper est toujours là, mais les bougies des candélabres, presque consumées sont éteintes.

Patrice, sur le divan, dort d'un profond sommeil. Il est encore en pantalon et chemise de smoking mais sans col, ni cravate, ni chaussures. Il est enroulé tant bien que mal dans une confortable robe de chambre. Une couverture de fourrure est posée sur ses pieds.

Sur la bergère, éclairée par la lampe, on aperçoit un roman ouvert et reposant à plat. Sur le bras de la bergère, un cendrier et un paquet de cigarettes « Craven » entamé, et une petite boîte d'allumettes. Cinq ou six bouts de cigarettes dans le cendrier, tous éteints.

La porte du salon est dans la zone d'ombre, mais on distingue faiblement, les épaules appuyées à cette porte, Alix, vêtue comme lors de son départ pour la boulangerie de son père, mais tête nue. Cela dure un moment après le lever du rideau : Alix, rigide et impassible, guettant avec un visage impassible et fermé, dans un silence à peine troublé par la respiration égale et lente de Patrice.

Puis, sans le moindre bruit, la porte secrète tourne sur ses gonds, et Irène paraît vêtue dans la robe ancienne de tante Olga, comme au second acte. Elle entre sans voir Alix. Elle referme sans bruit la porte secrète, va au chevet du divan, se penche sur Patrice endormi, ajuste la couverture de fourrure sur ses pieds, puis revient à la bergère. Elle s'y assied, et le livre ouvert sur ses genoux, prend une « Craven » dans le paquet. On sent qu'elle s'installe confortablement pour un petit bout de temps. Elle prend une allumette, va la frotter...

ALIX, *à mi-voix.* — Bonjour, madame...

Irène a un petit sursaut, en laisse tomber sa boîte d'allumettes, se lève.

IRÈNE. — Oh... Bonjour, mademoiselle. *(Faisant contre mauvaise fortune bon cœur :)* Déjà revenue ?

ALIX, *toujours à mi-voix.* — Vous le voyez.

IRÈNE. — Vous pouvez parler plus fort, il a ses boules dans les oreilles. J'avais cru comprendre que vous passeriez le reste de la nuit en famille ?

Irène se rapproche d'Alix, entre dans la petite zone de lumière près de la lampe de bureau, et y restera jusqu'à la fin de cette scène.

ALIX. — J'ai vu mon père. Il a tenu à faire sa dernière nuit de travail avec ses camarades, et je suis revenue pour que Patrice ait sa voiture demain matin.

IRÈNE. — Comment ne vous ai-je pas entendu rentrer la voiture ?

ALIX. — J'avais sans doute mes raisons pour la laisser devant la grille. *(Glaciale :)* Que préférez-vous ? Le réveiller ou me montrer la porte ?

IRÈNE, *avec un geste vers la porte secrète.* — Je viens de vous montrer une porte, vous ne pensez pas que je vais m'amuser à vous les montrer toutes ! Et peut-être avons-nous une chose ou deux à nous dire avant de le réveiller ?

ALIX. — Je ne vois pas lesquelles. Vous êtes vivante, j'en suis fort aise, et Patrice en sera bien soulagé. Le reste n'est pas d'un intérêt immédiat.

IRÈNE. — Vous n'êtes pas curieuse. Moi si. Quand et comment avez-vous cessé de me croire une ombre bienheureuse ?

ALIX. — A force de chercher à ne pas le croire... *(Elle tire de sa poche la ganse de rayonne, la jette sur le bras de la bergère vers Irène.)* Je me suis avisée qu'un lacet de rayonne autour d'un bocal enterré depuis cent ans n'était guère moins surprenant que l'Annuaire du Téléphone sur le bureau de Louis XIV.

IRÈNE. — Un bon point pour tante Olga. Elle avait prévu que ce fâcheux détail ne vous échapperait pas.

ALIX, *sarcastique.* — Ne vous désolez pas pour votre lacet de rayonne. Vous auriez ficelé votre bocal avec une authentique jarretière de la Pompadour que ça n'aurait rien changé... Même si vous n'étiez descendue que plus tard, j'aurais vite su ce que je voulais savoir... Par un moyen que je me suis rappelée en roulant vers la boulangerie de mon père. On l'emploie dans toutes les boulangeries.

IRÈNE. — Elles sont hantées, les boulangeries ?

ALIX. — Par des légions de souris. Pour découvrir d'où elles sortent, on saupoudre de farine le long des murs. Ça donne des traces de pattes. A mi-chemin de Paris, je me suis souvenue de cela, j'ai fait demi-tour et je suis revenue faire le nécessaire avec le bicarbonate de Patrice. Et je suis repartie comme j'étais venue. Je voulais bien vous croire une ombre, mais à condition d'en être sûre.

IRÈNE. — Voilà... Rayonne ou pas rayonne, j'aurais laissé des traces de pattes... et comme

souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise...

ALIX. — Je vous avais prévenue, hier soir, que pour ce qui était de se battre, j'avais de l'avance !

IRÈNE. — J'ai l'impression qu'avec ou sans avance, le moment est venu... *(Elle regarde Patrice, pousse un gros soupir.)* Pauvre Patrice ! Regardez s'il dort gentiment, avec ses petites boules dans les oreilles et son nez dans les coussins !... Il ne se doute pas de ce qu'il perd !

ALIX. — Renvoyez-moi, ou réveillez-le !

IRÈNE. — Je n'ai pas le courage de le réveiller !... Depuis votre départ, tout à l'heure, il ne pense plus qu'à couler des jours heureux et atteindre une vieillesse honorable entre vous et mon ombre ! Quand je l'ai remué pour le déchausser et lui passer sa robe de chambre, il souriait aux anges... Il m'a décrit, à moitié réveillé, la vie enchanteresse que nous pourrions avoir à trois, mettons à deux et demi, dans une villa isolée entre Toulon et Saint-Tropez.

ALIX, *sèchement.* — Ce n'est pas l'idée que je me fais de mon avenir.

IRÈNE. — Je ne l'ai trouvée séduisante moi-même qu'à première vue. *(Un autre regard vers Patrice, un autre soupir.)* Mais pour tomber de haut, il va tomber de haut !

ALIX, *durement, sèchement.* — De quel droit avez-vous fait ce que vous avez fait, même si c'était un moyen de m'éloigner quelques heures ?

IRÈNE. — Qu'est-ce que j'ai fait ?

ALIX. — Cet argent, ces cinq cent mille francs pour mon père, que vous m'avez laissé accepter sans savoir qu'ils venaient de vous ?

IRÈNE, *indignée.* — Où prenez-vous que j'ai pensé à vous éloigner ? Vous pouviez aussi bien partir, ce matin, avec Patrice ! J'ai entendu votre coup de téléphone, il m'a serré le cœur. Ce n'est pas à vous que j'ai pensé ! Mais à ce pauvre vieux, toute la différence que ça peut faire ! Je ne sais même pas à quoi il ressemble et j'ai vu sa figure toute heureuse, j'ai vu ses mains trembler de joie... Vous n'avez jamais été fichue d'aimer que lui, si vous croyez que ça ne parle pas en sa faveur !... Je ne regrette rien !

ALIX. — Pensez-vous vraiment que j'aurais accepté cette somme, sachant ce que je sais maintenant ?

IRÈNE. — Pensez-vous vraiment que j'aurais accepté vos messes ? Elles m'ont tout de même fait plaisir !

ALIX, *profondément sincère.* — Avant midi, je vous renverrai cet argent !... Il était si heureux qu'il m'a demandé de les garder sur lui. Il doit me les faire porter à la banque par ma sœur. Une heure après, vous les aurez.

IRÈNE. — Il y a de quoi le tuer !

ALIX. — Ça vous regarde ?

IRÈNE, *presque horrifiée et profondément compatissante.* — Alix...

ALIX. — Mademoiselle, s'il vous plaît. Vous n'avez pas acheté mon prénom.

IRÈNE, *très doucement.* — Quand vous avez laissé cet or à votre père, aviez-vous déjà fait votre découverte du lacet de rayonne ?

ALIX. — Non... Il y avait un café ouvert, porte de Boulogne. Je m'y suis arrêtée en revenant ici. J'ai retrouvé le lacet dans mon sac en cherchant de la monnaie.

IRÈNE. — Alors ? Au nom du ciel, qu'avez-vous à vous reprocher ? *(Gentiment :)* Votre père remboursera Patrice comme il aurait remboursé tout autre Samaritain, et le drapeau de l'honneur flottera bien haut sur sa boulangerie !

ALIX, *reprenant toute sa glaciale dureté.* — Laissons ces plaisanteries. *(Coupante :)* Je ne peux pas garder à la fois Patrice et votre argent.

IRÈNE. — Pourquoi ne pas transiger ? Garder ce prêt et me laisser mes chances, mes chances d'ombre ?

ALIX. — Entre Toulon et Saint-Tropez ?...

IRÈNE, *son ton change peu à peu, car subitement, elle passe à l'attaque.* — Ce projet n'était pas mauvais signe pour mes affaires d'ombre. Depuis cette nuit, que vous le veuillez ou non, nous sommes à égalité...

ALIX. — Vous vous proposez de rester une ombre, éternellement ?

IRÈNE. — Non. *(Elle regarde longuement Patrice, puis émue et troublée :)* Non... Mais depuis cette nuit, c'est comme ombre que je me proposais de le reprendre.

ALIX. — Vous ne doutez de rien !

IRÈNE. — Si, je doute de réussir... Mais j'ai tant réfléchi depuis quelques heures, seule, sous cette lampe... Je l'ai perdu une fois, moi la vraie Irène, et je sais ce que j'ai souffert... Je ne suis pas prête à souffrir à nouveau. C'est comme ombre que je veux le reprendre ou le perdre.

ALIX. — Je vois mal quel résultat vous pourriez homologuer, comme ombre.

IRÈNE. — Je ne le voyais pas encore il y a deux heures. C'est tout à l'heure, en le regardant dormir que j'ai enfin trouvé quelle certitude je pouvais obtenir sans même avoir effleuré ses cheveux d'un doigt... Une telle certitude que vous-même seriez forcée de la partager !... Quelle heure est-il ?

ALIX, *regardant son bracelet-montre.* — Cinq heures moins dix.

IRÈNE. — Dans un quart d'heure le soleil sera levé... Je vous offre un marché.

ALIX, *sarcastique.* — Lequel ?

IRÈNE. — Laissez-moi le réveiller maintenant. Etre une dernière fois une ombre jusqu'au moment où le soleil va se montrer à cette fenêtre... Si à ce moment-là, je ne vous ai pas convaincue, *vous,* que je suis la plus forte, je vous jure de vous laisser la place.

ALIX. — Vous ne trouvez pas un peu dangereux de me prendre pour arbitre ?

IRÈNE. — En accepteriez-vous un autre ?

ALIX. — C'est juste.

IRÈNE. — Si j'échoue, vous garderez Patrice sans remords. Et vous pourrez accepter, tête haute, cet argent pour votre père ! Si je réussis... *(Avec une vraie cordialité dans sa voix :)* ...eh bien, je vais vous le dire ce que je fais si je réussis...

ALIX. — Une peau de panthère pour descente de lit ?

IRÈNE. — Non !... *(Sans élever la voix, mais avec chaleur :)* Le rêve que je fais si je reprends Patrice, c'est, dans quelques jours,

ous emmener déjeuner, sans lui ! Nous deux, s yeux dans les yeux, dans un restaurant en tranquille... Et sur la table, entre nous, on carnet d'adresses...

ALIX. — Pourquoi faire ?

IRÈNE. — Un choix. Nous y trouverons une onne demi-douzaine de veufs, des vrais, ette fois-ci, et des célibataires à croquer !

ALIX. — Vous ne pensez pas que ce serait ousser la reconnaissance un peu loin ?

IRÈNE. — Du tout !... Vous auriez fait un rendu », ça vous ouvre un « avoir ». Vous e faites penser à la grande Catherine. Pour evenir impératrice, elle a volé, menti, étranlé par-ci par-là. Après quoi, elle s'est offert n règne de trente-cinq ans, bénie des hommes et de Dieu.

ALIX. — Vous êtes très forte en histoire... *Coupant net une réponse d'Irène :)* Que me emandez-vous *exactement* ?

IRÈNE, *montrant la porte secrète.* — Vous allez prendre ma place, là, c'est bien votre our... Par le regard, à gauche de la porte, ous entendrez et verrez tout ce qui se passe ci... Si je dis un mot, si je fais un geste qui e soit pas d'une ombre, revenez. Quand le remier rayon du soleil éclairera ces roses... *(Elle montre des roses dans le vase sur le bureau de Patrice.)* ...ou je serai partie, et ous pourrez sans crainte de me revoir lui apporter son petit déjeuner, ou je vous aurai définitivement convaincue qu'il préférerait le pire que vous revoir !

ALIX. — Simplement !

IRÈNE. — En ce cas, prenez la voiture et allez manger un croissant avec votre père... Soyez à la banque à neuf heures. Patrice n'y sera pas, mais j'aurai téléphoné.

ALIX, *elle hésite, puis.* — Soit ! *(Elle gagne la porte avec un sourire ironique et assuré :)* Vous regretterez sans doute de n'être pas partie de vous-même... Mais ne vous faites pas d'illusions ! *(Elle indique le vase de roses sur le bureau :)* Au premier rayon de soleil sur ces roses, je décide seule de revenir, ou non, quoi qu'il se soit passé.

IRÈNE. — D'accord... Mais pensons à tout. *(Aimablement :)* Aimez-vous la cuisine russe ?

ALIX. — Oui... quel rapport ?

IRÈNE. — Si je ne vous revois pas, vendredi une heure, chez Korlinoff ?

ALIX, *calmement.* — J'y penserai.

Alix entre dans le vestibule de la porte secrète, la tire sur elle sans la fermer tout à fait, mais revient presque aussitôt.

IRÈNE. — Vous ne voyez pas bien ?

ALIX. — Si... Justement. Ne changez pas le vase de place !

Cette fois, Alix sort dans le vestibule pour de bon, fermant la porte sur elle, à un centimètre près.

IRÈNE, *encore près de la porte secrète.* — Si vous croyez que ça augmente mes moyens de vous savoir là... Enfin ! A la guerre comme à la guerre !... *(Toujours près de la porte, elle regarde le divan, s'y dirige lentement. Près de Patrice :)* Bou—ou—ouh ! *(Patrice demeure immobile. Plus fort :)* Bouh ! Bouh !...

PATRICE, *dans son sommeil.* — Ne touchez pas à mes bocaux. Laissez-moi creuser !

Elle va à la table de travail, y prend une longue plume de faisan (porte-plume d'apparat). Elle arrive au chevet du divan, se penche et chatouille le visage de Patrice avec la plume. Patrice, profondément endormi, ne réagit pas. Irène recommence, en vain.

IRÈNE. — Je ne peux tout de même pas le charger à la baïonnette !

De nouveau, et avec plus d'insistance, elle chatouille Patrice... Enfin, il émerge du fond de sa léthargie comme d'un gouffre. Quelques grognements flous, quelques vagues déploiements sous la couverture... Puis, il s'assied, jambes allongées, se frottant les yeux, ne voyant pas encore Irène qui est allée replacer la plume sur la table.

PATRICE, *après un petit mugissement regardant vers la fenêtre.* — Qu'est-ce qui me prend ? Pas une miette de jour ! J'ai encore six bonnes heures de sommeil dans le ventre, moi ! *(Il va se renfoncer dans son lit, aperçoit Irène, il laisse échapper un léger gémissement réprobatif :)* O—o—oh... *(Mais aussitôt, plus gentiment :)* Oh, Irène, ombre chère !... *(Compréhensif :)* Evidemment, quand nous dormons, tu t'ennuies... *(Se hissant un peu sur ses oreillers :)* Il y a longtemps que tu me regardes ?

IRÈNE. — Non, j'arrive...

PATRICE. — Qu'est-ce que tu dis ?

IRÈNE, *avec un geste vers les oreilles.* — Tes boules.

PATRICE. — Ah oui !... *(Il ôte ses boules de ses oreilles, les pose sur le guéridon-table de nuit :)* Celui qui a inventé ces petites paupières pour les oreilles mériterait une statue du format Tour Eiffel. Je gagne trois heures de sommeil par nuit !

IRÈNE. — Ce qui finira par ne pas arranger ton format à toi !

PATRICE. — Peut-être, mais c'est tellement reposant de dormir ! *(Gentiment :)* D'où viens-tu, toi ?...

IRÈNE, *avec un geste vague.* — Oh, tu sais...

PATRICE. — Oui... Ça ne doit pas pouvoir s'expliquer comme ça... Eh, bien entendu, te demander l'heure...

IRÈNE, *d'une voix lente, appuyée.* — Il va faire jour, Patrice.

PATRICE. — Ah ? C'est ennuyeux, mais ce n'est pas grave. *(Il la regarde longuement, son visage s'éclaire de tendresse :)* Je ne me fatigue pas de te revoir !

IRÈNE. — Est-ce bien vrai ?

PATRICE. — Oh, oui !... Tiens, un exemple ! De... de ton vivant, tu m'aurais réveillé à cette heure-ci, rappelle-toi ce que tu aurais pris. Eh bien, aujourd'hui, tout ce que j'ai trouvé, c'est « Dieu, que j'aime te voir ! »

IRÈNE. — Autant que voir Alix ?

PATRICE. — Ça n'a, hélas, aucun rapport.

IRÈNE. — Merci pour hélas !

PATRICE. — Je l'ai dit dans le bon sens, et de bon cœur... *(La regardant encore :)* Si tu pouvais te voir, tu as l'air de sortir d'une boîte !

IRÈNE. — Cette remarque n'est pas du meilleur goût !

PATRICE. — Hein ? *(Comprenant :)* Oh, mon amour ! Petite ombre choute !... Je te jure que j'étais à mille lieues... Dis-toi bien une chose : ta vraie place est ici et pas ailleurs !

IRÈNE. — Merci, Patrice.

PATRICE. — Enfin, il y a tout de même quelque chose qui te rend plus belle, plus jolie ?

IRÈNE. — C'est peut-être mon amour qui se voit mieux ?

PATRICE. — Non. *(Cherchant :)* J'y suis ! Tu m'intimides !

IRÈNE. — Quelle horreur !

PATRICE. — D'ailleurs, non ! *(Confidentiel et pudique :)* Entre le moment où je me suis endormi et celui où je me suis réveillé, j'ai perdu toute raison de croire que ton ombre m'intimide... Au contraire.

IRÈNE. — Patrice ! *(Tendrement grondeuse :)* Tu n'as pas honte ?

PATRICE. — C'est probablement une sérieuse infraction aux égards qui te sont dûs, mais non ! *(Il tend les bras vers elle :)* Irène, ombre adorée, c'était merveilleux !

IRÈNE. — Je l'espère bien. *(Reculant légèrement :)* Prends garde tout de même.

PATRICE, *retirant vivement ses bras.* — Merci, j'oubliais... Est-ce que tu as pensé à mon idée ?

IRÈNE. — Quelle idée ?

PATRICE. — Je t'en ai parlé ou j'ai rêvé que je t'en parlais ? Une petite villa sur la côte d'Azur, baignant dans les mimosas et les crevettes, où tu serais chez toi autant que moi et...

IRÈNE, *l'interrompant, bien nette.* — Tu m'en as parlé, mais n'y pense plus.

PATRICE. — Tu préfèrerais peut-être un climat plus sévère ?

IRÈNE. — Non, Patrice... *(Soudain, très grave, presque solennelle :)* Il faut te taire, maintenant et m'écouter... M'écouter sagement car tu m'entends pour la dernière fois.

PATRICE, *sursautant.* — Quoi ? Ce n'est pas sérieux ?

IRÈNE. — Oh si, Patrice... *(Lentement, appuyant sur chaque mot :)* Le jour va se lever et c'est adieu que je suis venue te dire.

PATRICE. — Comment « adieu » ? Jusqu'à quand ?

IRÈNE. — Jusqu'à toujours, Patrice. Un adieu éternel.

PATRICE, *atterré.* — Ce n'est pas vrai !

IRÈNE. — Hélas, si !

PATRICE. — Tu n'as pas le droit !... Plus maintenant... ou alors, il ne fallait pas revenir !

IRÈNE. — Ce n'est pas exprès que je quitte... Mais après ce matin, tu ne me verras plus, tu ne m'entendras plus. Et c'est aussi fini pour moi de t'entendre et de te voir.

PATRICE. — Je ne te crois pas.

IRÈNE. — Il le faut, mon amour. C'est la règle, je ne peux rien contre elle.

PATRICE. — Quelle règle ? De quoi parles-tu ?

IRÈNE. — Je t'ai dit que j'étais en instance. En instance de départ... Ce n'est pas une à une que les ombres s'éloignent. Il y a de grands départs, lorsque nous avons atteint un certain nombre. Nous sommes emmenées toutes ensemble, et pour toujours inséparables.

PATRICE. — Evidemment, ceux qui partent en même temps arrivent en même temps. Je peux encore comprendre ça. Mais une fois arrivées ?

IRÈNE. — Arrivées où ?

PATRICE. — Ben, au ciel, j'aime à le croire. Là, tout le monde se retrouve un jour. Non ?

IRÈNE. — Je l'ai cru comme toi, mon chéri. Mais non... C'est une des premières choses qu'on nous fait comprendre, qu'un Paradis où tout le monde se retrouverait serait le pire enfer, parce que nous restons éternellement l'ombre de ce que nous étions le jour de notre... départ. C'est notre âge pour toujours.

PATRICE. — J'aurais plutôt cru à une espèce d'âge moyen, agréable à tout le monde. Trente ans par exemple !

IRÈNE. — De quoi une ombre de trois ans se souviendrait-elle à trente ?

PATRICE. — Pas compris.

IRÈNE. — De quoi une ombre de trois ans se souviendrait-elle entre trois et trente ans ? Et une ombre de soixante, tout ce qu'il faudrait lui confisquer de souvenirs ?... *(Expliquant gentiment comme à un enfant :)* Prends Beethoven, par exemple.

PATRICE. — Je le prends.

IRÈNE. — Si tu le ramenais à trente ans pour l'éternité, il ne se souviendrait plus jamais avoir écrit la Neuvième puisqu'il avait quarante-trois ans quand il l'a écrite... Cléopâtre se souviendrait d'Antoine qui ne se souviendrait pas d'elle puisqu'il avait passé trente ans quand il l'a connue.

PATRICE, *suivant lentement.* — Oui, oui, oui... Ça se tient... Et de même, pour être possiblement une ombre de trente ans, il faudrait qu'un petit lardon de trois ans puisse au moins se souvenir de son service militaire et de sa première petite amie... C'est bien ça ?

IRÈNE. — C'est tout à fait ça.

PATRICE. — Evidemment, c'était une décision à prendre par Lui, là-haut... Des ombres qui garderaient tous les souvenirs ou n'en garderaient aucun... On ne réfléchit pas assez à ces choses-là.

IRÈNE. — C'était le seul moyen d'éviter entre ombres des rencontres de souvenirs pénibles ou absurdes.

PATRICE. — Eh oui !... Trois femmes pour un mari et vice-versa ?

IRÈNE. — Oui, mon chéri... Et encore, tu simplifies.

PATRICE, *soudain révolté.* — Mais dis-donc, ce n'est pas gai du tout ce que tu m'annonces là !

IRÈNE, *doucement.* — Non, mon chéri !... C'est pourquoi on nous donne, avant le départ, quelques jours pour vous voir encore, nous détacher doucement de nos chers vivants, qui un jour feront partie d'un autre départ, sans nous ! Qui seront à jamais séparés de nous peut-être par des semaines seulement. Mais des semaines d'éternité, c'est tout de même une éternité !

PATRICE, *atterré.* — Bien sûr... Et toi, ton départ, c'est ce matin ? *(Sur un signe affirmatif d'Irène :)* Comment le sais-tu ? Qui te l'a dit ?

IRÈNE. — Je le sens, nous le sentons... Il y a du départ en nous... Je te vois moins, je t'entends moins... Moins je te vois, mieux je vois les autres ombres et plus j'en vois... Quand le soleil entrera par cette fenêtre... je disparaîtrai.

PATRICE. — Parce que c'est le soleil qui donne le départ ?

IRÈNE. — Oui...

PATRICE, *indigné.* — Mais je ne veux pas, moi ! Je ne veux pas que tu partes déjà ! Je ne veux pas que tu partes de longtemps !

IRÈNE. — Les bocaux ?

PATRICE. — Je me f... de tes bocaux !

IRÈNE. — Hélas, Patrice... Je dois partir !

PATRICE. — Ne dis pas « hélas ». Fais quelque chose ! Trouve une excuse... Arrive en retard ! Après tout, un bateau se manque !

IRÈNE. — Je *suis* le bateau, Patrice, sans force contre la marée. La voile, sans force contre le vent.

PATRICE, *révolté.* — Et tu trouves céleste de partir avec toutes ces ombres que tu ne connais pas ?

IRÈNE. — Nous avons l'éternité pour nous connaître, et il ne m'a fallu que quelques jours pour t'aimer !

PATRICE. — Mais bravo ! Tu penses déjà à l'amour, et tu me dis ça en face, tranquillement ! *(Amer :)* Je ne voudrais pas être vulgaire, mais comme on dit, j'ai le bonsoir ?

IRÈNE. — Il faut comprendre, Patrice... C'est long, l'éternité !

PATRICE. — Elle est propre, elle est coquette, l'éternité, elle est à croquer ! *(Sombre :)* Est-il indiscret de te demander ce qui se passe, d'ombre à ombre dans l'ombre, quand on ne se déplaît pas trop ?

IRÈNE. — Je ne le sais pas encore... L'ombre de ce qui se passe de vivant à vivante, sans doute... Mais pour des ombres, la différence doit être insignifiante, je crois !

PATRICE, *sarcastique.* — « Tu crois » ?...

IRÈNE. — Quelque chose en moi me permet de l'espérer...

PATRICE. — C'est insensé ! *(Il saute du divan, se promène de long en large avec agitation, puis vient s'asseoir, effondré, dans le fauteuil d'Irène :)* Excuse-moi, mais « quelque chose en moi » me rappelle que tu as été ma femme neuf ans ! Le tiers d'une vie, sentimentalement parlant !

IRÈNE. — Il te reste deux tiers pour Alix, plains-toi !

PATRICE. — Pour qui ?

IRÈNE. — Alix.

PATRICE. — Bah !... Parfaitement, je me plains !... Sachant ce que tu sais, — sur ton avenir, je veux dire — il n'était vraiment pas urgent que tu reviennes !

IRÈNE. — Où voulais-tu que j'aille ?

PATRICE. — Alors, il fallait avoir la décence de revenir sans te montrer !

IRÈNE. — Je ne me suis pas montrée exprès. Si tu n'avais pas pensé à moi, tu ne m'aurais pas vue !

PATRICE. — Et tante Olga ?

IRÈNE. — C'est elle qui pensait le plus à moi. C'est elle qui m'a vue la première.

PATRICE. — Et Alix ? Et Julien ? Ils pensaient à toi ?

IRÈNE. — Tu as bien fait tout ce qu'il fallait. Tu n'avais qu'à ne rien leur dire, ils ne m'auraient pas vue.

PATRICE. — Ne rien dire, quand tu mettais ce bureau sens dessus dessous ?... Leur laisser croire que je me barricadais à clef pour joncher de roses ma table et mes vestons ? Mais ils m'auraient fait enfermer si je n'avais rien dit !

IRÈNE. — Tu ne l'es pas. De quoi te plains-tu ?

PATRICE. — De ce que j'y serais peut-être dans huit jours... Je vais peut-être continuer à te voir, moi !

IRÈNE. — Je viens de te dire que je ne serai plus ici jamais.

PATRICE. — Ne répète donc pas tout le temps ça ! J'ai compris... Seulement, après t'avoir vue ombre, je vais peut-être me mettre à voir l'ombre de ton ombre ! *(Toujours enfoncé dans le fauteuil, mais par-dessus bord :)* Irène ! Je t'en supplie ! Quelques jours encore ! que je m'habitue, que je me raisonne...

IRÈNE. — Je voudrais aussi mon chéri... Nous sommes des centaines, des milliers d'ombres, ce matin, qui voudraient... Qui donneraient tout sans avoir plus rien à donner... *(Lentement, gravement :)* Allons, adieu, Patrice !

Patrice se dresse à moitié dans son fauteuil.

PATRICE, *avec un cri.* — Non !... Je te défends ! Arrête !

Irène se retourne vers lui, puis :

IRÈNE, *très doucement.* — Patrice... Il y a un mois, tu m'écrivais : « Va-t-en ! »

PATRICE. — J'étais à Lisbonne et toi à Paris... C'est plus facile de dire « va-t-en » à quelqu'un qui est loin... Tu n'avais qu'à rester !

IRÈNE. — Je t'ai déçu ?

PATRICE. — Conviens que tu ne te l'es pas fait dire deux fois.

IRÈNE. — Eh bien, ce matin, je dois te décevoir de nouveau...

PATRICE, *retombant assis.* — Si encore tu avais disparu sans me prévenir... Je t'aurais cherchée partout ! J'aurais espéré. J'aurais fini sans secousse, par me dire : « Eh bien, ce sera pour là-haut... Pas pour demain, mais pour là-haut... » Et maintenant, ce n'est même plus pour là-haut !

IRÈNE. — Tu es bâti pour vivre un siècle, Patrice... Pour un siècle de bagages de souvenirs à emporter avec toi... A ce moment-là, c'est avec d'autres que moi que tu souhaiteras le bonheur éternel de ton âge.

PATRICE, *horrifié.* — Tu veux dire : un bonheur de vieux jetons ? Je piserai et je ferai des cocottes en papier jusqu'au Jugement Dernier ?

IRÈNE. — Et alors ? C'est parce que tu es jeune que ça te fait peur ?

PATRICE. — Et pendant ce temps-là, ce qui

ne te fera pas peur, à toi, entre deux images, je le vois d'ici !

IRÈNE. — En ce moment, je n'y pense guère !

PATRICE. — En ce moment !... Tu es trop bonne...

IRÈNE, *reprenant son ton grave et solennel.* Patrice... Regarde... Le soleil, derrière la haie... Dans deux minutes, il va paraître... Dans cinq au plus, il va entrer, caresser ces roses de ton bureau...

PATRICE, *douloureusement.* — Veux-tu me dire ce que j'y peux ?... Il fait ce qu'il veut, le soleil !

IRÈNE, *tendrement.* — Tu pourrais peut-être fermer les yeux pour ne pas m'avoir vue partir...

PATRICE, *en plein désastre.* — Je ne veux pas !... Je ne veux pas que tu partes !... Je veux te garder !

IRÈNE. — Va trouver Alix. Elle te consolera.

PATRICE. — Ce n'est pas couru, ça ! Pas couru du tout ! *(A la fois douloureux et furieux :)* Et puis, tu ne changeras jamais ! Tu n'as peut-être plus dix mots à dire et tu parles sans savoir ! C'est inadmissible ! *(Comme un enfant têtu :)* Je ne veux pas que tu me quittes ! Je ne veux pas que tu me quittes !

IRÈNE, *elle fait un pas vers lui, puis lentement.* — Si je pouvais en être sûre...

PATRICE, *illuminé.* — Ah ! Tu vois qu'il y a un moyen !... *(Passionnément :)* Je te jure sur Dieu que tu peux en être sûre ! Dis vite ! Qu'est-ce que tu ferais si tu étais sûre que je préfère n'importe quoi à ce que tu me quittes ?

IRÈNE. — Le jurerais-tu sur la tête d'Alix ?

PATRICE, *levant la main droite.* — C'est fait... Parle maintenant.

IRÈNE, *elle va parler, s'arrête, puis.* — Ça nous est défendu.

PATRICE. — Ne t'inquiète pas. Je prends tout sur moi.

IRÈNE, *avec une infinie sérénité.* — Je te tendrais la main, et je te laisserais la prendre...

PATRICE. — Tu me... *(Soudain figé :)* Mais, ça voudrait dire que... *(Il s'interrompt, la voix gelée dans la gorge :)* Que c'est moi qui te suivrais ?

IRÈNE, *secouant la tête affirmativement.* — Oui, mon chéri...

PATRICE, *sans voix.* — Tout de même, pas ça !

IRÈNE. — Alors, ferme vite tes yeux !

Irène s'éloigne de Patrice, gagne la fenêtre.

PATRICE, *dans un cri.* — Non !... *(Il court au divan :)* Attends !

Il tombe assis.

IRÈNE. — Je ne peux plus !... Le soleil va entrer !

PATRICE. — Irène !... Tu as bien voulu dire que si, tout d'un coup, je te prenais la main...

IRÈNE. — ...L'ombre de ma main !

PATRICE. — ...Tout à l'heure, en entrant, la bonne ou tante Olga me trouveraient sur ce divan, roide et glacé ?

IRÈNE, *un doigt sur les lèvres.* — Chut !

PATRICE. — Mais c'est bien ça ?

IRÈNE. — C'est un peu ça, oui...

PATRICE. — « Un peu » ça... *(Tirant sur sa robe de chambre :)* ...Et dans cette tenue encore !... Sans faux-col et en chaussettes !... Tu te rends compte ?

IRÈNE, *sans voix, dans un souffle.* — Je ne t'entends plus très bien... Est-ce que tu peux encore m'entendre ?

PATRICE. — Faiblement, c'est affreux... *(Une dernière indication :)* Et ma rosette !... Je la tenais en janvier !

IRÈNE, *à peine un murmure.* — Adieu, mon chéri... Je t'ai aimé, adieu...

PATRICE, *dans un grand cri.* — Non ! *(Il s'abat sur le divan :)* Je t'aime aussi ! *(Avec une grimace d'épouvante :)* Regarde ! *(Patrice s'étend à plat ventre sur le divan, enfouit sa tête dans les coussins pour ne plus rien voir. ...Et son bras jaillit, main tendue, vers Irène. Sa voix étouffée par les coussins :)* Prends ! Mais prends vite !

IRÈNE, *venant à lui, sans prendre sa main.* — Tu le veux ?

PATRICE. — Ne me demande pas mon avis ! *(Irène, tout contre le divan, sans toucher, Patrice se penche et souffle longuement sur sa main tendue... Patrice dans un grand gémissement :)* A-a-a-ah !... *(Son bras retombe sans force. D'une voix éteinte :)* C'est fait ?

IRÈNE. — Chut !... Détends-toi...

PATRICE. — Je t'entends mieux.

IRÈNE. — Bien sûr !...

PATRICE. — Nous sommes partis ?

IRÈNE, *s'allongeant sur le divan à son côté, sans le toucher.* — Nous partons...

PATRICE. — C'est vrai, mon lit a remué...

IRÈNE. — Tu peux rouvrir les yeux...

PATRICE. — Franchement, pour un moment, j'aime mieux que tu racontes...

IRÈNE. — Bien, mon amour... *(Très doucement :)* Maintenant, je peux prendre l'ombre de ta tête sur l'ombre de mon épaule...

Elle soulève doucement la tête de Patrice qui, d'enfouie dans les coussins s'enfouit dans l'épaule d'Irène. A ce moment, un rayon de soleil vient illuminer les roses du bureau... Alix, sans bruit a ouvert la porte secrète. Elle traverse dans un absolu silence en direction du salon. Sur le seuil de la porte, elle montre d'un geste les roses illuminées à Irène, et lui fait un grand salut muet . « Hommages et compliments ! » Elle sort, aussi silencieuse. Tout cela a été très rapide.

PATRICE. — C'est magnifique !... Chérie ?

IRÈNE. — Oui, mon amour ?

PATRICE. — Tante Olga va être bien seule ! On aurait dû l'emmener !

IRÈNE. — Nous reviendrons la voir !

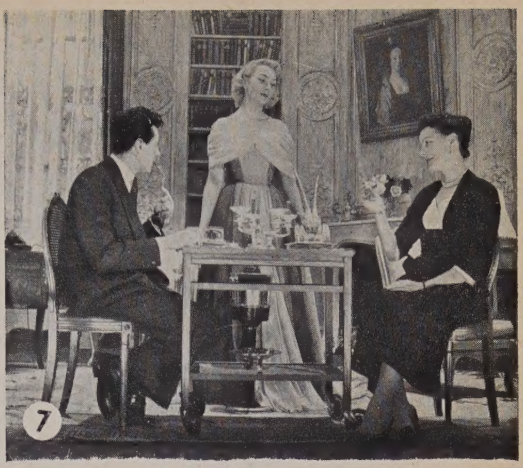
PATRICE. — Qu'est-ce qu'on voit ?

IRÈNE. — Le ciel, mon amour...

Et lentement, sur Irène allongée et Patrice blotti, tombe le

RIDEAU

Julien. Patrice. Alix.



Patrice. Irène. Alix.

PATRICE, à Alix qui est venue à l'appareil. — *Ta sœur.* (ACTE II.)

IRÈNE. — *Non ! Quelques gouttes dans une petite cuillère... Je ne bois plus, je hume.* (ACTE II.)

IRÈNE — *Il est bien Patrice, mais pour une fille comme vous n'y avait-il pas mieux encore ?* (ACTE II.)

PATRICE. — *Je suis sage, tu vois. J'ignore le homard et je choie la charlotte.* (ACTE II.)

PATRICE, avec élan. — *Je te jure que le cœur y était.* (ACTE II.)

(Photographies Lipnitzki.)

Alix. Irène.

Patrice.

Irène. Patrice.

JUL 2 1952

"OMBRE CHÈRE" DEVANT LA CRITIQUE

Vous rirez, je vous le promets. Mais, à condition d'assimiler une foule de notions préalables : le salon dans lequel va se passer l'action se trouve dans une villa de Chatou qui fut, au XVIII^me^ siècle, une « folie » où le duc de Brissac recevait ses belles amies ; remarquez bien que les fenêtres sont munies de barreaux (le duc voulait empêcher ses conquêtes de s'enfuir) ; observez ce panneau de bibliothèque, il va tourner sans bruit sur ses gongs (encore une idée du duc) ; regardez le héros de la pièce, Patrice, qui arrive de Paris ; ayant mangé trop d'escargots de Bourgogne arrosés de trop de vin du même pays, il est mûr (c'est le cas de le dire) pour avoir des hallucinations ; notez aussi qu'il s'est séparé d'Irène, sa tendre épouse, depuis neuf ans, parce qu'il aime le jeune « bas-bleu » Alix Armitage, dont il a fait sa secrétaire et sa maîtresse ; tâchez de vous rappeler que cette pauvre Irène vient de périr, sur le Nil, en sombrant avec un bateau de plaisance qui remontait jusqu'à Assouan.

Maintenant que vous êtes bien pénétré de tout cela, vous pourrez commencer à rire.

Irène, comptée par erreur parmi les victimes du naufrage, arrive, bien vivante, à Chatou et, sur les conseils de sa bonne tante Olga se fera passer aux yeux (un peu brouillés par l'alcool) de Patrice, pour un fantôme, oui, pour l'ombre, l'ombre chère de la pauvre Irène qui passe à travers les murailles, change les meubles de place, entend les pensées et fait retrouver les magots enfouis dans les champs. Elle finira par reconquérir son mari.

M. Jacques Deval a tiré de ce postulat toutes les conséquences bouffonnes et cocasses qu'il comportait.

Et l'on rit beaucoup. Le dialogue, comme toujours chez M. Jacques Deval est savoureux, net, semé de mots plaisants.

PAUL GORDEAUX,
dans *France-Soir*.

C'EST là un bon produit de « boulevard » que nous offre, au Théâtre Edouard VII, M. Jacques Deval, avec *Ombre Chère*. La fourniture est même assez parfaitement loyale : dès le début, nous sommes avertis que nous sommes en plein artifice — la règle du jeu étant seulement de bien le mener. Ce qui est fait avec une adresse et aussi des délicatesses, de sûr routier.

MARC BEIGBEDER,
dans *Le Parisien Libéré*.

QUE d'agréments ! Que de confort ! Le rideau se lève sur le décor élégant d'un pavillon où je ne sais quel aristocrate du dix-huitième siècle recevait ses maîtresses, ce qui permet d'unir, à tout ce qui fait la douceur de la vie pour ceux à qui la vie est douce, une porte dérobée qui sera très utile tout à l'heure. Bref, quelque chose de cossu et de voluptueux. Un drame passionnel, ici, ne serait pas dans ses meubles. Aussi bien il n'y aura pas de drame. Tout au plus un petit orage sentimental qui se terminera par la réunion des époux. Sans doute le public de ces années d'après guerre a-t-il retrouvé le respect des institutions qui font la force des sociétés et protègent le couple humain contre la désagrégation. Le fait est que les auteurs qui cherchent à lui plaire (je n'écris pas ces mots en mauvaise part : il est bien de plaire et de chercher à plaire) se prononcent le plus souvent pour le mari, ou l'épouse, contre la maîtresse et l'amant. Les étreintes suggérées sur la scène sont d'autant plus audacieuses qu'elles sont plus légitimes ; et la comédie d'adultère — il faut bien un peu d'adultère pour faire des comédies — se termine généralement par la fuite ou l'expulsion honteuse du corps étranger mâle ou femelle, de l'irrégulier (ou de l'irrégulière), bafoué, ridiculisé, dédaigné et, ma foi, cocu, tandis que ceux que Dieu et le maire ont unis s'en vont amoureusement enlacés vers la nouvelle lune de miel que protège pudiquement la chute opportune du rideau.

THIERRY MAULNIER,
dans *Combat*.

M. JACQUES DEVAL a inventé des mots drôles ; on voit qu'il se moque de son sujet, de ses marionnettes, et un peu de nous. Mais il doit des actions de grâces à M. Robert Lamoureux, fantaisiste très supérieur à Galipaux, que je citais tout à l'heure ; mais lui aussi muni d'un toupet noir et d'une voix de gorge et d'un visage éberlué qui font merveille. Il est impossible d'inventer plus de gags prestes et amusants ; de varier les cris de surprise, les grognements, les hoquets suffoqués avec plus de drôlerie. C'est du Grock, c'est une suite de prouesses de *minstrels*... Voilà un comique de première grandeur.

Mme Claude Gensac est adroite, jolie, douce. Mme Junie Astor, belle et sèche. M. Jacquin est un parfait confident, Mme Ducouret n'allège pas la scène d'exposition. Quelle sonorité ! Et quelle technique !...

ROBERT KEMP,
dans *Le Monde*.

Comité de Direction : Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 2^me^ trimestre 1952